

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

# Le Samedi

VOL. VIII. No 43  
MONTREAL. 27 MARS 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.00 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

SUR LE CHEMIN



AIEULE ET PETITE FILLE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 27 MARS 1897

## DEVINETTE



—Oui, ma chère, je te l'assures! (A qui parle donc cette jeune personne?)

## LA CAGE DE CUIR!

Le SAMEDI commencera, la semaine prochaine, la publication d'un des plus étonnants romans qu'il ait été donné de lire.

LA CAGE DE CUIR, par Georges Pradel, est une œuvre étrange où le fantastique semble se mêler à la vie moderne, où le lecteur est sans cesse tenu en haleine par une action, où l'intérêt va croissant tout en servant à l'étude et au développement d'une des thèses les plus étranges de la science physiologique.

Tous ceux qui liront la CAGE DE CUIR, conviendront qu'il était impossible de pousser plus loin l'intérêt du récit tout en restant dans les étroites limites de la vraisemblance. C'est, bien certainement, la plus vibrante, la mieux écrite des œuvres de Georges Pradel, si féconde pourtant en écrits empoignants.

Lisez et faites lire à vos amis: LA CAGE DE CUIR.

## NUMERO DE PAQUES!

A l'occasion des fêtes de Pâques nous avons décidé de faire sortir un numéro exceptionnel en couleurs à 36 pages.

Le succès qui a accueilli l'apparition de celui de Noël, après tant d'efforts pour réaliser la tâche difficile d'un numéro imprimé en couleurs, sur nos presses et par nos seuls moyens d'action, nous a déterminé à recommencer cette expérience et à offrir à nos lecteurs et abonnés un spécimen plus parfait encore.

Comme d'habitude nous ferons de ce numéro un tirage exceptionnel à 25,000 exemplaires, et afin que ce qui s'est produit pour celui de Noël ne se renouvelle pas, nous prions nos dépôts, tant du Canada que des États-Unis, de nous écrire à l'avance en indiquant la quantité d'exemplaires qu'ils désirent, car nous limiterons strictement le tirage à la quantité indiquée ci-dessus.

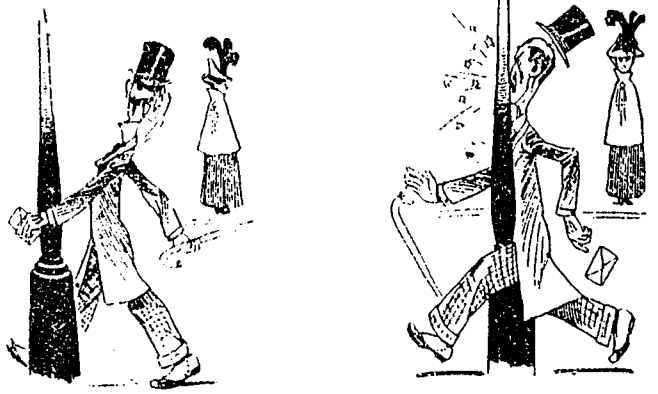
### CONSTATATIONS

Un de nos confrères dit très justement:

—Quand à présent un homme fait faillite, — cent imbéciles s'écrient: — Où est donc la prospérité foncière pour l'avenir?

C'est toujours comme cela. Toutes les personnes qui mettent une poule couver le soir, voudraient avoir le lendemain matin des poulets rôtis pour leur déjeuner.

## AMOUR TU PERDIS TROIE



*Mr Dude.* — Quelle est donc charmante, Mlle Aline. C'est un véritable poème que cette jeune fille, je le tiendrai jusque s...

... Sapristi de sapristi! Espèce d'imb... Mais Mr Dude s'aperçut qu'il imitait un réverbère et s'enfuit assez honteux.

### ON LE LUI A DIT

Un inspecteur scolaire examinait les élèves d'une classe de campagne et essayait d'imbiber ses jeunes auditeurs de la relation qui existe entre l'adjectif et le substantif.

— Voyons, dit-il, un exemple: Que suis-je?

— Un homme! s'écrièrent ensemble tous les écoliers.

— Bien, mes enfants, mais encore?

Cela n'était plus aussi facile, mais après un instant d'hésitation, un des enfants dit: Un petit homme.

— Parfaitement, fit l'inspecteur, mais ce n'est pas tout, voyons.

Ici il y eut un silence profond interrompu néanmoins après quelques minutes de réflexion par un des élèves qui s'écria:

— Je le sais, moi, monsieur l'inspecteur.

— Eh bien, mon enfant, dis le sans crainte, fit paternellement monsieur l'inspecteur.

— Un vilain petit homme, fut la réponse.

C'était juste, mais il paraît que cela a jeté un froid.

### UN SEUL

*Elle.* — Penses-tu qu'il y ait un seul homme en ce monde qui puisse dire à sa femme: Tu es la seule femme que j'ai jamais aimé en ce monde?

*Lui.* — Il n'y a qu'un seul homme qui ait jamais pu dire cela.

*Elle.* — Lequel? Toi, peut-être?

*Lui.* — Oh, non! Adam.

### ÉCHANGE D'AMABILITÉS

*Le mari (qui essaie vainement depuis une heure d'entamer un biscuit confectionné par son épouse).* — Que je voudrais donc être autruche afin de pouvoir manger des cailloux.

*La femme.* — Que ne l'es-tu donc, mon cher ami, cela me permettrait d'avoir quelques plumes convenables pour mon chapeau.

### RAPPORT SUR LES MISSIONNAIRES



« Nous regrettons d'avoir à vous apprendre que la dernière fois que nous avons entendu parler du Rév. Jones, il était arrivé à la dernière période de la consommation. »

## IDYLLE JUVÉNILE



Elle. — Surtout, Leandro, ne me flatte pas dans mon portrait.  
Lui. — C'est impossible, mon amour.

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DVII

## CHANSON

Sur mon beau jasmin d'Espagne,  
Trois oiseaux de la campagne  
Ce matin se sont posés.  
J'ai dit : — Puisque je vous loge,  
Chantez-moi deux mots d'éloge  
Pour ma mie et ses baisers. —

Le pinson et l'alouette  
Ont fait une pirouette,  
Et sont partis tout à coup.  
Le troisième, d'un air grave  
Pour qu'en mon cœur je le grave  
Reste et dit : " Coucou ! coucou !

JEAN RICHEPIN.

## INSTANTANÉS

XXVII

## CARTHAGE

I — LE MATIN

L'aurore vient de soulever le voile opaque de la nuit.

A l'horizon, une ligne blanche, mince comme la lame d'un yatagan ;  
puis l'astre se lève, majestueux, dans l'azur immaculé du ciel Tunisien.

Il jette à profusion sa lumière blanche, fouillant les moindres replis de  
la nature encore mal éveillée.

Sous ses mille feux la campagne s'anime ; c'est un tapis d'émeraude  
merveilleusement semé d'émaux et de pierreries.

A droite, un champ de fleurs épanouies, des bosquets de dracénas et  
d'eucalyptus.

A gauche, d'interminables théories de vignes, entremêlées de grenadiers,  
de jujubiers, de cédratiers faisant, dans la plaine, de grandes taches  
rouges et jaunes.

Là-bas, une forêt d'oliviers forme une ligne vert foncé entre le bleu  
clair du ciel et l'or de la campagne.

À perte de vue, une montagne dont les ondulations, couvertes d'impénétrables  
broussailles, se découpent sur l'horizon en une ligne nette et  
noire.

Carthage, la glorieuse cité punique, sort de l'obscurité ; ses blanches murailles, ses hauts minarets, étincellent au soleil, tandis qu'un murmure lointain caresse l'oreille.

Ce murmure, c'est celui de la douce Méditerranée dont le bleu intense vient, faiblement, à peine frangé d'une légère dentelle blanche, mourir sur le sable d'or de la plage.

SILVIO.

## UN TOUR DE JUIF

Il est d'usage en Pologne, parmi les riches familles juives de recevoir à sa table, à certaines époques de l'année, leurs corréligionnaires pauvres. Deux juifs de la plus pauvre apparence avaient ainsi été admis à un copieux repas que donnait un banquier de Wilisa. Tout s'était passé correctement et le diner étant terminé, quelques convives s'étaient déjà retirés, quand l'un de nos deux pauvres diables s'aperçoit, avec d'autant plus de stupeur que l'action de son camarade prévenait sa propre pensée, que celui-ci venait de subtiliser délicatement une cuiller d'argent, trainant sur la table, et de l'introduire, non moins délicatement, dans sa botte droite.

Une inspiration de génie lui traverse l'esprit et s'avancant vers le maître et la maîtresse de la maison, il s'incline profondément devant eux, leur disant :

— Monsieur et madame, permettez moi, pour vous remercier de votre généreuse hospitalité de faire un petit tour d'escamotage qui, je l'espère, ne déplaira pas à l'honorable société.

— Accordé, fit le banquier.

— Oui, oui ! crient les convives, un peu allumés par les bons vins de l'amphytrion.

— Vous voyez cette cuiller d'argent, dit-il, en s'emparant de l'objet, je la glisse devant vous, dans ma botte gauche, vous l'avez bien remarquée n'est-ce pas et, il n'y a aucun doute ?

— Aucun, répliqua-t-on.

— Eh bien. Pssitt ! Pssutt ! Choumli ! Choumli ! Filez muscade.

Et décrivant de ses bras un geste rapide.

— Voilà la cuiller passée dans la botte de monsieur ! dit-il en désignant son confrère, éloigné de lui de plus de 10 pieds. Elle se trouve dans sa botte droite ! Vérifiez le fait, monsieur, je vous en prie, je ne veux même pas m'approcher de lui.

Plusieurs invités s'avancent et trouvent naturellement, dans la botte en question, la cuiller que le peu scrupuleux camarade y avait glissé et qu'il voit avec déplaisir en être retirée.

On applaudit à outrance un si joli tour. On s'extasie sur ce prodige d'habileté exécuté avec si peu de préparation et notre honnête juif de prestidigitateur de saluer, de remercier, puis de s'éclipser avec le produit de son larcin, soigneusement rosté, cette fois, dans sa botte gauche. Ce véritable tour était joué.

KADIO.

## RÉFLEXION DE BOIREAU

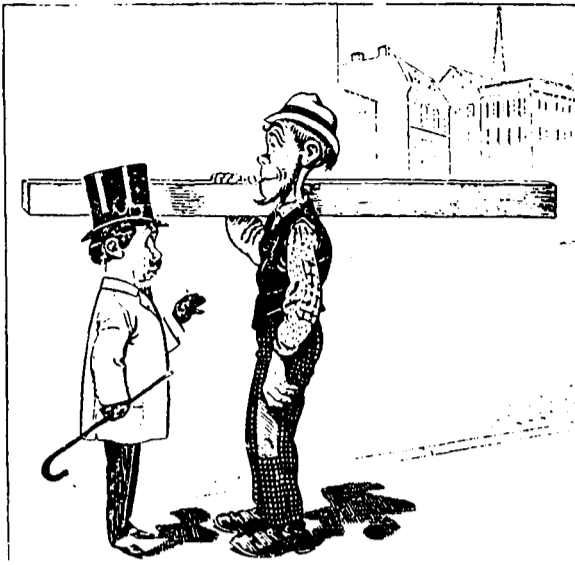
— Quel est le génie qui va consacrer ses études à essayer l'utilisation des microbes ?

## LA VISION DE PENOUTE

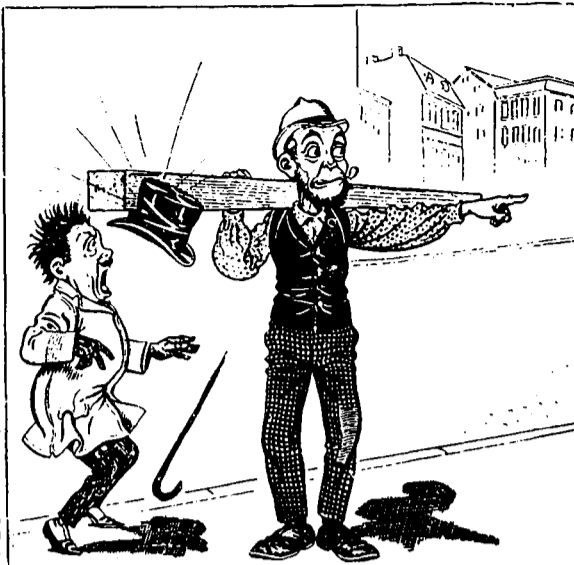


Cyrus Penoute (s'en retournant chez lui après avoir un peu fêté au vil). — Tu peux bien... si... aller... tant que tu voudras. On en a déjà vu... des fois... mato... graphes avant aujourd'hui. Siffle... siffle... mon bel ami, j'ai payé ma... place et je ne me dérange pas.

## IL L A V U



I  
Mr. Dule. — Dites-moi, brave homme, la rue Bleury, n'il vous plaît ?



II  
Le brave homme (bas). — Attends un peu, j'vas t'la montrer la rue Bleury. (Haut.) Monsieur, c'est justement celle là-bas, à gauche. Voyez-vous ?

## SOLEIL D'AFRIQUE

Il faut à la terre africaine  
Pour ressembler au Paradis  
Des flots de lumière seraine  
Comme il faut au front d'une reine  
Un diadème de rubis.

Il lui faut l'ardente caresse  
Du Soleil, son royal amant.  
Sur le front de l'enchanteresse  
Il faut que son baiser paraisse  
Une aigrette de diamant !

Il lui faut des nuits embaumées  
Ou, bien loin des profanes bruits,  
Autour de nos âmes charmées,  
Voltigent des ombres aimées...  
Il lui faut des limpides nuits

Où l'oranger, dans le silence,  
Livre au souffle attiédi du vent  
Son fruit d'or qui tremble en cadence  
Et les doux parfums qu'il balance  
Dans des cassolettes d'argent !

France viens voir ta fille aimée  
Quand les jours d'été sont venus ;  
Viens voir l'aube étonnée  
D'une éblouissante traînée  
Illuminer nos rochers nus.

Quand des flots de lumières pures  
Vagues d'or dans l'éther vermeil,  
Jaillissent de toutes fissures,  
Lumineuses éclaboussures  
Sous le pied hardi du Soleil !

MARIE LEFÈVRE.

## SIDI

## HISTOIRE D'UN CHIEN PATRIOTE

C'était un chien de saltimbanque, un barbet.

Pour joli, il ne l'était pas ; non, il avait de grosses pattes courtes, toujours crottées. Ses oreilles étaient plantées gauchement. Ses longs poils, mal frisés, d'un blanc sale, retombaient sur son museau.

Mais, à travers cette espèce de rideau, toujours en mouvement, on voyait briller des yeux si doux, si expressifs, qu'ils faisaient valoir la tête entière.

Nous rencontrâmes le barbet du saltimbanque pendant que j'avais l'honneur de servir à la troisième du second, comme sergent, en décembre 1870, un jour que nous cherchions l'ennemi dans un bois de pins, auprès du Mans.

Son maître était dans un fossé de la route, mort. Les Prussiens l'avaient fusillé quelques heures auparavant.

Je le vois comme si j'y étais. Le pauvre diable avait la tête posée de côté sur son orgue de Barbarie, qu'ils s'étaient amusés à défoncer à grands coups de crosse avant de partir. Il tenait encore, dans ses mains raides, la souquenille tricolore et le petit tricorne à plumes de coq dont il affublait son chien pour les représentations.

Il faut vous dire que cet homme n'avait pas toujours été saltimbanque. C'était un ancien zouave qui avait fait les campagnes d'Afrique et le reste. Nous le vîmes plus tard à des tatouages qu'il avait sur la poitrine. En outre, le chien, d'après son collier, s'appelait Sidi, un mot d'Afrique qui veut dire *monsieur*, en bédouin. Enfin, nous nous aperçûmes qu'indépendamment de ses dernières blessures, le mort avait à la jambe une cicatrice large et profonde, un souvenir d'éclat d'obus rapporté de Crimée, nous dit le major, et qui devait bien le gêner pour marcher.

Nous pensâmes, par la suite, que, n'ayant pu, lors de la guerre, être accepté dans les rangs à cause de cette infirmité, l'ancien zouave, en vieux malin qu'il était, avait imaginé de faire le saltimbanque pour rendre encore des services à l'armée en visitant les villages déjà occupés et en prenant des notes... Suffit ! Vous comprenez. Vis-à-vis des Prussiens, ce n'est point déshonorant, pas vrai ? Mais n'anticipons pas.

\*  
\*  
\*

Dès que Sidi eut aperçu notre détachement, il sortit du fossé comme s'il eût reconnu l'uniforme, et il se livra, pendant quelques minutes, au plus curieux manège. Il s'approchait de nous, courait ensuite au cadavre, puis revenait près de nous, tour à tour humble et empressé, tantôt les pattes rentrées, le regard suppliant et tantôt remuant la queue et se trémoussant

de tout le corps, avec ce froncement des babines qui est le sourire obséquieux des chiens quand ils implorant.

Positivement par son attitude, il nous disait : "Vous seriez bien aimables de venir au secours de mon maître." Puis il retournait se coucher à côté du mort, et longuement, assidûment, il léchait ce visage blême.

À la fin, découragé de nous voir si peu attentifs (car on ne s'arrête guère pour un cadavre en ce temps-là), il se mit, pour nous émouvoir, à se dresser sur ses pattes de derrière, et à exécuter, devant nous, les divers tours de son répertoire : l'exercice, d'abord, naturellement ; puis le chien-tambour, le cuisinier ivrogne, l'enrhumé du cerveau, toutes les farces que son maître l'avait habitué à faire pour amuser le monde. Nous n'avions jamais vu un chien aussi impayable, et cependant, ses drôleries, en présence du cadavre, nous tiraient les larmes des yeux.

Ce qu'il réussissait encore le mieux, était l'exercice du chassapot. Il attrapait entre ses pattes de devant une canne, un échelas, n'importe ; et : *Portez, armes !... Présentez, armes !... En joue, feu !... Le tout avec une précision !*

Nous nous décidâmes de le prendre avec nous ; mais ce n'était pas chose facile, et il nous fallut, pour le faire venir, placer le corps de son maître dans un fourgon d'artillerie qui nous accompagnait.

Sidi suivit le fourgon, pas à pas, la queue entre les jambes. À la tombée de la nuit, on nous fit bivouaquer dans une clairière. L'ennemi était tout près, sans que nous nous en doutions, et trois fois plus nombreux que nous, comme toujours. Or, vers minuit, des éclaireurs bavarois s'avancèrent en rampant jusqu'à nos grand-gardes, et parvinrent à se glisser dans les jambes de l'un de nos factionnaires.

C'était un conscrit de chez nous, arrivé de la veille, un lourdaud que je connaissais et qui n'avait idée de rien. Pensait-il à sa payse en ce moment ? Je crois plutôt qu'il pensait à la soupe, dans laquelle précieusement ce jour-là, il avait pu des obus au moment de se mettre à table... Toujours est-il que mes Bavarois l'approchèrent, le saisirent par les pieds, le firent tomber et l'égorèrent sans qu'il eût pu (tant sa surprise fut grande) pousser le plus petit qui vive !

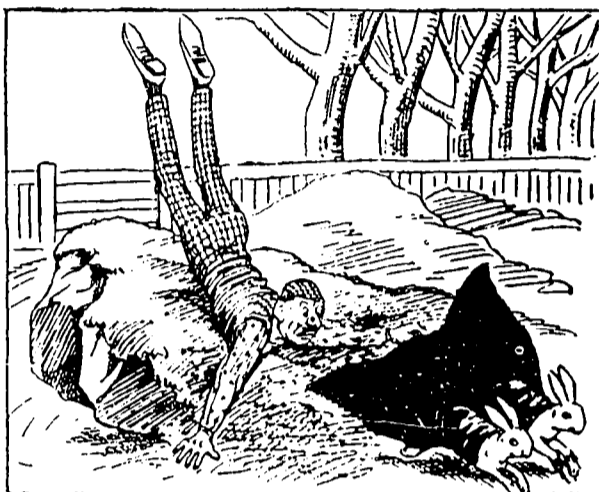
Par cette brèche ouverte sans bruit dans notre ligne de sentinelles, quarante, soixante, cent Prussiens passèrent en un clin d'œil. Nous aurions eu bientôt (en plein sommeil, jugez !) tout un régiment sur les

## DEVINETTE



— John ! vous allez me porter ce paquet de suite chez... mais où donc êtes-vous, John ?  
— Ici, Monsieur.  
— Sapristi ! Je ne vous vois pas ;

## UN TOUR DE LAPINS



(1) Un qui a été volé... mais là, dans les hauts prix, c'est mon ami Bidard. Il passait sur un chemin de campagne quand il aperçoit deux jolis petits lapins blancs qui faisaient des grâces au soleil.

(2) Bidard n'est pas un imbécile, il retire sans bruit son paletot...

(3) ... S'approche à pas de loup et...

(4) ... le jette sur les deux quadrupèdes. Le croirez vous ? ils ont fichu le camp avec la veste à Bidard. On peut bien dire que c'est les lapins qui ont commencé, hein ?

bras, si deux de nos ennemis n'avaient eu l'idée de s'approcher du fourgon. Sidi était couché dessus.

Quand les Prussiens furent à quelques pas, le chien se jeta au-devant d'eux en poussant des hurlements si extraordinaires, si féroces, que tout le bataillon s'éveilla du coup et courut aux armes. J'étais précisément couché à deux pas du fourgon, avec Lemoine, un loustic qui avait toujours le mot pour rire. Quand nous eûmes fait leur affaire aux deux Prussiens, qui se trouvèrent juste en face de nos baïonnettes, Lemoine ne put s'empêcher de caresser le chien qui venait nous sauver tous d'un désastre :

— Bravo, d'Assas ! lui dit-il.

Vous avouerez que d'être ainsi comparé à un héros historique, c'était flatteur pour un simple toutou ? Aussi, on ne l'appela plus, dans tout le bataillon, que Sidi d'Assas, ou même d'Assas tout court. Malheureusement, il ne devait pas porter longtemps ce glorieux surnom.

On se battit comme des diables dans l'obscurité glacée du bois de pins, sur ces terrains qui s'en vont sous les pieds comme de la cendre. On ne se voyait pas à deux longueurs de fusil. D'ailleurs, pas un coup de feu. Rien que la baïonnette de part et d'autre. Ce fut terrible. Tous les Prussiens qui ne se sauvèrent pas, furent tués. De notre côté, nous avions sept morts et onze blessés, parmi lesquels mon capitaine.

\* \* \*

A l'aube, un aide-de-camp arriva grand train, porteur d'un ordre du quartier général. Il fallait abandonner nos positions, si chèrement achetées. Nous partîmes.

Nous ne pouvions songer à traîner le fourgon avec nous ; les chevaux ayant été tués dans la bagarre. On le laissa sur place avec le cadavre du joueur d'orgue.

Quelqu'un que l'on n'oublia point, ce fut le chien. C'était à qui l'emmenerait ; les uns l'appelant par son ancien nom : Sidi ; les autres par son nouveau surnom : d'Assas. Mais il n'écouta personne. Le fourgon restait avec le corps de son maître ; Sidi voulut rester.

Fatigué d'employer à son égard tous les moyens de persuasion usités vis-à-vis d'un chien, de le siffler, de lui offrir du pain blanc, des pelures de gruyère, et autres douceurs, je me mis en devoir, au dernier moment, de l'entraîner de force. Il me mordit.

Alors je le lâchai et je rejoignis les camarades.

Nous avions à peine quitté le bois que les Prussiens s'y installèrent. Un tringlot prisonnier, qui était avec eux en ce moment, un nommé Laroche, un ami à moi, s'est trouvé assister à la scène, et il m'en a raconté tous les détails.

Leur premier soin fut d'enterrer les morts. Il faut leur rendre cette justice, qu'ils eurent les mêmes égards pour les nôtres que pour les leurs.

La fosse creusée — une fosse sérieuse, profonde, de près de trois mètres — et y déposèrent tout le monde : amis et ennemis, côte à côte pour la première fois, et ils firent une décharge générale à poudre, en manière d'oraison funèbre, sur cette tombe improvisée.

Laroche, qui est un garçon instruit et qui fait des vers, prétend que c'était très imposant, que le jour naissant vint mettre une auréole sur la fosse grisâtre et que le vent du matin s'étant levé, les grands pins chantèrent un *De Profundis* très réussi. Co diablo de Laroche ! Il n'y a que lui pour avoir des idées pareilles.

L'enterrement fini, les Prussiens s'approchèrent du fourgon pour l'inspecter.

Comment ils furent accueillis par Sidi, vous pouvez le deviner. Laroche m'a dit que jamais il n'avait vu un pareil *Cerbère*. Ce mot disait tout, puisque chacun sait que le chien *Cerbère* avait trois gueules.

Un Prussien déclara que c'était un chien enragé. Un autre, un gros butor, qui avait été de l'embuscade quelques heures plus tôt, et qui s'était sauvé, raconta que cette maudite bête avait fait échouer la surprise projetée pour la nuit, et qu'elle avait sauvé ainsi tout un bataillon français.

Cet individu se trouvait être le cuisinier du colonel prussien. Son maître étant survenu, lui fit raconter les faits et lui donna un demi-mark pour faire abattre tout de suite le chien patriote.

— Sans le faire souffrir, toutefois, ajouta-t-il, d'une bonne balle dans la tête.

\* \* \*

Sidi, livré à son bourreau, essaya d'abord de le fléchir par sa bonne grâce. On a beau être brave, chacun tient à sa vie.

Il exécuta donc devant lui, ses tours les plus aimables, des danses de caractères, le menuet, la gavotte, ensuite ses scènes comiques. Mais le gros cuisinier n'était pas homme à s'émouvoir de ses gentillesses ; il prit tranquillement son fusil, qu'il chargea.

Ce que voyant, et comme s'il eut compris le dénouement inévitable, Sidi changea tout à coup d'allures. Il saisit avec sa gueule et plaça entre ses pattes, une branche de bois mort qui se trouvait à terre, coudée au bout comme une baïonnette. Puis il se campa sur son train de derrière et, bravement, il exécuta d'un trait, sa pantomime ordinaire de l'exercice : *Portez, armes ! Présentez, armes ! Et enfin : En joue, feu !*

Le Prussien, qui le visait en ce moment, fut si surpris de voir un chien commander son feu lui-même, qu'il le manqua. Ses camarades qui avaient suivi la scène, s'approchèrent alors, poussés d'un bon mouvement. Mais avant qu'ils pussent intervenir, le gros cuisinier, honteux de sa maladresse, asséna sur la tête du chien, un coup de crosse si furieux, que le bois de l'arme se fendit. L'animal tourna deux ou trois fois sur lui-même, et tomba. Sidi-d'Assas était mort, mort en soldat.

CH. MARIE LEFÈVRE  
(1880).

## SA PENSÉE ?

Lui. — Sont-ils bêtes ces savants ! Les voilà-t-ils pas qu'ils prétendent que l'homme descend du singe ?

Elle. — Une dégringolade, eulement.

## MOTS CRUELS

Madame Gibou. — Alors, ça ne vous fait rien, monsieur mon gendre, que je sois malheureuse par vous par votre faute, vous ne voulez pas me faire la moindre concession ?

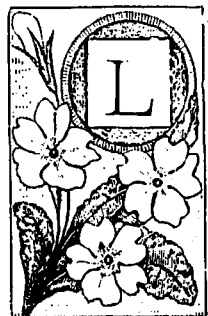
Le gendre (hypocritement). — Mais si... mais si, belle-maman, ... à perpétuité si vous voulez.

Quoique tout le monde ne puisse avoir une abondante chevelure, il est possible, à chacun, en employant le Rénovateur des Cheveux, de Hall, d'en posséder une suffisante.

## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



1. TYPES D'INSURGÉS CRÉTOIS — 2. LE SULTAN ABD-UL HAMID. — MASSACRE DANS LES RUES DE LA CANÉE.



Une fameuse question crétoise, dont la solution n'est, hélas ! pas encore intervenue, nous accorde quelques loisirs dont nous allons profiter pour donner aux lecteurs du SAMÉDI, en même temps qu'une courte biographie du roi Georges Ier, des souvenirs rétrospectifs sur son prédécesseur bavarois, le fantastique et obèse Othon Ier.

Othon qui, pendant trente années, balotté par toutes les factions, présida, — ô combien peu, — aux destinées de la Grèce, était le type parfait du marchand de pastilles du sérail.

Dans son uniforme brodé d'or, revêtu de la fustanelle nationale, il apparaissait d'une lourdeur peu commune et d'un ridicule achevé.

Les Grecs l'exécraient, — avouez qu'il y avait largement de quoi.

Un jour, que la cour était en villégiature sur les côtes du Péloponèse, Athènes s'insurgea. En un clin d'œil le gouvernement est renversé, le palais pillé et la République instituée provisoirement. Réfugié à bord d'une frégate anglaise, le pauvre sire ne réclama qu'une seule faveur : c'est qu'on lui rendit bien vite ses chemises blanches. Hélas ! le peuple grec les avait déjà endossées, sans respect pour la majesté tombée.

Pendant un an, la plus odieuse anarchie ne cessa de régner à Athènes. Les soldats, révoltés, enfermaient dans leurs casernes, colonels et capitaines. Dans les voitures du roi, on voyait des officiers ivres, sabre en main, chantant des inepties contre la famille royale exilée.

Les élections à l'Assemblée Nationale se firent à coups de couteau et de revolver.

Citons le cas du ministre X... qui, le soir même de la déchéance de son souverain, apercevant un carrosse dans lequel la femme du consul général de Bavière regagnait le Pirée, fit arrêter l'équipage, ouvrit les

valises de la fugitive et, y découvrant des couverts d'argent, les enveloppa dans le plis de sa robe, salua poliment et rentra chez lui.

Puis l'anarchie s'accrut. On tirait à la cible sur les places publiques et les soldats essayaient le fil de leur sabre sur le nez des enfants.

Il y eut alors une intrigue anglaise assez obscure, mais qui, néanmoins, faillit aboutir, en faveur du prince Alfred, un des fils de la reine Victoria. Un jour, on reçut une proclamation télégraphiée de Corfou, annonçant l'arrivée aux îles Ioniennes d'une escadre britannique portant le roi futur. Un omnibus d'hôtel, portant une musique de foire, écorchant un vague *God save the Queen*, parcourut Athènes, les musiciens distribuant des lithographies en couleurs, de la reine et du jeune Alfred, aux cris avinés de "Zito Alfredos" ; Vive Alfred, poussés par une bande salariée. A ce moment l'Europe put assister au plus réjouissant des spectacles. Une nuée de candidats au trône de Grèce s'abattit sur l'infortuné royaume. L'un d'eux, le prince de Leuchtenberg, n'obtint pas même une voix ; en revanche, le Maréchal de Mac-Mahon et l'Emir Abd-el-Kader (!) en eurent chacun une. Mais les Grecs ayant sagement déclaré qu'ils accepteraient un roi, mais sans un seul habit rouge ou bleu d'escorte, le cabinet de Londres remisa, non moins sagement, ses prétentions, son omnibus, son orchestre et ses portraits royaux.

Enfin, le gouvernement provisoire grec, à force de feuilleter et de refeuilleter son *Gotha*, finit par découvrir qu'un fils du roi de Danemark, enseigne sur un navire de la flotte paternelle, ferait très bien son affaire, et une ambassade fut expédiée à Copenhague. Le roi hésita longtemps, mais enfin il consentit à donner son second fils pour assurer le bonheur des Hellènes.

Ce fut une grande joie, après les excès de cette année terrible, d'autant plus que le jeune souverain apportait, dans son manteau royal, les îles Ioniennes qui, ne servant à rien à l'Angleterre, furent par elle rétrocédées au jeune royaume en don de joyeux avènement.

Enfin, le 30 octobre 1863, le roi Georges Ier effectuait, dans Athènes, son entrée triomphale, une année juste, après la chute d'Othon Ier.

La réception fut enthousiaste ; ce beau et grand garçon, qui paraissait à peine âgé de 16 ans, établissait un tel contraste avec le massif Othon que ce fut avec une véritable frénésie qu'il fut acclamé ; on enterra son carrosse sous les fleurs.

Puis, à ce jeune souverain il fallait une épouse et les ambitions féminines grecques furent, pendant quelques mois, soumises à une rude épreuve.

Un mariage avec une Grecque eut été une faute impardonnable ; les partis politiques se disputant la suprématie auraient, fatalement, déchaîné la révolution, si le choix du roi se fut porté sur l'une ou l'autre des charmantes héritières qui lui furent présentées. Phanariotes et autochtones, continentaux et insulaires se seraient déchirés de plus belle, rallumant la guerre civile dans tout le Péloponèse.

Ce roi de 18 ans, isolé, perdu dans une nationalité dont il ne comprenait même pas la langue, eut la chance de bénéficier, en 1864, de toute la sympathie des Hellènes.

Ce fut quand la coalition de la Prusse et de l'Autriche écrasa la nation danoise.

Le deuil de son souverain fut partagé par la nation Grecque d'autant plus qu'une bouffonne légende s'acréditait, que l'ex-roi Othon, furieux de la perte de son trône et promu généralissime de l'armée Austro-prussienne, se vengeait sur le faible Danemark de ses déboires au pays de Minerve.

Trente-trois ans se sont écoulés depuis cet événement ; les fils du roi Georges, si non le roi lui-même, sont extrêmement populaires et l'attitude



LE FEU A LA MÉNAGERIE DE BARNUM.

résolue qu'ils ont prise, leur a concilié tous les suffrages de leurs belliqueux sujets.

Cela constitue une redoutable inconnue dans le problème compliqué de la question d'Orient avec laquelle celle crétoise a tant de points de contact.

En attendant, Crétois et Tarcs se massacent à tour de rôle chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, afin de s'entretenir la main.

Que va-t-il bien sortir, de cet imbroglio ?

La paix ou la guerre ?

L'attitude des puissances s'est légèrement modifiée depuis notre dernière causerie, mais plutôt dans un sens favorable à la paix.

Elle ne permettra certainement pas à la Grèce de précipiter les événements et ce, à la seule satisfaction de ses appétits ou de ceux d'un agitateur masqué et il est vraisemblable que l'autonomie de l'île de Crète,

en attendant mieux, sera décrétée et acceptée par tous. "L'homme malade" lui-même ne s'y opposera pas.

\*\*\*

Chacun connaît la ménagerie Barnum qui, à plusieurs reprises, visitait Montréal.

Elle avait pris ses quartiers d'hiver à Bridgeport (Conn.), et c'est là qu'un incendie est venu la détruire en partie.

Comme on le verra par notre dessin, ce fut une épouvantable panique. Ours, lions, tigres, éléphants poussaient de farouches hurlements. On a à déplorer la perte de "Nemrod", superbe lion que son gardien avait fait sortir de sa cage et qui, réfugié dans une étable, y fut tué par un voisin craignant un retour offensif du redoutable animal. "Lucile", un aimable éléphant femelle, a été également victime des flammes ainsi qu'un rhinocéros, un hippopotame et quelques autres seigneurs de moindre importance. Grandes pertes matérielles, mais pas de vies humaines, ni par le feu ni par suite de la mise en liberté des fauves.

\*\*\*

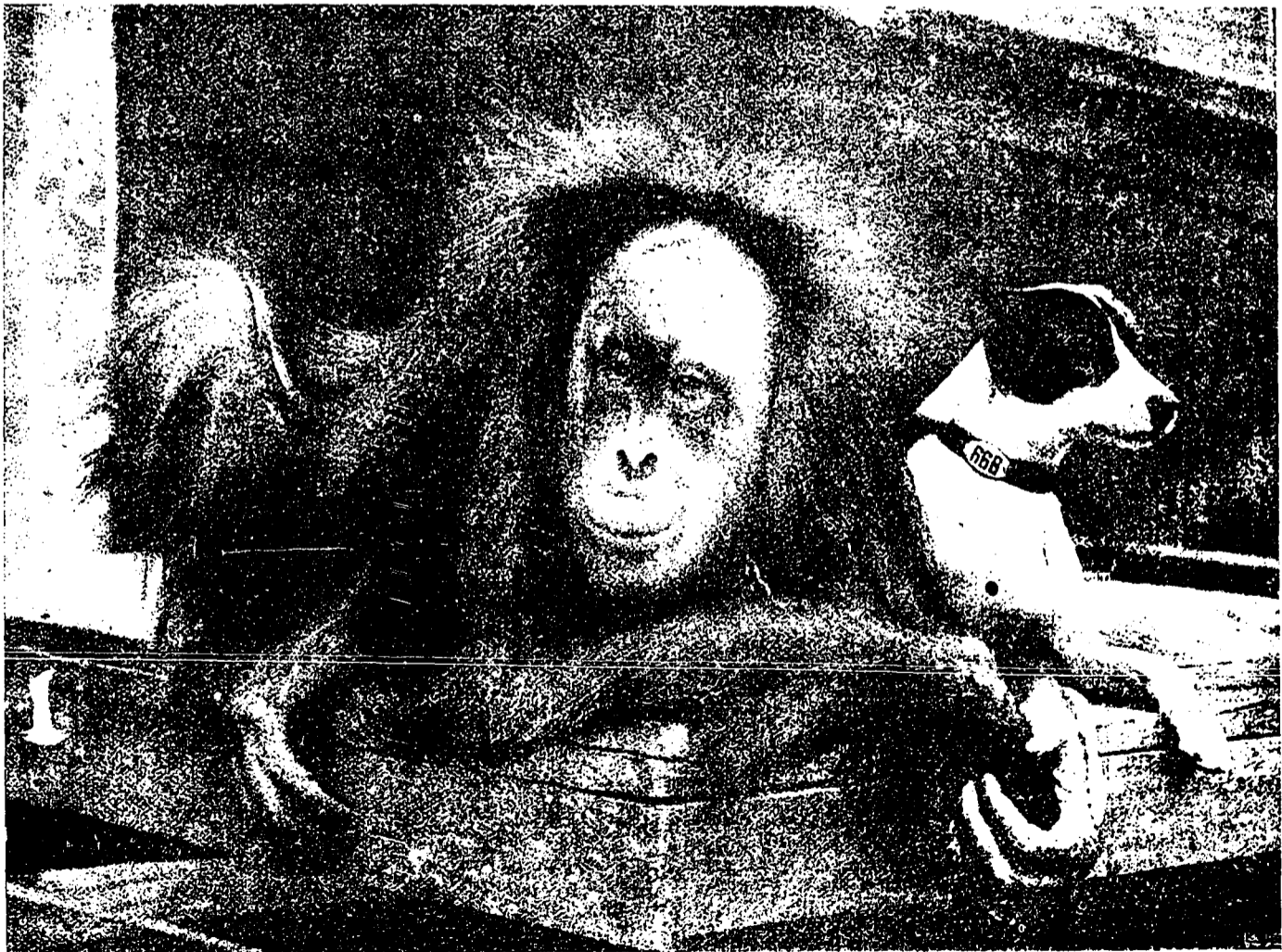
Ne nous quittons pas sur une impression pénible, et tâchons, comme Méry, de spirituelle mémoire, qui se réchauffait en hiver par l'évocation des tableaux de la nature tropicale, tâchons, dis-je, de terminer sur de plus riantes visions que celles précédemment évoquées.

Nous vous présenterons donc un jeune Orang, ainsi que son inséparable ami le terrier-bull, exhibés en ce moment au Crystal-Palace de Sydenham (Angleterre). Ce jeune Orang a été capturé dans une plantation de tabac de l'île de Sumatra et est bien la plus charmante petite créature, — dans le monde simiesque s'entend, — qu'il soit possible d'imaginer. D'un caractère affable, il se lie très facilement, mais surtout avec les individus de race blanche qui lui sont présentés et qu'il préfère de beaucoup aux nègres ou autres personnalités de races plus ou moins basanées. Il en agit de même vis-à-vis des singes qu'il ne daigne fréquenter que s'ils appartiennent aux "races supérieures", plein de dédain qu'il est pour les gorilles, macaques et autres laides personifications de l'espèce.

Comme le singe légendaire de Mr de Buffon, il est propre, soigneux de sa personne comme une petite maîtresse, se tient presque toujours droit et ne court jamais à quatre-pattes. Il se couche dans des draps, use d'oreillers comme vous et moi et, contrairement aux habitudes générales de ses congénères qui, dans leur colère, se roulent à terre, frappent le sol du pied et poussent des cris aigus, il possède le plus parfait contrôle sur lui-même et est, dans toute l'acception du mot, un gentleman de la meilleure compagnie.

Avis au professeur Gardner qui ne peut manquer, s'il ne l'a déjà fait, d'aller lui rendre visite et d'ébaucher avec lui une de ces si intéressantes conversations simio-humaines dont, jusqu'à ce jour, il détient seul le secret.

LOUIS PERRON.



JEUNE ORANG-OUTANG ET SON COMPAGNON.

UNE IDYLLE SUR LA GLACE



COMMENT LE JEUNE PIERROTIN A TROUVÉ UNE ÉPOUSE.



## LE TERRIBLE BREDONDAINE

Bredondaine était un pauvre chevalier qui ne voyait de pain qu'aux fenêtres, comme a dit Villon. Sa cotte portait plus de trous que de mailles, et dans sa bourse, pas plus de mailles que de sols ne se rencontraient. Comme la misère rend faible, il était même un peu couard...

Mais une nuit que Bredondaine chevauchait mélancoliquement, il rencontra sur sa route un astrologue qui lui prédit que :

Longtemps après sa mort, il serait encore en vie !

La prédiction était belle et bonne et surtout rassurante, et elle valait mieux que l'axiome de M. de la Palisse. Notre piteux chevalier se sentit transformé par cette prophétie imprévue. Subitement pris d'ardeur et d'ambition, il résolut d'aller fêrir de beaux coups en Palestine et de faucher une moisson de lauriers dans les rangs infidèles.

Il revint en effet tout couvert de blessures et de gloire, chargé de grandes richesses et escorté du surnom de "Terrible" comme d'une éblouissante et farouche auréole.

Il était un peu las. Après s'être montré terrible par le monde, il aspirait à l'être chez soi. Pour réaliser ce désir, notre héros commença par acquérir un beau lopin de coteau qu'il arma d'un nid de pierres, fier et menaçant tel qu'un croc blanc dans la gencive d'un loup. Le redoutable donjon dressait à peine ses créneaux vers les nuages, que des manants venaient déjà se grouper humblement à ses pieds et que les seigneurs voisins s'accotaient en leurs castels de cailloux avec l'apeurement du bernard-hermite réfugié au fond de sa coquille. Quant à Bredondaine, il envoyait

les plus beaux et les plus galants de ses gens, en grande pompe et suivis de riches présents, demander au seigneur Brandillon la main de sa fille, la blonde Yvette.

Le père Brandillon se trouva fort embarrassé, sa fille étant promise au brave Godrille qu'elle lui préférerait.

Il répondit avec beaucoup de bonnes paroles que son enfant, encore bien jeune, souffrait en ce moment d'une grande langueur. Il garda les présents et le portrait de Bredondaine aux sourcils olympiens, il accompagna respectueusement les envoyés jusqu'à sa porte, puis, la horse abaissée, le pont-levis remonté, il fit tout préparer pour la défense.

"Ah ! Ah ! on est malade chez eux ! huria le terrible prétendant lorsqu'ils reçut cette réponse. Eh bien, je vais les soigner !

Le lendemain, au milieu de la mêlée de leurs gens d'armes, les deux rivaux se rencontrèrent.

"C'est moi ! clama Bredondaine en faisant vibrer épouvantablement les parois de son casque, car il s'étonnait de voir, pour la première fois, un homme ne pas fuir devant lui.

—Qui, toi ?... demanda Godrille en balançant avec nonchalance son glaive qui suait le sang.

—Le Terrrrrrible ! rugit Bredondaine dressé sur ses étriers.

—Tant mieux ! répliqua fièrement le fiancé d'Yvette, car moi, je suis le Brave !"

Et les deux héros se précipitèrent l'un contre l'autre.

De nos jours encore, lorsqu'il tonne dans le pays, chacun a coutume de dire que c'est le fracas de cette lutte dont un écho paresseux renvoie le souvenir après bien des siècles.

Le combat dura tout le jour. D'heure en heure, les deux guerriers se reposaient durant quelques minutes, sans cesser de se lancer à travers leurs visières d'acier des regards chargés de haine.

D'abord, Bredondaine avait combattu pour venger son orgueil froissé et Godrille n'avait songé qu'à défendre son affection en danger ; mais leur rage s'accroissait maintenant des coups qu'ils se portaient, des blessures dont ils saignaient, de la bravoure que chacun s'irritait de découvrir chez l'autre. C'est à grand-peine que, la nuit venue, leurs amis rassemblés en spectateurs autour d'eux parvinrent à les séparer. Ils ne s'éloignèrent du champ de bataille qu'après avoir juré de se rencontrer de nouveau le lendemain, au point du jour.

Il n'en fut rien, cependant.

Bredondaine était si mal en point, le crâne fendu, le ventre crevé, les membres hachés, que, tout terrible qu'il fût, il expira dans la nuit.

Mais, avant de mourir, dans un suprême effort, il arracha aux deux fidèles écuyers qui veillaient auprès de lui, le serment de cacher à tous son trépas, de le conduire, mort ou vif, sur le terrain, dès l'aurore.

Bredondaine se souvenait de la prophétie ; il ne voulait pas faiblir devant la mort.

Fidèles à leur serment, les deux écuyers recouvrirent Bredondaine de son armure, le hissèrent sur son cheval, l'y ficelèrent avec soin, et tous deux à ses côtés, l'escortèrent jusqu'au champ clos, suivis par les acclamations de l'armée fière de voir son chef sur pied, alerte et dispos.

Le soleil se levait comme ils arrivaient sous les murs du château de Brandillon, Godrille, plus jeune que Bredondaine, n'avait pas succombé à ses blessures ; mais, le matin même, il s'était évanoui au moment de se faire armer. La blonde Yvette pleurait auprès de son fiancé inanimé.

Le Brave ne parut donc pas.

Bredondaine, après une heure de vaine attente, tourna bride et s'éloigna, muet et méprisant. Les deux écuyers, satisfaits de leur stratagème, rentrèrent le cheval à l'écurie.

Mais, le lendemain, Godrille allait mieux. Il envoya offrir le combat à Bredondaine, combat à outrance, pour l'aurore suivante.

Les deux écuyers fort inquiets passèrent la nuit à fixer solidement le héros à sa monture.

Godrille apparut ce jour-là sur le terrain, bien faible encore, mais se raidissant sous le poids de son armure et se faisant le plus brave qu'il pouvait. La lance haute, debout sur ses étriers, il lança son cheval vers le Terrible qui toujours méprisant, l'attendait, immobile. Par malheur, la rude allure de son destrier lourdement armé secouait fâcheusement le malheureux Godrille encore très affaibli et vraiment plus vaillant que robuste ce jour-là. De sorte qu'en abordant le Terrible, au lieu de le frapper de sa lance, Godrille glissa, la tête en avant, perdit les étriers et vint choir entre les pieds du cheval de Bredondaine impassible.

On le releva tout fâché.

Le retour du vainqueur fut un triomphe. Cependant les ovations de son entourage paraissaient laisser le chevalier indifférent.

C'est que, non content de se rendre le ciel tout à fait favorable, il avait, disaient ses écuyers, fait un vœu de silence et de jeûne dont il ne se jugerait délié que le jour où il aurait épousé Yvette.

On savait le Terrible capable de tout. Personne ne fut surpris.

La nuit venue, après avoir copieusement fêté cette victoire, les soldats de Bredondaine se livraient à de beaux rêves, quand soudain des clamours d'alarme les réveillèrent en sursaut.

Le château était en flammes !

Godrille, honteux et furieux de son échec, et se croyant la victime de sortilèges, était venu à la faveur des ténèbres surprendre le donjon qui s'embrasait sur son coteau ainsi qu'une meule de foin au milieu d'un champ. Tout le pays en était éclairé.

Quand le jour parut, le beau castel de Bredondaine, empanaché de fumée grise que le vent frisait en copeaux, ne présentait plus que de longs murs démantelés, roussis par l'incendie et trousés de fenêtres béantes.

Godrille, debout au milieu des décombres, constata qu'il n'y avait plus rien à brûler et il songea :

"Mon rival est flambé !"

Il se trompait. En effet, le cheval de Bredondaine, échappé des écuries du château pendant l'incendie, galopait, son maître en selle, dans la direction du castel de la blonde Yvette.

C'est ainsi que du haut de sa plus haute tour, le père Brandillon, inquiet sur l'issue de l'expédition nocturne de Godrille, vit soudain un cavalier traverser à la nage la rivière qui passait au pied de son donjon et s'arrêter devant les fossés.

A la tournure et à l'armure du cavalier, il reconnut aussitôt le Terrible.

Comment osait-il, seul, sans un homme d'armes, se risquer ainsi dans la plaine ? Et qu'attendait-il là, silencieux, hautain, obstiné ?

Qu'on lui livrât la place, assurément,

il était donc vainqueur ! Brandillon pensa qu'il n'y avait plus qu'à se soumettre.

Le pont-levis s'abaissa devant le solitaire chevalier, et Bredondaine entra fièrement, en maître, dans le château de la blonde Yvette.

Sous le haut portail, dans la grande cour d'honneur, le vieux Brandillon s'avança, plein d'humilité, pour recevoir son glorieux hôte et mettre à ses pieds ses hommages. Comme le héros restait muet et immobile, on se souvint du vœu qu'il avait fait, et deux écuyers vinrent respectueusement le descendre de cheval.

Un peu surpris de le voir si ficelé, ils crurent à quelque amulette ou bien à quelque-une de ces excentricités si fréquentes chez les grands hommes. La faiblesse de Bredondaine frappa également les spectateurs, car on fut forcé de le transporter sous les bras dans la salle de festin. Mais après de si nobles et si retentissants faits d'armes, de si nombreuses



Bredondaine rencontra un astrologue. (P. 9, col. 1.)

et épouvantables blessures, le terrible héros pouvait être un peu las sans rien perdre de sa gloire et de sa dignité.

Comme il était encore tout ruisselant de l'eau de la rivière, ou voulait le désarmer. Cela déplût à un gros rat qui, dans l'écurie, la veille, s'était glissé en l'armure! L'animal effarouché fit tant le diable, qu'un ronflement sinistre s'éleva de la cuirasse.

Les deux écuyers, saisis d'épouvante, s'inclinèrent et avertirent le père Brandillon, alors occupé à commander un somptueux festin, que le chevalier refusait d'être désarmé.

Il demeura donc impassible dans son armure noire, le Terrible, assis au haut bout de la longue table, attendant la fête que son hôte lui avait annoncée et aussi la blonde Yvette qu'il lui avait promise.

Et, derrière lui, les plus beaux hommes de la place, dans leurs plus riches costumes, se tenaient réunis en bel ordre, comme une garde d'honneur. Tout le monde parlait à voix basse et en tremblant dans le château.

Brandillon allait et venait en donnant des ordres; la blonde Yvette, là-haut, dans ses appartements, la pauvre Yvette pleurait.

Mais bientôt, grâce à la bonne chère, le château prit un air de fête. De joyeuses chansons s'élevèrent. On chanta le Terrible qui, au fond de la salle, dans sa sombre armure, ne mangeait et ne buvait point.

"C'était son vœu!" disait-on, et on pâlisait en le regardant. Mais la gaieté reprenait, et chacun oubliait la lugubre silhouette du Terrible. Seuls, Brandillon désolé et Yvette en larmes y pensaient.

Comme la journée avançait, le père Brandillon crut devoir discrètement laisser Bredondaine seule avec Yvette pour qu'il pût lui présenter ses hommages à son gré. Et il se retira, plein de douleur, au sommet de sa plus haute tour.

La tête sur les créneaux, il pleurait sa défaite, le malheur de sa fille et sa propre honte lorsque, soudain, il entendit un grand bruit d'armures et de cavalerie venant du fond de la vallée, sur les ailes du vent, et il vit une armée scintillante et éclatante de cuirasses polies et d'étoffes d'or apparaître entre les coteaux.

"C'est l'armée du Terrible!" gémit le pauvre homme. Je ne suis donc pas encore au bout de ma honte!"

Mais qu'elle ne fut pas sa surprise quand il aperçut, en tête des troupes, Godrille! Godrille sain et sauf, et à ses côtés ses amis, ses alliés! Il les comptait, il distinguait leurs étendards, leurs armes...

Godrille entra dans le donjon au milieu de la stupeur des hôtes de Brandillon.

A peine mis au courant des nouvelles, affolé de rage, le Brave bondit l'épée à la main et courut à la chambre d'Yvette.

La blonde fiancée était évanouie aux pieds du Terrible Bredondaine qui, assis dans une chaire, montrait au fond de son casque, sous sa visière levée, une mâchoire décharnée, des orbites vides, un nez camard, bref, une froide et rigide tête de squelette... Un gros rat circulait effaré à travers la chambre.

Godrille n'était pas un sot: satisfait de voir son ennemi bien mort, comprenant l'erreur de tous et jugeant le parti qu'il en pouvait tirer, il baissa la visière du casque de Bredondaine et appela les femmes d'Yvette pour la soigner.

Puis il demanda à voir Brandillon. Lorsqu'ils furent seuls, il lui découvrit la face du Terrible galant, et il constata: "Avouez, seigneur Brandillon, que votre gendre eût été un homme assez mal conservé."

Le lendemain, Godrille et Brandillon apprirent à leurs amis que Bredondaine renonçait, en faveur de Godrille, à la main de la blonde Yvette et donnait tous ses domaines en dot aux jeunes époux. Il se jugeait trop vieux, avait-il dit, désirait rester célibataire vu ses nombreuses blessures et les fatigues de ses glorieuses campagnes. Il voulait en outre persévérer dans son mutisme et dans son jeûne, pour l'absolution de ses péchés.

Chacun loua la modération et la sagesse du héros. On fêta longuement les noces.

Godrille et Yvette vécurent très vieux et furent très heureux sans avoir beaucoup d'enfants, ce qui semble être le bonheur parfait.

Quant à Bredondaine, il devint fort doux et même tout à fait débonnaire.

Les bébés d'Yvette l'adoraient.

Il se laissait taper sur le ventre et sur la tête, tirer les bras et les jambes, à la grande joie des enfants, enchantés des sons de castagnette qui claquaient au fond de son armure.

Par malheur, ces jeux les divertissaient trop. Ils en abusèrent.

Un jour, en l'absence de leurs parents, ils secouèrent si furieusement le héros, que le Terrible glissa de la grande chaire qu'il ne quittait plus, sur le carreau.

Les gens du château, accourus au vacarme, voulurent en vain secourir Bredondaine.

Lorsque le sommelier leva la visière de son casque pour lui faire boire un coup de vin qui le remit, il ne découvrit dans l'armure qu'une tête décharnée jusqu'à l'os, tant l'abstinence et le grand âge avaient desséché le chevalier.

On pensa que la chute l'avait achevé.

Ainsi finit le Terrible Bredondaine, en réalisant la prophétie de l'astrologue.

Certains auteurs prétendent qu'il vit encore. A les croire, Bredondaine serait employé au musée d'artillerie où il figurerait un chevalier du temps passé.

En ce cas, le Terrible Bredondaine n'aurait peut-être pas encore dit son dernier mot.

Le fait serait intéressant à vérifier. Nous en laissons le soin à nos lecteurs.

CH. MOREAU-VAUTHIER.

## FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 6 MARS 1897

# LA CANTINIÈRE DU 13<sup>ME</sup> ZOUAVES

PAR GEORGES LE FAURE

XII — SEUL DANS LA BROUSSE

(A suivre)

Maintenant, au lieu de regarder le ciel et le vague moutonnement que formaient à l'horizon les collines au delà desquelles avait disparu la colonne française, il avait la face tournée vers l'intérieur du bois, et ses yeux brûlés, durant le tantôt, par l'ardeur solaire, éprouvaient un grand bien-être à cette obscurité pleine de fraîcheur.

Tout à coup, comme il était depuis une couple d'heures ainsi étendu, sans mouvements, les membres engourdis par le froid, qui apaisait en même temps la fièvre de ses blessures, il tressaillit: là-bas, dans l'épaisseur des fourrés, à travers l'inextricable réseau formé par les racines et les lianes, un point lumineux venait de paraître.

Il crut s'être trompé — la chose étant invraisemblable — et néanmoins, écarquillant les yeux, se souleva péniblement sur les poings pour mieux voir: il ne s'était pas trompé, il n'était pas le jouet d'une illusion d'optique: c'était bien une lueur qu'il avait remarquée et même cette lueur augmentait d'intensité.

Ce qui tout à l'heure n'était qu'un point brillant dans l'ombre, était maintenant une tache écarlate qui s'étalait... s'étalait, affectant des formes bizarres, pour se rétrécir, sembler vouloir disparaître et éclater de nouveau avec plus de force...

Qu'est-ce que cela pouvait être? à quelle cause singulière de Bérieux devait-il attribuer ce phénomène? Un moment, il ne fut

pas loin de supposer qu'il était victime de ce qu'on appelle le mirage et que, sous l'influence de la fièvre, ses yeux croyaient voir des choses qui n'existaient pas.

Mais non, maintenant, à travers le feuillage, des étincelles montaient vers la voute sombre que formaient les frondaisons épaisses des arbres: cette tache écarlate était la flamme d'un feu allumé dans le bois.

Le cœur de de Bérieux sauta dans sa poitrine: des gens étaient là, tout près de lui, si près qu'en les appelant il pourrait être entendu d'eux. Il était sauvé!... oui, sauvé!

Cependant, après les premières secondes consacrées à cette joie, la réflexion lui vint, réflexion terrifiante, que rien ne lui prouvait que ces gens fussent des amis, disposés à le secourir; bien au contraire, tout devait lui faire supposer que ce ne pouvaient être des soldats de la colonne expéditionnaire.

Le détachement expédié en avant pour occuper Behanana et Tsarasaotra, il l'avait vu défiler, l'après-midi, à l'horizon; quant au corps expéditionnaire, il occupait Suberbiéville, il y avait ses cantonnements pour longtemps, et il n'y avait aucune raison pour que, brusquement, le commandant en chef eût donné l'ordre de reprendre la marche...

A moins que, pourtant, un événement imprévu fût survenu depuis son départ de Suberbiéville, qui eût changé les dispositions du général; en ce cas, il n'y avait rien d'impossible à ce que la route primitivement arrêtée eût été modifiée et que ce feu eût été allumé par des flanqueurs, des éclaireurs ou des grand'gardes de la colonne...

Mais à cette supposition, qu'il taxa lui-même de saugrenue, de Bérieux haussa les épaules: c'était lui, un soldat, un gradé qui pouvait croire qu'en campagne, à proximité de l'ennemi, on fût capable de faire du feu!...

Un découragement le suivit, d'autant plus grand que, durant quelques instants, il avait espéré.

Maintenant, après tout, rien ne disait qu'il n'eût pas affaire à des soldats noirs, haoussas ou sakalaves, lesquels ont moins que les autres le scrupule de la discipline... Ou bien encore, il se pouvait

fort bien que les gens en question fussent des naturels du pays, des cultivateurs, des paysans chassés de chez eux par les troupes hovas, emmenés avec elles de force, pour faire le vide devant nous, et ayant profité de la première occasion pour leur fausser compagnie et regagner leur village.

Encouragé par cette supposition, il avait déjà porté ses deux mains à sa bouche pour s'en faire une manière de porte-voix, quand il s'immobilisa, repris par la crainte de tomber entre les mains d'un détachement ennemi ? Ce n'était pas la mort qui l'effrayait, mais bien plutôt la pensée des tortures que les Hovas infligeaient à leurs prisonniers.

Plusieurs fois — depuis le début de la campagne — il était arrivé que des sentinelles s'étaient laissés enlever, que des porteurs kabyles ou somalis, s'étant écartés des colonnes, avaient été ramassés et le récit des horreurs accomplies par l'ennemi avait couru la colonne.

Tout récemment encore, les troupes n'avaient-elles pas frémi d'indignation et d'épouvante en voyant arriver deux légionnaires enlevés au cours d'une reconnaissance et que Ramazombazaha renvoyait les deux poings coupés ?

A la pensée que semblable sort pouvait lui être réservé, de Bériex sentit un frisson le secouer et il laissa ses deux mains retomber sur le sol, n'ayant pas le courage, pour fuir la mort qu'il sentait cependant l'envahir peu à peu, d'envisager l'éventualité d'une si épouvantable mutilation.

Et cependant ce lui était dur de renoncer de lui-même à l'espoir soudainement conçu à la vue des flammes apparues entre les arbres, et il lui fallait une force de volonté surhumaine pour renoncer de lui-même à ce salut possible qui s'offrait à lui.

Ah ! si encore il avait eu la force de se traîner jusque-là ! en manœuvrant avec précaution, il se serait rendu compte peut-être des gens qui campaient dans le bois, et il aurait peut-être aussi la bonne chance d'apercevoir des uniformes français...

Cette pensée lui mit du cœur au ventre et galvanisa sa faiblesse ; à tout hasard, il passa en bandoulière la bretelle du fusil qui gisait à côté de lui, bien résolu à jouer désespérément de la croix, s'il était surpris, et à se faire tuer en combattant ; puis, réunissant ce qui lui restait de force, il commença à se traîner sur le sol, profitant du passage que lui-même, dans l'après-midi, avait frayé à travers les lianes, les ronces, les fourrés ; dans l'état de faiblesse où il se trouvait présentement, il lui eût été impossible de lutter — comme il l'avait fait quelques heures auparavant, surexcité qu'il était par la vue de la colonne défilant au loin — contre l'inextricable enchevêtrement s'opposant, à chaque pas, à sa marche en avant.

Il avançait lentement, faisant halte presque à chaque mètre pour reprendre haleine et faire provision de forces, car sa faiblesse était grande ; il avait perdu beaucoup de sang, et la fièvre l'avait fort abattu ; enfin, haletant, brisé, défaillant presque, il parvint à l'endroit où il était tombé sous le coup de sagaie de l'homme de M. Fabian et il eut grand-peine à retenir une exclamation joyeuse, en sentant, dans l'ombre, sous ses doigts, la poignée de son sabre.

Cette arme lui était familière et il préférait — s'il devait y avoir lutte — jouer du bancal que manœuvrer un fusil — trop lourd pour lui, et qu'il devrait empoigner par le canon, à la façon d'une massue ; un bon coup de pointe est vite envoyé et demande plus d'adresse que de force.

Donc, le poignet passé dans la dragonne de cuir, il continua sa route, ragaillardisé par cette trouvaille ; mais, au bout de quelques pas, il se buta à un obstacle dont en tatonnant, ses doigts eurent tôt fait de découvrir la nature ; c'était le corps du pauvre tirailleur qui l'accompagnait ; et il s'apprêtait à faire un léger détour, éprouvant répugnance à se hisser par-dessus, lorsque ses mains, rencontrant la cartouchière attachée aux flancs, y crurent sentir quelque chose. Vivement, il l'ouvrit et en retira trois cartouches que l'assassin n'avait point pensé à enlever.

Il revint alors à l'endroit où il avait laissé le fusil, et, l'ayant armé, le replaça en bandoulière en travers de son dos ; après quoi, tout réconforté de se savoir ainsi armé et capable maintenant — s'il devait mourir — de vendre chèrement sa vie, il reprit sa route.

Au fur et à mesure qu'il approchait, il pouvait, à travers le fouillis de lianes et de branches, distinguer plus nettement ce qu'il avait aperçu de loin : c'était au milieu d'une petite clairière, un grand feu de bois autour duquel une demi-douzaine d'individus étaient étendus sur le sol, enveloppés dans leur lambas, immobiles et silencieux, paraissant plongés dans un profond sommeil.

Un septième, accroupi, veillait, tenant à la main une branche d'arbre au moyen de laquelle il entretenait le foyer, remuant les tisons, empêchant la cendre d'étouffer la braise dont la chaleur rayonnait sur les plantes de pieds nus que lui présentaient les dormeurs.

A la lueur des flammes, le visage de l'homme apparaissait, de teinte cuivrée, avec ses yeux brillants, aux regards cruels et inquiets ; à portée de la main, sa sagaie était plantée en terre.

Juste en face de lui, une petite cabane faite de branches et de

feuillages, ayant pour toiture quelques feuilles larges de manguiier, ouvrait une porte étroite par laquelle pouvait pénétrer la chaleur du foyer.

Tout cela, de Bériex le vit du premier regard et une sorte de découragement s'empara de lui, lorsqu'il eut constaté à quelle sorte de gens il avait affaire : le costume eût pu le tromper et lui faire croire qu'il était en présence de paysans fugitifs, mais parmi les dormeurs, deux étaient coiffés de la casquette en usage chez les réguliers de l'armée hova, et cela suffisait pour lui indiquer qu'il n'avait rien de bon à espérer.

Cependant, comme il était là, à l'affût, depuis près de dix minutes, il finit par remarquer que les regards de l'homme qui veillait au feu se tournaient fréquemment vers la cabane, avec une expression singulière, où la haine se mélangeait d'inquiétude.

Même, à un certain moment, il se leva, marcha vers la porte, par laquelle il passa la tête, et de Bériex l'entendit grommeler quelques mots auxquels, de l'intérieur, une voix douce — une voix de femme ou d'enfant, — répondit.

Et — sans doute hallucination — il sembla que c'étaient des mots français qui parvenaient à son oreille.

L'homme eut un geste violent de menace et, bougonnant, regagna sa place où il s'immobilisa de nouveau, sa branche d'arbre à la main.

Alors, une curiosité prit de Bériex de savoir qui abritait cette cabane, non pas qu'il crût à la présence d'un Européen et qu'il conservât même souvenir de ce qu'il lui avait semblé entendre ; c'était folie. Mais une idée venait de lui traverser soudainement l'esprit : peut-être y avait-il là-dedans quelque chef hova et si, en s'introduisant dans l'intérieur, il pouvait lui mettre la main dessus, il y avait quelque chance pour lui d'en faire un otage précieux.

Certainement, faible comme il l'était, il ne pouvait avoir la prétention d'avoir le dessus, si une lutte s'engageait ; mais, le surprenant dans son sommeil, il suffirait sans doute de lui mettre la pointe de son sabre sur la gorge ou, mieux encore, de le tenir en joue avec son fusil, pour le faire se rendre à merci.

Dans ces conditions, il traitait avec ces gens, les transformait en porteurs, d'autant qu'à côté du foyer, il avait aperçu des fianzanas, et se mettait à la recherche de la colonne.

Certainement, c'était là un projet quelque peu fou et dont la réussite était des plus problématiques ; mais de Bériex avait vingt ans, l'âge ou rien ne paraît impossible et puis, dans la situation critique où il se trouvait, on avouera qu'il n'avait pas l'embaras du choix.

Donc, se coulant à travers les herbes, s'aplatissant contre le sol, pour passer entre les racines qui le bossuaient, s'écorchant le visage aux ronces, s'arrachant les mains à lutter contre les lianes qui lui refusaient passage, il fit un long circuit, contournant le campement d'assez loin pour que le frôlement de son corps parmi les herbes n'attirât point l'attention de l'homme qui veillait.

Quand il se jugea dans la direction de la hutte, guidé par les flammes du foyer, il revint droit devant lui, sentant son cœur battre de plus en plus fort, au fur et à mesure qu'il s'approchait du but : c'était pour lui, dans son esprit, une question de vie ou de mort, et, si son attente était trompée, s'il ne trouvait pas dans l'intérieur de la cabane celui qu'il espérait y trouver, il sentait bien qu'il ne resterait plus qu'à se coucher dans un fourré et à attendre que le froid, la fièvre, la faim triomphassent de ce qui lui restait d'énergie.

Enfin il arriva ; maintenant il n'avait plus qu'à étendre le bras pour toucher du bout des doigts la paroi de branchages, frêle obstacle, qui le séparait du but auquel il tendait ; doucement, mettant à ses mouvements une précaution infinie, il retira la bretelle du fusil, saisit le levier, le fit jouer sans bruit et arma le chien.

Il lui sembla que dans le silence profond, le cliquetis de l'acier, presque imperceptible cependant, faisait un bruit épouvantable et, soudainement suffoqué, il s'immobilisa, prêtant l'oreille : de nouveau alors, il entendit, dans l'intérieur de la hutte, un faible murmure, quelque chose comme des lamentations, comme des plaintes et même comme des sanglots étouffés.

Alors il se rapprocha davantage encore et, son fusil allongé à côté de lui, il écarta doucement les branchages et demeura stupéfait : agenouillés sur le sol, deux Européens, — une jeune fille, un enfant, — priaient.

### XIII — LES ENFANTS

De Bériex demeura, quelques secondes, en proie à une stupeur profonde : ainsi son oreille ne l'avait pas trompé lorsque, tout à l'heure, il avait cru entendre une voix faible et languissante répondre à l'interpellation gutturale de l'indigène ! Ainsi, un instant à peine auparavant, c'étaient bien des gémissements, des plaintes qui étaient parvenus jusqu'à lui.

Et c'était avec un grand apitoiement dans l'âme qu'il considérait les deux pauvres malheureux : un reflet du foyer entraînait dans la

cabane par l'ouverture qui servait de porte et les éclairait en partie, faisant ressortir de manière d'autant plus sensible que l'ombre était plus intense, leurs traits tirés, fatigués, alourdis par la douleur, convulsés par la terreur ; l'enfant était un jeune garçon qui pouvait avoir une douzaine d'années : le teint basané, il avait de grands yeux noirs, tout brouillés de larmes, et cependant ses traits respiraient une grande énergie, à l'encontre de ceux de sa compagne : celle-ci, ravissantement belle, avait un profil d'une pureté entière et ses larges bandeaux sombres voilant le front et l'oreille, ses yeux longuement fendus, dont les prunelles semblaient des amandes de jais entre ses paupières lourdes et frangées de cils veloutés, avait une expression de désespérance véritablement navrante.

Tout à coup, de Bérieux entendit le jeune garçon murmurer, tandis qu'instinctivement son regard se promenait autour de lui :

— Si encore j'avais une arme ! ..

Il avait dit cela d'un ton tellement ferme, tellement décidé que la jeune fille eut un frémissement et, l'attirant contre sa poitrine, l'y serra de toutes ses forces, balbutiant :

— Est-tu fou ? .. ils te tueraient ! ..

L'enfant se dégagea et traduisant une pensée qui venait de lui traverser soudain l'esprit :

— Pourquoi ne tenterait-on pas de fuir ? demanda-t-il.

— Par quel chemin ? .. Et puis, jamais nous n'aurions la force... en admettant que ces misérables ne nous aient pas rattrapés avant... ..

Cette réponse était logique et le jeune garçon courba la tête... ..

De Bérieux n'avait pas bougé, tout au désappointement qu'il éprouvait ; l'espoir qu'il avait conçu en se traînant si péniblement jusque-là s'était évanoui : il avait pensé trouver dans cette cahute un moyen de se sauver lui-même et il se trouvait nez à nez avec des gens qu'il lui fallait sauver ; car, bien qu'il n'eût pas suffisamment examiné la question pour savoir comment il s'y prendrait, nul doute qu'il ne fit le possible et même l'impossible pour rendre la liberté à ces deux enfants.

Où bien alors, ce n'eût vraiment pas été la peine de porter des galons sur les manches de sa veste et d'avoir un sabre lui battant les mollets... ..

Comment, par exemple, par quels moyens arriverait-il, blessé, exténué, mourant ainsi qu'il l'était, à les sauver, alors qu'il désespérait de se sauver lui-même ? ..

La première chose à faire était de se mettre en rapport avec les prisonniers, car, certainement, ce jeune garçon, cette jeune fille étaient prisonniers des Hovas ; mais il fallait procéder avec adresse, car une seule exclamation échappée de leurs lèvres pouvait attirer l'homme qui veillait là-bas et les faire découvrir.

Donc, après avoir bien réfléchi, il écarta encore davantage les branchages colla sa bouche à l'ouverture ainsi pratiquée, et sans quitter des yeux la porte de la cabane par laquelle s'apercevaient les dormeurs, immobiles autour du foyer.

— Au nom de Dieu... silence ! dit-il tout bas... ..

Sa voix était si douce, si faible, que la jeune fille seule l'a perçut.

— Perez ! s'exclama-t-elle en saisissant les mains du jeune garçon, as-tu entendu ?

— Un bourdonnement d'insecte, à côté... ..

— Non... quelqu'un qui a dit : " Au nom de Dieu ! silence... "

Le jeune garçon sursauta, regarda sa compagne et sur un ton véritablement navré, répliqua :

— Tu es folle... ma pauvre Pépita ! en tout cas, si on nous recommande le silence, tu as tort de parler si haut... ..

Il y eut un silence, au bout duquel de Bérieux appela :

— Perez... Pépita, écoutez-moi... ..

Cette fois, le jeune garçon avait entendu, lui aussi... il tourna la tête du côté de la cloison de branchages, demandant :

— Qui est là ? ..

La jeune fille, elle, s'exclama, en joignant les mains :

— Nous sommes sauvés ! ..

— Silence, mademoiselle ! fit de Bérieux rudement ; la moindre imprudence peut nous perdre irrémédiablement... Étendez-vous tous les deux sur le sol, et faites semblant de dormir ; seulement vous, mademoiselle, mettez-vous de manière à surveiller l'homme qui soigne le feu ; Perez, lui, viendra se coucher près de la cloison de manière à ce que je puisse lui parler.

Presque aussitôt, ces prescriptions furent suivies et lorsque de Bérieux ne fut plus séparé de la tête brune de l'enfant que par la mince épaisseur des branchages :

— Combien sont-ils ? demanda-t-il.

— Neuf... quatre porteurs et cinq autres.

— Armés ? .. Ont-ils des armes à feu ?

— Je ne crois pas ; ils ont des sabres et des sagaies.

Cette réponse causa à de Bérieux un sensible plaisir ; avec son fusil et ses trois cartouches, il pouvait espérer, après en avoir abattu trois, pouvoir tenir les autres en respect et arriver, en parlant, au résultat désiré.

Ah ! combien maintenant il regrettait qu'on lui eût volé son revolver ! Avec six cartouches de plus, il se débarrassait de la troupe entière.

Cependant, une pensée... ou plutôt deux pensées lui vinrent : la première, que les deux jeunes gens — d'après ce qu'il leur avait entendu dire tout à l'heure — ne connaissaient pas le pays et que, par conséquent, sans guide, ils étaient destinés à mourir de faim et de fatigue ; la seconde, c'est que la contrée pouvait être battue par des Hovas ou des partisans à eux, ou bien encore par des Fahava-valos ; les coups de feu les attireraient et ceux qu'il voulait sauver n'auraient échappé à un péril que pour tomber dans un autre, plus grave peut-être.

Le jeune garçon, effrayé par le mutisme de Bérieux, demanda naïvement :

— Est-ce que vous ne pourriez pas nous sauver, monsieur ?

— Je n'en sais rien encore ; mais soyez certain que ce qu'il sera possible de tenter, je le ferai ; seulement, laissez-moi réfléchir... ..

L'enfant ajoutait très crânement :

— Vous savez... si vous avez besoin de moi, je n'ai pas peur ; donnez-moi une arme, et vous verrez... ..

De Bérieux pensait que peut-être il pourrait, en effet, tirer parti de ce faible auxiliaire qui, armé, en imposerait sans doute à la lâcheté de ces gens-là.

— Sauriez-vous tenir un fusil ? interrogea-t-il.

— Je tire très bien... j'allais à la chasse tous les jours... dit l'enfant avec orgueil... Ah ! un fusil... si j'avais un fusil ! ..

Le marchis réfléchit quelques instants encore.

— Une chose que vous pourriez faire, dit-il, serait de profiter du sommeil de ces gens-là pour vous enfuir... ..

— Où ? Nous ne connaissons pas le chemin... et puis c'est si loin ; depuis ce matin qu'ils nous ont pris, ils courent... et nous n'aurions pas la force de marcher si longtemps, ma sœur du moins... car moi, j'ai de bonnes jambes... ..

Puis, l'esprit seulement alors sollicité par cette pensée.

— Mais vous, monsieur... qui êtes-vous ?

— Un soldat français, blessé, perdu dans la brousse, que le hasard rapproche de vous et met sur votre route pour tenter de vous délivrer... ..

Et, prenant, subitement son parti.

— Voilà ce que nous allons faire : commencer par pratiquer dans la cloison de la cahute une ouverture par laquelle je me glisserai dans l'intérieur ; une fois là, caché dans un coin, j'attendrai que le gardien vienne donner un coup d'œil par ici et je le tueraï... ..

La jeune fille poussa une exclamation étouffée ; Perez, lui, se contenta de frissonner.

— Oh ! riposta de Bérieux, dites bien à votre sœur qu'il faut du sang-froid, beaucoup de sang-froid, et que vous êtes, que nous sommes dans une situation où il ne servirait à rien, où même il serait dangereux de s'évanouir, donc.

Tout en parlant, il tentait, avec la lame de son sabre manœuvrée à deux mains, ainsi qu'un couteau, de pratiquer dans la cloison un trou qui allait s'élargissant, de seconde en seconde, il le faisait au ras du sol et dans un angle écarté du reflet lumineux que le foyer envoyait par l'encadrement de la porte.

— Tenez, fit-il bientôt en passant son fusil, puis son sabre, cachez ça dans l'herbe... ..

Presque aussitôt, d'ailleurs, s'aplatissant contre le sol, pour tenir le moins de place possible, il engagea sa tête, puis ses épaules dans l'ouverture ; les épaules une fois passées, non sans difficultés et sans laisser aux branches quelques nouveaux lambeaux d'uniforme, le reste du corps suivit.

Épuisé, haletant, le malheureux garçon eut tout juste la force de se traîner jusqu'à une encoignure voisine de la porte ; là, il s'immobilisa, soudainement secoué de fièvre, balbutiant d'une voix éteinte.

— J'ai soif ! .. ah ! j'ai soif ! ..

Perez lui tendit alors silencieusement une gourde suspendue à son épaule par une lanière de cuir et de Bérieux, les yeux flamboyants d'avidité, s'en saisit : d'un trait, il en eut vidé le contenu et il poussa alors un long, un profond soupir de soulagement.

— Je me sens revivre, murmura-t-il en caressant d'un mouvement subitement machinal sa poitrine, où il lui semblait que l'alcool eût mis un brasier ardent. De l'estomac vide, les fumées de l'alcool montaient rapidement au cerveau, et de là circulaient dans les veines, fouettant le sang, donnant aux nerfs une énergie factice, c'est vrai, mais qui, en la circonstance, était d'une importance capitale.

— Mademoiselle, dit tout bas de Bérieux, voulez-vous aller vous étendre au fond de la cahute, tout contre la cloison : comme ça, vous masquerez le trou par lequel je viens de passer et, en même temps, cela obligera l'homme à pénétrer à l'intérieur, au lieu de se contenter de passer la tête... ..

La jeune fille ayant obéi, le marchis se redressa avec peine et se

tint dans l'ombre, adossé à la paroi de feuillage, les deux mains crispées sur le canon du fusil, attendant le moment d'agir.

Tout à coup, Perez qui n'avait pas perdu de vue le foyer, murmura :

—Le voici.

Au dehors, en effet, s'entendait sur l'herbe sèche un bruit de pas et bientôt la clarté des flammes se trouva brusquement masquée par l'écran que formait le corps de l'indigène ; ainsi que l'avait prévu de Béricux, il avança la tête, mais les prisonniers se confondaient avec l'ombre qui emplissait la cahute et il fit un ou deux pas à l'intérieur pour bien s'assurer qu'ils dormaient.

Alors, brusquement, les bras du soldat, levés dans l'obscurité, s'abattirent et la crosse du fusil, manœuvrée comme une massue, heurta le crâne du Hova, avec un bruit sourd : l'homme tomba la face en avant, les bras étendus, sans un cri, sans un gémissement.

Pépita, épouvantée, s'était caché le visage dans ses mains ; Perez était demeuré immobile, les yeux agrandis d'horreur ; muettement, de Béricux empoigna l'homme par les pieds, le traîna jusqu'à l'ouverture par laquelle il avait pénétré dans la cahute et le poussa dehors.

—Comme ça, ricana-t-il, ni vu ni connu : qui de neuf ôte un, reste huit.

Allongé dans l'herbe, il demeura une bonne heure sans faire un mouvement, sans dire un mot, surveillant, par les interstices des branchages, les dormeurs étendus autour du foyer qui, n'étant plus entretenu, allait déclinant avec rapidité.

Enfin, l'un des hommes, éveillé par la fraîcheur de la nuit, se redressa, chercha des yeux son compagnon auquel incombait le soin d'entretenir le feu et, ne le voyant pas, parut surpris ; mais, pas un instant, cette surprise ne trahit la moindre inquiétude. Il se leva et se dirigea vers la cahute d'un pas lourd.

En un clin d'œil, de Béricux fut debout, la crosse du fusil dressée, les doigts crispés sur le canon de l'arme qui s'abattit à nouveau, jetant à terre, comme le premier, l'indigène, dès qu'il eut franchi le seuil.

—Reste sept, murmura le sous-officier.

Et le cadavre alla rejoindre celui gisant déjà dans la brousse, hors de la cahute.

Le jeune homme avait laissé retomber à terre la crosse de l'arme et d'une main tremblante essuyait son front couvert de sueur ; sa faiblesse était telle que cet effort, peu violent pourtant, l'avait exténué.

La jeune fille, elle, se pâmait presque : ce double meurtre l'avait toute révolutionnée et elle ne pouvait détacher ses yeux du trou par lequel de Béricux s'était débarrassé des deux cadavres.

—C'est horrible !... balbutia-t-elle, c'est horrible !

Et elle ajouta, sur un ton d'épouvante :

—Je ne veux plus... Monsieur, je vous en prie...

Alors, son frère, lui coupant la parole, dit brusquement, avec une énergie, une volonté dont on n'eût pu croire capable un gamin de cet âge-là :

—Il faut ce qu'il faut... Mieux vaut encore les tuer que d'être tués par eux... n'est-ce pas, monsieur ?

Haletant, repris par la fièvre qui le faisait greloter, de Béricux eut à peine la force de murmurer un "oui" inintelligible ; appuyé sur le canon du fusil, il demeurait adossé contre la cloison, s'étayant pour ainsi dire, sentant ses jambes flageoler sous lui, craignant de s'effondrer...

—Ça ne peut pas durer comme ça, grommela-t-il sans répondre à l'enfant ; je sens que je vais tourner de l'œil... il faut se presser... Voyons...

Il réfléchit quelques secondes, passa avec précaution sa tête dans l'encadrement de la porte, regarda les dormeurs, calculant par avance les chances qu'il avait de réussir par un coup d'audace.

Enfin, s'adressant à Perez :

—Écoute, fit-il, tu parais être un petit bonhomme plein de cranerie et qui n'a pas froid aux yeux ; nous allons tenter quelque chose de fou ; mais il y a des moments où on n'a pas l'embaras du choix.

—Allons-y !... Qu'est-ce qu'il faut faire ?

—C'est bien simple : on pourrait tenter de les tuer, mais à quoi ça nous avancerait-il, puisque vous ne connaissez pas le pays et que, d'autre part, vous n'auriez pas la force de rentrer chez vous ?... Donc, il faut avoir non seulement des guides, mais des porteurs... les voilà...

Et il hochait la tête dans la direction du foyer qu'entouraient les ombres noires étendues sur le sol.

Le jeune garçon eut un mouvement d'effroi.

—Ces hommes-là... fit-il, mais ils nous tueront !...

—Non, s'ils nous reconnaissent les moyens de les tuer, au premier mouvement suspect... quand nous les aurons désarmés...

—C'est juste ; mais, en ce moment ?

—Le mieux serait de pouvoir leur enlever leurs sagaies et leurs

lances, pendant qu'ils dorment ; malheureusement... je me sens tellement faible que je ne crois pas que cela serait possible. Et cependant...

—Mais moi, fit vivement Perez, est-ce que je ne peux pas essayer... Il n'y a pas besoin d'être bien fort pour ramper dans l'herbe, en faisant le moins de bruit possible, pour m'approcher de chacun d'eux et...

La jeune fille poussa une exclamation étouffée.

—Toi !... Y songes-tu ?... Non, non, je ne veux pas...

—Que tu veuilles ou non, répondit le jeune garçon avec fermeté, ce sera pourtant comme ça...

Et, avant que Pépita eût pu s'y opposer, il se coulait dehors, s'aidant des mains et des genoux, se faisant tout petit dans les hautes herbes qu'à peine courbait-il sous son passage...

—N'ayez crainte, chuchota tout bas de Béricux ; s'ils s'éveillaient, la vue de mon fusil les immobiliserait...

Il sortit de la cahute et demeura adossé à une grosse branche qui servait de chambranle à la porte, se raidissant contre la faiblesse qui allait croissant, tenant son fusil, le doigt sur la détente, prêt à mettre en joue, bien qu'il eût reconnu le danger d'un coup de feu...

Maintenant, l'enfant avait atteint l'endroit où, autour du feu, les hommes dormaient et, instinctivement, de Béricux avait penché le buste en avant, le cou tendu ; soudain, il se retourna, entendant à côté de lui un soupir léger.

La jeune fille s'était avancée, elle aussi, suivant d'un œil anxieux la marche de son frère.

—Rentrez, mademoiselle, dit-il d'une voix ferme ; s'il arrivait quelque chose...

—Je veux être là pour aller au secours de Perez...

—C'est de la folie... Et puis ne suis-je pas là ?...

—Ne craignez rien... j'aurai la force !...

Il remarqua alors qu'elle tenait ses mains crispées sur la poignée du sabre qu'elle avait ramassé dans l'intérieur de la hutte. Il fut sur le point de lui retirer l'arme ; mais il réfléchit que la vue de la lame nue en imposerait aux Hovas et il garda le silence, suivant des yeux la manœuvre de Perez.

Très intelligemment, celui-ci avait commencé par ramasser les armes laissées à terre par les deux hommes tués dans la cabane, et les avait jetées dans le feu, ne réservant qu'une sagaie qu'il tenait à la main, pour sa défense personnelle : cela fait, il se mit à circuler autour du foyer, allant de dormeur en dormeur, soulevant les lambas pour découvrir les sabres, les lances, les sagaies, qu'il glissait ensuite dans les flammes...

Tout à coup, un des hommes, éveillé par le craquement sec du bois dans le feu, se dressa sur son séant et regarda autour de lui d'un œil encore tout ensommeillé : avec une présence d'esprit remarquable chez un enfant de son âge, Perez s'aplatit contre le sol, confondu dans l'ombre que projetait le corps d'un dormeur.

Malheureusement, la jeune fille, effrayée par le danger que courrait son frère d'être surpris, n'avait pu retenir une exclamation, et l'homme bondit sur ses pieds, cherchant ses armes.

Alors, Perez, se croyant découvert, se redressa à son tour et, avec un extraordinaire courage, lui porta un coup de sagaie en pleine poitrine ; l'autre chancela, poussant un cri de douleur et de rage qui éveilla les autres.

—Reviens, petit, reviens vite !... cria de Béricux, en faisant un pas en avant et en épaulant, mettant en joue le groupe des indigènes...

Ceux-ci qui accouraient déjà vers la cahute, agitant leurs poings désarmés, de manière menaçante, s'immobilisèrent à la vue de l'arme dont les flammes faisaient étinceler le canon d'acier, tandis que Pépita brandissait au-dessus de sa tête le grand sabre dont la lame faisait dans l'ombre un brillant éclair...

L'uniforme de Béricux les trompa, ils se crurent surpris par un détachement de troupes françaises et ils tombèrent à genoux, tendant les mains, demandant, avec une expression mimique, la vie sauve.

Sans cesser de les tenir en joue, le marquis dit alors à Perez, toujours armé de sa sagaie :

—Petit... vas en chercher un... celui qui a une casquette... et amène-le...

Le jeune garçon marcha droit au groupe d'indigènes, en prit un par le bras et, lui mettant dans les flancs le fer de sa sagaie, le fit avancer.

—Comprends-tu ce que je te dis ! demanda de Béricux en anglais.

L'autre inclina la tête affirmativement à plusieurs reprises.

—Parfait, déclara le jeune homme ; si c'est comme ça, sache que toi et tes camarades êtes des gredins et des lâches, car de vrais soldats ne s'attaquent pas aux femmes et aux enfants.

L'homme courba les épaules et garda le silence.

—Qui vous a envoyé ? interrogea de Béricux.

—Ramazombazaha...

—C'est un grelin, lui, aussi... déclara le murchis, qui enflait sa voix à dessein.

L'indigène eut un geste d'effroi, mais ne fit entendre aucune parole de protestation...

—Écoute, dit de Bérieux, vous étiez neuf; deux de tes camarades sont tués, — tu peux aller voir leurs cadavres derrière la hutte, — un troisième est blessé: quant à toi et aux cinq autres, je me charge de vous descendre rapidement. Donc, jure d'obéir, sinon...

Il ajustait le malheureux, pour donner plus de force à ses paroles et l'autre, épouvanté par le canon de l'arme qui lui effleurait le crâne, levait vers le ciel des bras tremblants, comme pour prendre la divinité à témoin de la sincérité de son serment.

—C'est bien; vous allez charger les filanzanas sur vos épaules; cette jeune fille, cet enfant vont y monter et vous allez les ramener chez eux, aussi rapidement que vous les en avez enlevés...

La face de l'indigène s'épouvanta, il se retourna vers le groupe immobile que faisaient ses camarades à dix pas derrière lui, et leur traduisit rapidement les paroles du soldat.

La même terreur se peignit aussitôt sur leurs visages et leurs lèvres tremblantes balbutièrent ce seul mot:

—Ramazombazaha!...

—Votre Ramazombazaha est une vieille canaille que nous fusillerons à la première occasion, cria de Bérieux en colère; en tout cas, hâtez-vous de vous décider, car, si vous ne courez pas aux filanzanas immédiatement, j'ai là une cartouche pour chacun de vous...

Et il se frappait violemment sur le flanc, à l'endroit où les soldats ont coutume de porter la cartouchière accrochée au ceinturon...

L'indigène inclina la tête et traduisit avec vivacité à ses camarades ce que venait de lui dire de Bérieux; les autres, aussitôt, se précipitèrent vers les filanzanas, se boucalant pour s'en emparer, et revinrent, toujours courant, vers la hutte.

—Montez, mademoiselle, balbutia le cavalier.

Il présentait poliment sa main à la jeune fille pour l'aider à grimper dans cet incommode véhicule, quand soudain, chancelant, il laissa retomber son bras immobile le long de son corps, tandis qu'un gémissement plaintif s'échappait de ses lèvres.

—Oh! mon Dieu! s'exclama Pépita en s'élançant.

Elle arriva juste pour le soutenir, et, cependant, ce n'était pas faute qu'il déployât, pour rester debout, une volonté pour ainsi dire surhumaine; mais l'énergie physique avait été tuée par la fatigue et par la souffrance, et maintenant, il ne pouvait plus lutter...

Cependant, il eut encore la force de dire, tendant le fusil à Perez:

—Tiens! petit, prends ça... Les cartouches sont dans la poche de ma veste; à la moindre velléité de résistance, envoie-leur une balle dans la tête... cela donnera à réfléchir aux autres...

—Mais vous... vous!... s'écrièrent à la fois le frère et la sœur, tout anxieux...

Il eut un sourire navré, mais plein de résignation, et murmura:

—Bast!... moi, la brousse est bonne... je suis fini...

Et il ferma les yeux, prêt à défaillir. Alors, Pépita et son frère s'étant regardés et s'étant sentis animés de la même pensée, Perez dit d'une voix énergique:

—Vous monterez avec nous, monsieur, ou nous resterons ici avec vous...

En même temps, comme il sentait que le jeune homme s'abandonnait, il fit signe à deux indigènes d'empoigner le blessé et de l'étendre dans le filanzana où lui-même allait monter, dit à sa sœur de prendre place dans l'autre, déclarant qu'il marcherait à pied.

Cela fait, il donna le signal du départ, intimant par geste à l'homme auquel de Bérieux avait déjà parlé, de prendre la tête de la petite troupe, pour le guider à travers la brousse, lui faisant comprendre que s'il s'écartait du chemin suivi la veille, il le tuerait net.

Lui-même, le fusil sur l'épaule, marchait à côté du filanzana de sa sœur, dans lequel il avait déposé, à portée de sa main le sabre du maréchal des logis.

—Va, va, sœurlette, disait-il en riant, tout ragailardi maintenant, tu verras que nous nous en tirerons...

La jeune fille soupira et répondit:

—Puisses-tu dire vrai! Mais, j'ai bien peur et nous aurions mieux fait de suivre ces gens; notre père est dans de bons termes avec le gouverneur de la province et il nous aurait fait rendre la liberté.

Les sourcils de Perez s'étaient froncés, et il riposta la voix mauvaise:

—Mieux vaut la reprendre nous-mêmes; comme ça, nous n'aurons d'obligation à personne... excepté à ce brave garçon.

—Mais tu n'auras pas la force de suivre...

—Je l'aurai!...

Il marchait gaillardement, se redressant sous le poids du fusil,

fier de cette arme qui lui donnait une allure de soldat, fier surtout de l'importance de ce rôle d'homme que les circonstances le mettaient à même de jouer et qui le rehaussait aux yeux de sa sœur aînée.

Les porteurs trottèrent ainsi jusqu'au jour, refaisant, mais en sens inverse, le chemin qu'ils avaient fait quarante-huit heures auparavant; et il n'y avait aucune crainte qu'ils s'égarassent; il leur suffirait de marcher dans le sentier qu'eux-mêmes avaient tracé à travers la brousse: l'humidité de la nuit avait été insuffisante à redresser les herbes courbées, écrasées sous leurs piétinements, et, à travers bois, les branches courbées sur leur passage, les lianes hachées leur jalonnaient la route et, l'eussent-ils voulu, ils n'auraient pu égarer leurs anciens prisonniers.

À l'aube, Perez, dont les pieds commençaient à se gonfler par suite de cette marche précipitée, ordonna une halte très courte, durant laquelle il frictionna sa chair froissée, tuméfiée, ensanglantée, avec un peu de cognac; Pépita, brisée d'émotion et de fatigue, s'était endormie au balancement rythmé de son filanzana; quant au blessé, il gisait, inerte, au fond du filet, tombé dans un état de prostration qui confinait au coma, et les efforts du jeune garçon pour le faire revenir à lui demeurèrent inutiles.

Quand les porteurs eurent soufflé, il donna l'ordre du départ et, boitant mais décidé à ne pas retarder d'une seconde la fuite de la petite troupe, il se mit en marche derrière les indigènes; et pourtant ses pieds, de plus en plus gonflés, le faisaient cruellement souffrir, le fusil pesait d'un poids terriblement lourd sur son épaule frêle; mais il trotterait quand même, sentant parfaitement bien que s'il avait le malheur de s'arrêter une minute pour se reposer, ou s'il avait l'imprudence de déposer son arme dans le filanzana de sa sœur, celle-ci, le soldat et lui étaient perdus.

Une chose qui le regaillardit soudain, ce fut, parvenu enfin au sommet de la colline dont il avait eu une peine infinie à gravir les flancs abrupts, d'apercevoir, se profilant au loin à l'horizon, les pics élevés de la chaîne de montagnes au pied de laquelle se trouve le village de Vombohitra.

Encore quelques heures de courage et de résistance, et sa sœur et lui pourraient tomber dans les bras l'un de l'autre, échappés enfin à ce grand péril.

#### XIV — LA FUITE

Tout à coup il lui sembla que les porteurs du filanzana de tête pressaient leur allure et qu'en même temps, ils déviaient du chemin tracé dans l'herbe sèche et dure du plateau; il voulut hâter le pas pour les rejoindre, mais son intention fut détournée par les porteurs de Pépita qui, brusquement, sortant de la brousse, se mirent à courir comme des lièvres dans un sens opposé à leur camarades.

En même temps, les deux autres se jetaient sur lui.

Mais, mis en éveil, depuis une minute ou deux, par l'attitude des porteurs de de Bérieux, le jeune garçon ne perdit pas la tête; aussitôt mis en défense, il asséna un coup de crosse sur le crâne du plus proche de lui et, fortement étourdi, celui-là tomba sur les genoux, tandis que son compagnon prenait la fuite.

Alors, épaulant, il ajusta longuement l'un des hommes qui portaient Pépita et fit feu: le filanzana s'arrêta, l'indigène, un moment immobile, chancela et s'abattit.

Tournant ensuite sur ses talons, Perez glissa une cartouche dans la chambre de l'arme, mit en joue l'un des porteurs de de Bérieux, en ce moment à trois cent mètres, et pressa la détente; quand la fumée se fut un peu dissipée, il aperçut, côte à côte, de Bérieux et l'un des indigènes sans mouvements; l'autre s'était enfui.

Il jeta le fusil en bandoulière et courut aussi vite que pouvaient le lui permettre ses pauvres pieds jusqu'à l'endroit où était tombée la première de ses victimes: celle-ci, atteinte d'une balle au beau milieu du dos, râlait dans une mare de sang.

Tout auprès, la jeune fille, à genoux, les mains angoisseusement serrées, était immobile, en proie à une terreur folle.

—Perez! s'écria-t-elle, le visage soudainement radieux à la vue de son frère.

Elle courut à lui, le prit dans ses bras, le serrant éperdument sur sa poitrine.

—Viens vite! fit-il en l'entraînant, après s'être assuré qu'elle n'avait aucune contusion sérieuse.

C'était au soldat qu'il pensait maintenant, à ce pauvre garçon qui s'était dévoué pour eux et que peut-être, ils allaient retrouver là-bas, le crâne brisé dans sa chute.

L'indigène était mort sur le coup; la balle l'avait frappé à la nuque et avait fait sauter la tête en éclats; de Bérieux, lui, était étendu, la face contre terre, les membres raides.

Avec l'aide de sa sœur, Perez le retourna et l'assit sur son séant, lui relevant le buste à l'aide du cadavre du Malgache, en guise de coussin; le visage était d'une pâleur cadavérique, les muscles semblaient morts, mais sous la veste de toile cachoutée, le cœur battait encore.

Alors, les deux jeunes gens se regardèrent tout contristés, et Pépita murmura d'une voix appitoyée :

—Que faire ?

Perez s'était, en quelques heures, fait homme ; l'imminence, la grandeur du danger lui avaient donné, comme par enchantement, la sagacité, le sang-froid, l'intrépidité d'un âge plus avancé que le sien, et la jeune fille avait tellement conscience de cette transformation que, tout naturellement, elle s'adressait à lui, comme à un défenseur, à un guide, à un conseiller...

—Écoute, fit-il au bout d'un instant, le soleil est déjà haut ; il sera impossible de rester ici, dans la brousse. Là-bas, à l'extrémité du plateau, il y a un bouquet de bois dans lequel nous pourrions nous mettre à l'abri jusqu'à ce soir..., sans compter que si nous étions attaqués...

La jeune fille eut un mouvement d'effroi et, toute frissonnante, se serra contre son frère.

—Tu penses, balbutia-t-elle...

—Je pense que si les Hovas rôdent aux environs, ils ont dû entendre les coups de feu et qu'il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'ils nous tombent sur le dos, surtout si les misérables qui se sont enfuis les rencontrent...

Pépita devint blême.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle.

—Ah ! il ne s'agit pas de gémir, ni de trembler, fit Perez d'une voix ferme ; pour le moment, la première chose à faire est de quitter l'endroit et de gagner le bois dans lequel nous pourrions nous cacher plus facilement.

—Je ferai comme tu voudras, répondit docilement la jeune fille ; mais nous ne pouvons abandonner ce pauvre garçon...

—Aussi bien, allons nous l'emporter ; tâche d'avoir des forces pendant une heure... une heure seulement pour m'aider ; car tout seul je ne pourrais y arriver.

Avec le secours de la jeune fille, il réussit à étendre de Bérioux dans le filanzana, puis il saisit les bâtons par un bout tandis que sa sœur les prenait par l'autre bout et, marchant lentement, se traînant plutôt, faisant des haltes fréquentes pour reprendre haleine, ils s'acheminèrent vers les frondaisons vertes qui moutonnaient à l'extrémité du plateau, environ à deux kilomètres de l'endroit où venait d'avoir lieu la scène racontée plus haut.

Ces deux kilomètres, ils ne mirent pas moins de trois heures à les parcourir ; la jeune fille, frêle et délicate, s'affaissait sous le poids du filanzana ; quant à Perez, il souffrait tellement des pieds, que de grosses larmes coulaient silencieusement le long de ses joues et qu'il lui fallait un courage véritablement surhumain pour se remettre en marche, après s'être arrêté quelques instants.

Enfin, ils atteignirent les premiers taillis, au milieu desquels ils se laissèrent l'un et l'autre tomber épuisés ; il était temps. Le soleil commençait à verser des torrents de feu et bien que, depuis cinq mois, ils fussent un peu acclimatés à la chaleur, il leur semblait qu'ils respiraient du feu ; et puis, la douleur était devenue tellement intolérable pour Perez que, les derniers mètres il les avait parcourus en gémissant.

S'étant reposés, ils s'enfoncèrent un peu plus avant, cherchant, à travers les lianes et les racines un refuge contre la poursuite possible à laquelle les coups de feu les exposaient ; en même temps, Perez voulait trouver une position qui lui permit de se défendre, en cas d'attaque : il disait cela sans rire, le brave enfant, et sa sœur qui, en toute autre circonstance, n'eût pas manqué de le railler, approuvait gravement de la tête.

Pour elle, ce n'était plus l'enfant auquel, en grande sœur aînée, elle avait jusqu'alors servi de maman ; c'était un homme sur lequel elle se reposait du soin de la défendre.

Enfin, dans un enchevêtrement de feuillages, ils découvrirent un bloc de granit surplombant le sol en une manière de toit et sous lequel ils se glissèrent, heureux de trouver un semblant de fraîcheur ; en même temps, cela constituait une cachette répondant à ce que désirait Perez, au point de vue stratégique ; adossés au rocher, ils ne pouvaient être attaqués par derrière et, en avant d'eux, les troncs d'arbres étaient si serrés les uns contre les autres, reliés par surcroît entre eux par les lianes et les plantes grimpanes, qu'ils formaient un retranchement naturel, suffisant pour arrêter durant quelque temps l'ennemi...

—Vois-tu, fit le jeune garçon, lorsqu'après avoir étendu de Bérioux, toujours sans connaissance, au fond du trou, ils se furent allongés eux-mêmes côte à côte, dans l'herbe, voilà ce que nous allons faire ; tu es très fatiguée, moi aussi, et j'ai en outre les pieds si malades qu'il me serait impossible de faire un pas. Nous allons dormir et ce soir, quand le soleil sera tombé, je partirai.

—Tu me laissera seule ?...

—D'ici là, le soldat sera revenu à lui, probablement, et il te protégera, s'il arrivait quelque chose ; moi, je filerai le plus vite possible jusqu'à Vombohitra et je reviendrai avec du monde...

Et pour lui donner confiance, il ajouta :

—D'ailleurs, tu connais Mme Aménaïde ; hier, en ne nous voyant pas rentrer, elle aura été inquiète, se sera mise à notre recherche et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que je la rencontre en route.

Etouffant un bâillement, il conclut en disant :

—Maintenant, bonsoir ; je vais tâcher de reposer un peu.

Et la tête appuyée sur l'épaule de sa sœur qui lui avait passé le bras autour du cou, il ne tarda pas à s'endormir : autour de son poignet droit, il avait, au préalable, enroulé la dragonne de cuir du sabre de de Bérioux, et, tout près de lui, à portée de sa main, le fusil chargé de l'unique cartouche qui restait.

Certainement les proverbes — que l'on prétend cependant être la sagesse des nations, — ne doivent pas tous dire la vérité ; en tout cas, celui qui dit que "qui dort dine" doit être faux, car Perez fut éveillé par l'intolérables souffrances au creux de l'estomac, et il n'eut pas de peine à se rendre compte que c'était la faim qui le torturait ainsi.

Depuis la veille, il n'avait rien mangé et il se trouvait dans un état de faiblesse tel qu'il pouvait craindre de ne pouvoir mettre son projet à exécution ; de l'endroit où il se trouvaient à la concession de Vombohitra, il y avait une dizaine de kilomètres à parcourir par un chemin accidenté et rocailleux.

En outre, ses jambes le faisaient souffrir épouvantablement et il se demandait si ses pieds auraient la force de le supporter.

Le soleil devait être très bas à l'horizon car l'ombre était déjà épaisse sous la voûte des arbres et le moment était venu de partir ; il tenta de se mettre debout, mais il retomba sans pouvoir retenir un gémissement douloureux ; il lui semblait que, sous ses pieds, la chair fût à vif.

Pépita s'éveilla en sursaut.

—Perez ! s'exclama-t-elle, effrayée, croyant à une attaque.

—Rien..., rien, tais-toi, fit-il en étreignant la main ; c'est moi qui ai voulu me lever... et qui ne peux pas.

Elle lui prit la tête à deux mains et l'appuyant tout contre son épaule.

—Pauvre mignon ! murmura-t-elle.

Il se dégagea et tenta un effort, grommelant :

—Il faut que je puisse pourtant.

Mais il retomba, des larmes de rage aux yeux.

—Que faire ?... que faire ?

La jeune fille prit une subite résolution.

—Écoute, lui dit-elle, tu vas rester ici avec le soldat, et c'est moi qui vais aller à Vombohitra...

Perez sourit d'un air de pitié, tandis que ses épaules se haussaient.

—Toi, répliqua-t-il ; tu n'y penses pas ? Est-ce que tu es habituée à marcher ! Tu ne ferais pas une lieue et tu resterais dans la brousse... Ah ! s'il n'y avait pas la faim qui me talonne et qui doit te faire souffrir aussi..., on resterait caché là-dedans jusqu'à demain... et demain, je pourrai marcher...

Pépita, sans répondre, dit brusquement :

—Et le soldat ?...

Elle se coula tout doucement jusqu'au fond du trou, et quand ses mains, errant à tâtons sentirent le corps de de Bérioux, elle prêta l'oreille : un souffle régulier, mais doux et faible comme celui d'un enfant, s'entendait.

—Il dort ? demanda Perez.

—Oui, chuchota la jeune fille, ou du moins il me semble...

Et, craintivement, elle appela :

—Monsieur..., monsieur...

Nulle réponse ; le malheureux était toujours dans cet état comateux produit par l'excès de fatigue et par l'extrême faiblesse résultant de la perte de son sang...

—Laisse-le, va, observa Perez, comme ça, au moins, il ne souffre pas...

Il y avait tant de douleur et de résignation dans ces quelques mots, que la jeune fille revint vers son frère, et, lui entourant de nouveau le cou avec son bras, lui dit, pour le consoler, avec un enjonnement affecté :

—Eh bien ! restons ici ; après tout, nous n'en mourrons pas pour passer quelques heures de plus sans manger...

—Brave petite sœur !

Ils s'embrassèrent tendrement ; mais ils n'avaient pas encore dénoué leur étreinte que la main de Pépita se crispa sur celle de son frère.

—Perez, dit-elle d'une voix étranglée, as-tu entendu ?...

Elle s'était redressée et, le cou tendu, fixait l'ombre.

—Entendu !... quoi ?...

—On a marché... là...

Et elle allongea le bras dans la direction de la palissade naturelle formée en avant d'eux par les troncs serrés des arbres.

Perez prêta l'oreille et, durant quelques secondes, tous les deux retenant leur souffle, écoutèrent.

—Je n'entends rien, dit-il enfin.

Et très las, la tête vide, il allait s'étendre sur le sol pour tenter

de s'endormir, lorsqu'il tressaillit ; distinctement était arrivé à lui le bruit d'une branche cassée.

—Hein ! balbutia-t-il, une sueur froide au front.

Il ajouta, le silence s'étant fait, moins pour se donner du courage que pour rassurer Pépita qu'il sentait se serrer contre lui, toute frissonnante.

—Une bête, sans doute, qui rejoint son gîte.

—Crois-tu ?...

La jeune fille avait à peine prononcé ces mots que, frémissant, Perez se jeta en avant, les doigts instinctivement crispés sur la crosse du fusil ; le craquement qu'il venait d'entendre, une minute auparavant, s'était reproduit et, maintenant, il avait la perception très nette d'un corps qui se glissait, sans précaution aucune, à travers les branches et les lianes.

—Ce sont eux ! chuchota-t-il à l'oreille de sa sœur.

Celle-ci poussa une exclamation terrifiée, à laquelle un cri de triomphe éclatant soudain dans l'ombre, répondit. Trop tard, Perez avait appliqué sa main sur la bouche de Pépita ; celle-ci avait trahi leur présence.

En un clin d'œil, les fourrés se peuplèrent : des cris, des appels troublèrent le silence d'entre les feuilles, des silhouettes noires surgirent, semblant vouloir se ruer vers la manière de grotte au fond de laquelle se tenaient tapis les fuyitifs.

Mais, obéissant à un mot d'ordre, les silhouettes s'immobilisèrent ; intimidés ou plutôt impressionnés par le mutisme absolu de ceux qu'ils cherchaient, les Hovas craignaient une embuscade et se concentraient entre eux.

De leur côté, Pépita et son frère examinaient la situation.

—Perez, disait la jeune fille, nous sommes pris... à quoi bon résister ? Cela ne fera que les exaspérer davantage, tandis qu'en nous rendant...

—Jamais ! répliqua le jeune garçon, nous leur avons déjà échappé une fois... pourquoi ne tenterions-nous pas de leur échapper encore maintenant ?...

—Mais tu n'as pas d'armes !... Tu es seul... si encore le soldat pouvait...

Elle n'acheva pas sa phrase ; rudement, presque brutalement, Perez l'avait repoussée, la jetant contre le sol derrière lui, et lâchant le fusil, s'était emparé du grand sabre de cavalerie, sur la poignée duquel ses deux mains s'étaient crispées.

Il venait d'apercevoir, rampant dans l'herbe, une ombre noire qui se dirigeait vers eux ; sans doute un éclaireur envoyé pour tenter de reconnaître la position et s'assurer que l'on pouvait sans risque aucun, venir s'emparer des fuyitifs.

Sans faire un mouvement, retenant même son souffle, Perez demeurait à sa place, accroupi, se confondant avec l'obscurité, guettant avec angoisse l'homme qui s'avancait...

Son cœur battait dans sa poitrine terriblement ; mais ses mains ne tremblaient pas, et tout ce qu'il demandait mentalement à Dieu, dans cette minute suprême, c'était d'avoir dans le poignet assez de force pour envoyer un bon coup de lame.

Enfin l'homme arriva à portée, et seulement alors, il aperçut Perez ; il poussa un cri de triomphe, tout en se rejetant en arrière, par précaution, mais il était trop tard. Les bras du jeune garçon se levant subitement, l'arme s'abattit traçant dans l'ombre un éclair, et retomba avec un bruit sourd sur la tête du Hova.

Celui-ci clama désespérément et s'écroula sur le sol, où il demeura, la face tournée vers le ciel, sinon mort, du moins ne valant guère mieux.

Au cri d'appel du malheureux, d'autres cris, partant des fourrés, répondirent, et une troupe, faisant irruption tout à coup, s'élança vers le rocher, brandissant lances et sagaies...

—Perez !... Perez !... gémit Pépita qui, les mains jointes, agenouillée derrière son frère, regardait pleine d'épouvante.

Le jeune garçon, en ce moment, se sentait extraordinairement calme ; avec une hauteur d'âme toute virile, il avait fait le sacrifice de sa vie, mais, raisonnant parfaitement juste, il comprenait que son sort n'en serait ni meilleur ni pire, s'il usait utilement sa dernière cartouche, et que, bien au contraire, il risquait de voir l'ennemi, intimidé par le coup de feu, remettre à plus tard une nouvelle attaque et se borner à les assiéger.

Or, plus tard, c'était l'espoir d'une intervention inespérée de la Providence, sous les traits de Mme Aménaïde.

Comme il l'avait dit à sa sœur, il n'était pas vraisemblable que la brave femme ne se fût pas inquiétée d'eux, en ne les voyant pas revenir à la concession ; et que, inquiète, elle ne fût pas partie à leur recherche.

Or, il connaissait trop bien les mœurs de l'ex-cantinière du 13e, pour supposer qu'elle s'embarquerait dans ses recherches sans biscuit ; et ce qu'elle appelait "biscuit" dans son langage imagé c'était une bonne carabine à répétition avec une vaste cartouchière, plus une demi-douzaine de travailleurs kabyles armés de chasses-pots...

C'était là plus qu'il n'en faudrait pour mettre en déroute les Hovas, fussent-ils cinquante acharnés à les vouloir prendre.

Le tout donc, c'était de pouvoir donner le temps à Mme Aménaïde de trouver la trace des gens qui les avaient enlevés de la concession et de pouvoir arriver jusqu'à l'endroit où ils se trouvaient présentement.

Voilà le raisonnement qui — dans l'intervalle de quelques secondes — s'était fait dans l'esprit de Perez ; et c'est pourqu岸, la crosse à l'épaule, le doigt sur la détente, sans une hésitation, sans un tremblement, il attendait que l'attaque se dessinât franchement, de manière à donner à l'ennemi une salutaire leçon.

Après tout, en admettant que ces misérables fussent persuadés que les deux enfants étaient seuls avec le soldat blessé, ils ignoraient la pénurie absolue de munitions dont pouvait disposer le jeune garçon et rien n'empêchait qu'ils le supposassent à même de les abattre les uns après les autres aussi sûrement que l'on abat des fourneaux de pipe, dans les fêtes des environs de Paris.

Froidement, Perez attendit qu'ils fussent à une douzaine de mètres ; alors, en ajustant trois ou quatre qui marchaient en groupe, il pressa la détente et fit feu : un fulgurant éclair raya l'ombre, la détonation éveilla au fond des bois un écho qui alla se répercuter sous la voûte feuillue.

Un double cri retentit — cri de douleur et de rage — et deux corps tombèrent l'un sur l'autre : le coup tiré à bout portant, pour ainsi dire, la balle du Lebel avait traversé une poitrine et troué la gorge d'un homme qui marchait derrière le premier.

Cette circonstance sauva les fuyitifs : les Hovas, frappés d'épouvante, moins par la détonation que par le surprenant effet qu'avait produit le projectile, se jetèrent éperdus dans les taillis, et s'enfuirent jusqu'à la lisière du bois ; là seulement où, rencontrant des arbres énormes, ils purent se croire en sûreté derrière leurs troncs.

Tout émerveillé de son succès, Perez avait oublié instantanément et le danger qu'ils venaient de courir, ses compagnons et lui, et celui qui restait suspendu au-dessus de leurs têtes.

—Hein ! sœurte, fit-il, presque riant, tu as vu !... Ce n'est pas plus difficile que cela...

Et déposant à terre le fusil, désormais inutile, il prit la jeune fille dans ses bras et l'embrassa tendrement.

—Tu es sûr qu'ils sont partis ? interrogea Pépita qui, en dépit de la voix pleine d'assurance de son frère, n'en tremblait pas moins...

Le jeune garçon répondit sur un ton qui, en tout autre circonstance, eût semblé ridicule, mais qui, en l'espèce, révélait une cranerie digne d'admiration.

—Comme tu y vas !... partis, non, ce n'est pas présumable, ils se sont éloignés seulement pour être hors de portée... Ils ont renoncé à nous prendre d'assaut, ils vont nous assiéger...

—Mais si Mme Aménaïde ne vient pas ?...

—Elle viendra... il est impossible qu'elle ne vienne pas...

Le pauvre enfant n'en savait rien ; même ce qu'il affirmait lui paraissait fort problématique ; mais il sentait la jeune fille si apeurée qu'il voulait tenter de la rassurer en lui donnant un espoir qui, à lui-même, lui semblait bien faible... Il avait conscience de la responsabilité que les événements lui faisaient soudainement peser sur les épaules et il voulait se montrer à la hauteur de la situation...

—Dors ! dit-il enfin ; pour le moment, nous n'avons plus rien à craindre ; demain, au jour, nous aviserons.

Et vaincue par la fatigue bien plutôt que tranquilisée par le langage du jeune garçon, Pépita, la tête appuyée sur le bras de son frère, s'endormit, tandis que lui, les yeux grands ouverts fouillant l'ombre, faisait sentinelle.

Il finit par s'assoupir, lui aussi, assoupissement léger, duquel le tirait à tout moment le bruissement produit par quelque bestiole, fuyant à travers les taillis ou le volettement d'un oiseau de nuit dans les branches ; puis, quand, l'oreille tendue, le front emperlé de sueur, il s'était rendu compte de la nature du bruit, il retombait dans sa torpeur.

Un peu avant l'aube, cependant, il sursauta : au-dessus de sa tête, on marchait, ou plutôt il semblait qu'on piétinât le sol ; c'était comme des coups sourds qui martelaient le bloc rocheux à travers la mince épaisseur d'humus qui le recouvrait.

Cette fois, Perez se crut perdu ainsi que ses compagnons ; c'était bien simple : les Hovas, redoutant de les attaquer de front, à cause des coups de fusil, avaient employé une partie de la nuit à faire un long détour pour pouvoir les prendre par derrière et utilisaient les dernières heures d'obscurité à tenter de percer le roc qui protégeait contre eux la proie convoitée.

Les coups sourds qui résonnaient jusqu'au plus profond de l'âme du jeune garçon, c'étaient les coups de maillets et de pics assésés par l'ennemi...

Alors, le désespoir s'empara de lui et il se mit à pleurer : tant qu'il avait pu supposer qu'un événement quelconque, providentiel,



invraisemblable même, viendrait les tirer d'affaires, il avait lutté avec toute l'énergie dont il était capable, une énergie de beaucoup au-dessus de son âge ; mais, du moment que Dieu lui-même les abandonnait. . .

Une plainte s'exhalant le fit se retourner ; pour la première fois depuis de longues heures, le blessé venait de donner signe de vie.

— Monsieur le soldat. . . murmura Perez.

— Qu'y a-t-il. . . que se passe-t-il ? . . . balbutia de Bérioux en se soulevant péniblement sur un coude et en cherchant, de ses prunelles vacillantes, à percer l'obscurité. . .

— Il se passe que nous sommes perdus, monsieur, répondit le jeune garçon ; j'ai fait tout ce qu'il était possible de faire pour mettre ces gens en fuite ; mais n'osant nous attaquer de face. . . ils nous tournent. . . écoutez. . .

Au bout d'un moment, le blessé demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? . . .

— Ne l'entendez-vous pas ? . . . Ce sont les Hovas qui, sans doute, ont trouvé dans le roc un chemin pour nous prendre par derrière et qui l'agrandissent. . .

De Bérioux prêta l'oreille plus attentivement encore ; puis il dit d'un ton plein d'assurance :

— Ce n'est pas ça. . . c'est un piétinement que nous entendons là. . . et même, un piétinement de quadrupède. . . Oh ! mais. . . je m'y connais. . . on n'est pas dans la cavalerie pour des prunes. . .

Et frappé d'une idée subite.

— A propos, mon cheval. . .

— Quel cheval ? . . . Vous aviez un cheval ?

— Corbleu ! . . . ricana faiblement le soldat, voyez vous un chassé Affà pied dans la brousse ; assurément, j'avais un cheval. . . et un fameux. . . un anglais pur sang qui me connaissait comme un caniche. . .

Au-dessus de leur tête, le piétinement allait son train ; mais maintenant que de Bérioux en avait, avec une assurance qui ne supportait pas de contradiction, défini la nature, Perez se rendait compte à son tour, et comprenait qu'il s'agissait là d'un quadrupède, en effet, et d'un quadrupède qui paissait paisiblement.

— Dans votre fuite, demanda de Bérioux au bout d'un instant, vous n'avez pas remarqué que vous fussiez suivi d'un cheval. . . une bête bai clair, avec une tache blanche au milieu du front. . .

— Je vous avouerai que je n'ai pas remarqué. . . d'ailleurs, je ne quittais pas des yeux les porteurs.

Et, s'interrompant, il demanda :

— Que faites-vous donc ? . . .

Le blessé avait quitté la place où, depuis plusieurs heures, il s'immobilisait et, geignant, il se traînait dans l'ombre, sur le ventre, s'aidant des mains et des genoux, gagnant l'entrée de la caverne.

Sans répondre, de Bérioux avançait toujours et lorsqu'il fut arrivé dehors, à un ou deux mètres du roc surplombant comme une toiture, il se redressa sur les genoux d'abord ; puis, se cramponnant aux arbustes voisins, réussit à se mettre debout sur ses jambes et regarda : une silhouette vague se profilait dans l'ombre, silhouette de quadrupède, le cou et la tête allongés dans la direction du jeune homme.

— Kléber ! . . . appela-t-il à mi-voix, Kléber ! . . .

Un hennissement très doux répondit, quelque chose comme le bonjour que pourrait envoyer une voix amie et, aussitôt, la silhouette, faisant un bond, disparut dans les taillis.

— Eh bien ! . . . il s'en va ! s'exclama Perez qui s'était avancé, lui aussi, curieux de voir ce qui allait se passer. . .

— N'aie crainte, petit, Kléber est un véritable caniche pour la fidélité. . . et s'il m'a suivi jusqu'ici. . . ce n'est pas pour m'abandonner. . . d'ailleurs. . .

Il avait pas achevé que, du feuillage, la bête émergeait, tout près

d'eux, ayant fait un détour pour descendre de l'espace de plate-forme sur laquelle elle était juchée. . .

— Mon Kléber ! mon brave Kléber ! murmura de Bérioux en flattant de la main, la tête du cheval qui frottait amicalement ses naseaux contre le visage de son maître.

— Monsieur, dit soudainement Perez, voulez-vous me mettre sur votre cheval ; avant deux heures, j'aurai ramené du secours. . .

— Tu connais du monde aux environs ? . . .

— A dix kilomètres d'ici, il y a la concession de Vombohitra, dont mon père est directeur. . .

— Dix kilomètres ; c'est l'affaire de trois quarts d'heure pour Kléber, si le chemin est bon. . .

— Le sentier traverse le plateau où nous sommes et redescend jusqu'à la concession en pente douce. . . ; mettez-moi en selle, monsieur. . . je vous en prie. . .

— Mais, mon pauvre gamin, comment pourrais-tu mettre tes pieds ensanglantés dans les étriers ; et puis Kléber n'est pas commode et tu serais désarçonné au bout de quinze mètres. . . sans compter qu'il ne filerait pas comme avec moi. . . Non, c'est moi qui vais aller à Vombohitra. . . et ne tardons pas.

— Vous ! . . . Dans l'état où vous êtes ! . . .

— Dame ! il va falloir que tu m'aides, par exemple. . . pour me hisser là-dessus ; mais une fois en selle, ça ira tout de même. . .

Ah ! ce fut dur ; il fallut s'y reprendre à plusieurs fois et de Bérioux comme Perez durent déployer tout ce qu'ils avaient de force, d'énergie, d'entêtement même pour que le soldat pût réussir à grimper sur le dos de Kléber ; mais une fois qu'il fut là, se raidissant contre l'atroce douleur qui le tenaillait, sentant qu'il fallait, coûte que coûte, qu'il arrivât, il rassembla les rênes et fit entendre un claquement de langue particulier.

Le cheval pointa les oreilles, hennit doucement et fila à travers le feuillage, tandis que Perez, chancelant sur ses pauvres jambes gonflées, se traînait jusqu'à la caverne où il se laissait tomber auprès de sa sœur, toujours endormie.

#### XV — OU LA CANTINIÈRE ARRIVE A TEMPS

Cependant, le cheval filait grand train, en dépit des obstacles qui se dressaient devant lui, presque à chaque pas ; son instinct lui avait fait chercher et retrouver le sentier étroit par lequel il avait pénétré dans le bois ; mais les branches d'arbres, les lianes, le feuillage lui-même et les racines monstrueuses qui bossaient le sol, formaient un en-

chevêtrement qui retardait sa course : il lui fallait obliquer à droite, à gauche, sauter comme un chat ou ployer ses reins pour se glisser sous l'obstacle, quand il pouvait le franchir.

De Bérioux, dont la souffrance s'était apaisée dans l'anéantissement comateux qui l'avait immobilisé pendant une journée presque entière, ressentait à nouveau entre les deux épaules d'intolérables douleurs. Au premier bond du cheval, sa blessure s'était rouverte et sa chair que des caillots de sang avaient pour ainsi dire ressoudée, s'était une fois encore arrachée.

La colère, s'emparant de lui, raidit ses muscles et lui donna la force de se tenir en selle ; mais c'était tout ce qu'il pouvait faire de ne pas rouler à terre, et il se fiait à l'instinct de la bête pour le conduire ; la bride enroulée autour du poignet, il s'était des deux mains, cramponné aux fontes, et le corps ployé en deux, la tête ballante, il allait.

Soudain, comme les arbres s'éclaircissaient, lui permettait d'apercevoir, au delà de la lisière du bois, la plaine, voilà que de l'herbe haute, des hommes surgirent, la sagaie levée, poussant des cris de guerre. C'étaient les Hovas qui s'étaient écartés prudemment de la caverne, intimidés par le coup de feu que Perez avait tiré et qui avait étendu à terre deux des leurs. Comme l'avait très judicieuse-



A côté du sergent, un clairon ne cesse de sonner la charge. (Voir No 42, page 16)

ment pronostiqué le jeune garçon, ils s'étaient retirés hors de portée, résignés à attendre le jour, avant de décider un plan d'attaque.

L'arrivée de ce cavalier les avaient tirés de leur cachette, et, la vue du cheval les tentant, ils s'étaient rués sur de Bérieux.

L'imminence du danger arracha celui-ci à sa torpeur ; sans lâcher de la main gauche la fonte de sa selle, il tira son sabre et, se redressant, en asséna un coup sur le plus osé de ses agresseurs, qui avait saisi le cheval par le mors.

L'homme s'effondra comme un pantin cassé, tandis qu'obéissant à l'éperon, Kléber se cabrait pour retomber, écrasant sous son poids deux Hovas qui roulèrent à terre en hurlant.

Un clappement de langue lança la bête en avant, tandis que le sabre dans un coup de pointe furieux, transperçait une gorge et, d'un coup de revers, abattait un bras.

La route maintenant était libre et Kléber partit comme une flèche.

Le sabre pendant au poignet par la dragonne, de Bérieux s'était de nouveau cramponné des deux mains et se laissait emporter, inerte, brisé par cet effort, ayant à peine l'énergie suffisante à se tenir en équilibre.

Heureux de sentir l'espace libre devant lui, sans aucun obstacle entravant ou retardant sa marche, Kléber allait comme le vent, fendant du poitrail la brousse verte qui ondulait sur ces fleurs comme les vagues de la mer, aspirant avec volupté, de ses naseaux grands ouverts, la brise rafraîchissante, semblant éprouver une joie véritable à se sentir sur les reins son maître, son ami.

Il courait, dévorant l'espace, suivant instinctivement l'étroite route, à peine tracée au travers de la plaine.

Là-bas, à l'horizon, une ligne pâle apparaissait déjà, annonçant l'aube, et les paupières mi-closées, assoupi presque maintenant au galop rythmé de la bête, de Bérieux se laissait emporter, inconscient.

Peu à peu, pourtant, la fatigue l'engourdit, ses muscles un instant raidis, se détendirent, ses cuisses collées à la selle relâchèrent leur pression et ses doigts, crispés sur les fontes, desserrèrent leur étreinte.

Alors ce qui devait fatalement arriver arriva : Kléber, ayant une crevasse à franchir, fit un bond léger, à peine sensible : mais si léger et si peu sensible qu'il fût, il suffit à faire vider l'étrier au blessé qui roula à terre ou il demeura étendu.

Sa chute, en toute autre circonstance, eût été sans gravité, amortie par l'épaisseur de la brousse : mais l'état de faiblesse du pauvre garçon était si grande, qu'il ne put se relever ; même en admettant qu'il eût l'énergie musculaire suffisante pour se remettre en selle, une lassitude cérébrale s'était emparé de lui, anéantissant la volonté ; le seul désir vague qu'il eût était de ne pas bouger, de ne plus souffrir, de mourir là.

Kléber, aussitôt son cavalier désarçonné, s'était arrêté et, planté sur ses pieds, le cou tendu, flairait son maître, ainsi qu'en une caresse, le fixant de ses grands yeux intelligents, comme inquiété de le voir là sans mouvements.

Sous le souffle chaud de la bonne bête qui lui balayait la face, de Bérieux souleva les paupières et ses lèvres se crispèrent dans un sourire, comme à la vue d'un visage ami.

—Oui... mon vieux, balbutia-t-il avec effort, c'est fini... va... ça n'aura pas été long, la campagne, et je rêvais mieux que ça... toi aussi, peut-être... Mais quoi, nous n'aurons pas été les premiers à laisser nos os ici... et nous ne serons pas les derniers...

Ses lèvres s'immobilisèrent, fatiguées, et ses paupières se fermèrent, tandis que le cheval, comme s'il comprenait, poussait un long hennissement de douleur, tel un chien fidèle qui hurle à la mort auprès du cadavre de son maître.

Un long moment passa : là-bas, la ligne blanche s'étendait, rougeoiant maintenant sous les reflets du soleil levant ; les brumes de la nuit s'en allaient flottant sur la brousse, comme des effilochures légères, et il y avait dans l'air pur, frais encore, des battements d'ailes ; là-haut, tournoyant au-dessus du blessé, un grand aigle planait, attendant l'instant du festin.

Tout à coup, Kléber redressa la tête, pointa les oreilles et s'immobilisa, puis il tendit de nouveau le cou vers le sol, flaira son maître et se redressa : quelque chose certainement d'anormal se passait qui sollicitait son attention et l'inquiétait.

Au bout d'un instant, il gratta le sol avec son sabot, fit quelques pas en avant et, soudain, d'un brusque écart, se jeta de côté, en même temps, la brousse s'écartait violemment, livrant passage à un homme : une tunique d'un blanc sale, déchirée par endroits, le couvrait, serrée à la taille par une ceinture bariolée sur laquelle était bandé un ceinturon soutenant une cartouchière et une flissa longue et acérée ; les jambes et les pieds étaient nus comme aussi les bras secs et nerveux.

Le visage, assez fin de traits, peu barbu, avec une teinte légèrement olivâtre et le crâne rasé, était coiffé d'une chechia rouge.

A la main gauche, il tenait un chassepot ; de la droite, celle qui

écartait les herbes, il avait tenté de saisir les rênes de Kléber, et c'est ce qui avait motivé l'écart de la bête.

—Ak'arbi ! s'exclama l'homme en s'immobilisant devant le corps étendu de de Bérieux qu'il venait de découvrir soudain dans l'herbe.

Et reconnaissant l'uniforme, il sourit comme à une vieille connaissance, murmurant :

—Chasseur...

Il se pencha et découvrit les galons cousus sur les manches ; alors, dans un geste machinal de salut, il leva la main droite à sa tempe, ajoutant :

—Marchis...

Derrière lui, en ce moment, une autre tête apparut dans la brousse, au visage cuivré comme le sien, au crâne pareillement coiffé d'une chechia.

—Français ! dit le premier soldat, cours vite dire à la mouker de venir...

Et tandis que son camarade rebroussait chemin, le premier s'agenouillait, prenait la tête de de Bérieux avec précaution, et la soulevait pour le mieux voir...

—Makach bono... grommela-t-il en avançant ses lèvres en forme de moue.

Et il mit la main sur la poitrine, cherchant la place du cœur... A travers la veste de toile, il sentit des battements très légers et sa face se dérida aussitôt : le soldat n'était pas mort, donc tout n'était pas perdu...

Une course précipitée courba le brousse et d'entre les hautes herbes surgirent une quinzaine d'hommes de même type que le premier et vêtus de manière à peu près semblable : derrière eux, une femme apparut, tout essouffée et la face bouleversée.

Cette femme, c'était Aménaïde Fleuret, maman Naïde comme l'appelait Ladret ; par exemple, elle était fort changée et bien peu des hommes du 13e eussent reconnu leur ancienne cantinière.

Le costume, il est vrai, était pour beaucoup dans cette transformation ; ils étaient loin, la veste coquette, soutachée d'or et la jupe ample, et le long pantalon retombant en plis multiples sur le pied très cambré dans la botte vernie, et le classique tonnelet et la légendaire chechia brodée !

Maintenant c'était un vêtement de toile cachoutée qui remplaçait l'uniforme, veston serré à la taille par la ceinture à cartouches, robe courte et molletières de cuir jaune, bouclées sur de forts brodequins à semelles larges et épaisses ; comme couvre-chef, le casque en moelle de sureau — classique aux colonies — sous lequel s'effilocheaient à tous les vents les cheveux gris peignés à la diable.

Sur son cuir, déjà tanné et retanné par les soleils du Sahara, de Tunisie et du Tonkin, le soleil de Madagascar n'avait guère pu mettre d'empreinte spéciale ; seulement l'inquiétude, l'ennui, la nostalgie du pays et de son régiment avaient blanchi son teint, encavé ses yeux, creusé ses joues et aminci ses lèvres. Si ceux du 23e l'avaient revue, ils eussent trouvés à leur ex-cantinière l'air encore plus "rosse" que de coutume.

Comme les hommes qui l'accompagnaient, elle avait un fingo à la main ; mais, à la vue du soldat, elle jeta son arme et, tombant à genoux près du corps immobile, le visage illuminé soudain de joie.

—Un troupier français ! s'exclama-t-elle.

Depuis quatre mois seulement, elle était à Vorahobitra, et il lui semblait, à elle dont la vie entière s'était passée au milieu des soldats, qu'il y avait des années que sa vue s'était sevrée de ses chers uniformes.

—Mort ? interrogea-t-elle soudainement angoissée.

—Makach bono, murmura l'homme.

—Ote-toi de là !... tu n'y entends rien ! grommela Aménaïde.

Et d'une bourrade écartant son compagnon, elle appuya sur ses genoux la tête du blessé ; puis, débouchant un bidon pendu par une courroie passée en sautoir sur son épaule, elle en introduisit le goulot entre les lèvres molles de de Bérieux.

Celui-ci poussa un petit grognement satisfait et lourdement ses paupières se soulevèrent.

—Hein ! mon garçon, ça te réveille, ça ! dit-elle avec un rire forcé...

Plus que l'action de l'alcool lui réchauffant l'estomac, ces paroles françaises, qui lui frappèrent soudainement l'oreille, bien que prononcées d'une voix rude, tiraient de Bérieux de sa torpeur.

Il fit un effort pour se relever sur son coude, afin de regarder la bonne femme sur laquelle ses yeux se fixèrent avec stupéfaction.

—Madame... bulbutia-t-il, madame...

—Qu'est-ce qu'il y a, mon petit, voyons ? demanda-t-elle maternellement, qu'est-ce que tu veux ?

—A boire !... j'ai soif...

Elle lui tendit le bidon qu'il voulut prendre lui-même et qu'il porta lui-même à sa bouche de ses mains tremblantes.

—C'est ça, va... mon garçon, saoule-toi un peu... ça n'a jamais

fait de mal aux blessés, un bon coup de rhum... Au contraire, ça engourdit la douleur...

Mais l'énergie que l'alcool paraissait avoir donnée au soldat, dura quelques secondes à peine ; ses traits se contractèrent à nouveau, son regard redevint vitreux, puis il balbutia :

— J'ai mon compte... mais là-bas... de l'autre côté du plateau... du petit bois... un enfant, une jeune fille...

— Pepita ! Perez ! s'écria la cantinière d'une voix étranglée.

— Oui... oui... courez vite... les Hovas...

La tête de de Bérioux se renversa en arrière et il demeura immobile.

— Pauvre diable ! murmura Mme Fleuret.

Mais ce n'était pas le moment de s'apitoyer ; d'autres, là-bas, avaient besoin d'elle et, malheureusement, elle ne pouvait pas être d'une grande utilité au blessé qui ne lui paraissait avoir que peu de temps à vivre.

— Ali, commanda-t-elle à l'un des Kabyles, coupe, avec ta flissa, deux ou trois bottes d'herbes sur lesquelles tu étendras le soldat, en lui maintenant la tête un peu haut ; tu jetteras aussi de l'herbe sur lui pour le garantir du soleil... Au retour, nous aviserons...

Et aux autres, rudement :

— En route !... les arbis !... et des jambes...

Elle en tête, la troupe partit dans la direction des frondaisons vertes dont le petit bois barrait l'horizon ; on suivait l'étroit sentier suivi quelque temps auparavant par de Bérioux et l'on courait presque pour suivre les enjambées précipitées de la cantinière.

Elle avait des jarrets d'acier, la brave femme, en dépit de ses rides et de ses cheveux gris, des jarrets qui n'avaient rien perdu de leur élasticité depuis l'époque où ils s'étaient formés dans les longues et rudes étapes à travers les solitudes du sud algérien.

Sous le casque, dont la visière avançante jetait un peu d'ombre sur son front soucieux, la sueur coulait en larges rigoles le long de ses joues creuses, car là-haut le soleil tapait dur et les Kabyles eux-mêmes avaient leurs jambes et leurs bras trempés comme s'ils se fussent jetés à l'eau.

Mais qu'importait à maman Naïde ! Les mômes étaient là-bas... le blessé avait dit de se hâter... on se hâtait...

Mais ses préoccupations, ses inquiétudes ne l'empêchaient point de songer aux précautions que recommandent les principes les plus élémentaires de la théorie ; assez souvent, elle avait fait la guerre — et avec les zouaves, elle avait presque toujours marché d'avant-garde — pour avoir été à même d'étudier comment se garde une troupe.

Au fur et à mesure qu'on avançait, on avait augmenté inconsciemment l'allure, et maintenant on trotait au pas gymnastique, si bien que le petit bois se trouvait à peu de distance et qu'en un quart d'heure de ce train-là on allait en atteindre la lisière.

— Halte ! commanda Aménaïde.

Les hommes, soufflant fort, s'immobilisèrent derrière elle, l'arme au pied, attachant sur son visage leurs yeux blancs...

— Mohammed ! fit-elle.

Un d'entre eux se détacha, fit deux pas en avant, et avec une rectitude de mouvements extraordinaire, porta les armes comme s'il eût été encore soldat et se fût adressé à un officier : ce respect instinctif, c'était à la médaille militaire cousue par son ruban jauni sur la poitrine de la brave femme, qu'il s'adressait.

Elle ne put s'empêcher de remarquer ce détail et eut un petit mouvement de tête approbatif.

— Bien, dit-elle satisfaite ; on voit tout de suite à qui on a affaire ; nous allons nous entendre : tu vois ce bois ?

Et elle étendit son bras vers les arbres.

— Oui, madame Zouave, je le vois.

— Tu as été soldat... tu sais ce que c'est qu'une reconnaissance ?

— Moi avoir été soldat français, fait la guerre Tonkin... Son-Tay, Bac-Ninh.

— Assez, interrompit Aménaïde à laquelle il parut que la situation ne permettait pas de laisser le Kabyle s'étendre sur le récit de ses faits d'armes ; va me reconnaître ce bois... et surtout ne te laisse pas devancer par ceux qui l'occupent !... C'est-à-dire, tâche de revenir sans avoir été vu.

L'homme partit au pas gymnastique, tout heureux de cette mission de confiance, pressé de prouver à la cantinière qu'il était digne de la préférence qu'elle lui avait accordée...

— Tu prendras le bois par la droite ! cria tout à coup Aménaïde en se faisant un porte-voix de ses deux mains...

Le Kabyle inclina la tête pour prouver qu'il avait entendu et continua sa course ; alors, la brave femme, s'adressant à un autre de ses hommes :

— File maintenant, toi, Ali, dit-elle ; tu passera par la gauche...

Celui-là partit à son tour et Aménaïde se mit en marche ensuite, sans hâte, pour se rapprocher du bois, afin d'être à portée de ses éclaireurs, au cas où son intervention serait indispensable sans retard.

Ils arrivèrent ainsi à cinq cents mètres des arbres, au moment même où les deux Kabyles, envoyés en avant, atteignaient la lisière du bois ; là, on les vit se séparer, puis, courbés en deux, soudain disparaître dans les hautes herbes, dont les tiges, insensiblement balancées, trahirent seules leur marche rapide et prudente.

Presque en même temps, ils atteignirent les deux extrémités droite et gauche et, alors, ils se redressèrent pour regarder devant eux, la main sur les yeux : un moment, ils s'immobilisèrent ainsi ; puis ils entrèrent dans l'inextricable fouillis de lianes, de branches, de ronces et de racines...

— Avançons ! commanda la cantinière.

Elle avait armé son flingot, qu'elle portait à la main, le canon en travers du bras gauche, la crosse sur la cuisse droite, le doigt sur la détente, prête au coup de feu : derrière elle ses hommes avaient imité son exemple et, dans leurs yeux brillait, avec une lueur étrange, la joie de faire parler la poudre.

Aménaïde s'étant retourné instinctivement pour s'assurer de leur allure, constata ce qui se passait en eux et d'une voix sévère :

— Vous savez, les Arbis, pas de blagues !... Vous ne tirez qu'au commandement...

Un sourire fit étinceler leurs dents et leurs doigts pétrirent l'arme, trahissant l'ardente envie qu'ils avaient de se battre...

A leur tour, ils avaient atteint la lisière et, l'oreille tendue, allongés à terre, ils écoutaient : sous les arbres, un grand silence régnait à peine troublé par le bourdonnement des moustiques. Il semblait que le bois était inhabité et, en elle-même, Aménaïde se demandait si le pauvre diable de soldat, étendu là-bas, avait bien sa tête à lui lorsqu'il lui avait parlé des enfants.

Alors l'espoir qui, depuis cet instant, lui gonflait le cœur, s'évanouit et un affolement fut bien près de s'emparer d'elle à la pensée que ces pauvres petits étaient irrémédiablement perdus.

Soudain... un coup de feu sur la droite !... puis, comme un écho, un second coup de feu sur la gauche !

D'un bond, la cantinière fut sur pied ; autour d'elle, les Kabyles, les jarrets détendus comme par des ressorts, étaient immobiles, muets, frémissants, humant, de leurs narines mobiles, l'air, comme s'ils eussent pu renifler l'odeur de la poudre.

— Cela vient d'ici ! fit l'un d'eux en étendant le bras droit devant lui...

— Crois-tu que je ne l'entende pas ? grommela Aménaïde... On n'est pas des conscrits !

Et, sa décision rapidement prise, elle commanda tout bas :

— En tirailleurs... à deux pas l'un de l'autre... et prenez-moi comme point de direction...

Elle s'engagea entre les troncs d'arbres ; derrière, à cinq ou six pas, venaient ses hommes, les yeux attachés sur son casque, conservant entre eux un alignement admirable, comme l'eussent pu faire de véritables troupiers ; ils étaient tout contents de se sentir aux mains un fusil qui leur rappelait le temps où ils portaient la veste bleue et l'ample culotte des tirailleurs au lieu des manches de pelle ou de pioche qu'ils maniaient depuis leur arrivée à la concession de Vombohitra...

On avançait lentement, à cause des obstacles de toutes sortes qui se dressaient à chaque pas, et Aménaïde enrageait, se battant avec les lianes et les racines qu'elle invectivait, comme si elle se fût adressée à des adversaires en chair et en os.

Tout en marchant, elle réfléchissait, et ce qui l'étonnait c'était que les deux coups de feu entendus quelques instants auparavant n'eussent été suivis d'aucun autre ; ses hommes auraient-ils été, par hasard, tués avant d'avoir pu recharger leurs armes ?

Cela indiquerait — s'il en était ainsi — qu'ils avaient eu affaire à des adversaires nombreux et elle devait en conséquence, s'attendre à une lutte sérieuse pour délivrer les prisonniers.

Eh bien ! on lutterait, voilà tout : la perspective d'un coup de torchon n'était pas pour lui déplaire, et du moment qu'il s'agissait de "faire parler la poudre", elle en était ; le sang de zouave qu'elle avait dans les veines se mettait, à cette pensée, à couler plus vite, et une chaleur lui remontait du cœur au cerveau.

— Pressons... pressons ! commanda-t-elle en activant elle-même son allure, sans se préoccuper autrement de savoir si elle était ou non suivie de ses Kabyles.

Même, il arriva ceci, électrisée à la pensée du danger couru par les enfants confiés à sa garde, ces pauvres petits qu'elle s'était prise à aimer comme s'ils eussent été siens, depuis les cinq mois de vie commune qui venaient de s'écouler, elle trotta... trotta, se fauflait à travers les troncs d'arbres, enjambant les racines, se glissant sous les lianes ; et, à un certain moment elle se trouva seule.

Alors, des cris sauvages éclatèrent soudain autour d'elle et, d'entre les fourrés, des hommes armés surgirent, la cernant.

— Allons donc ! ricana-t-elle... ils se décident à montrer leurs museaux !

Elle épaula, mit en joue le plus près d'elle et pressa la détente.

L'homme fit un saut sur lui-même et tomba en avant, la face contre terre, les bras en croix.

D'un bond, elle se jeta derrière un arbre et, vivement, glissa une nouvelle cartouche dans son flingot : des traits sifflèrent à ses oreilles, sans lui faire aucun mal et elle lâcha un nouveau coup de feu, tirant, au hasard, dans le tas.

Un hurlement de douleur lui prouva que sa balle ne s'était pas égarée et, à tue-tête, elle cria :

—A moi ! les Arbis !... A moi !...

Non loin d'elle, une galopade s'entendait sous bois ; c'étaient ses Kabyles qui, excités par la détonation et l'odeur de la poudre, accouraient.

Les noirs sentirent que s'ils n'en finissaient pas avec cette femme avant l'arrivée du renfort, il leur serait impossible de venger la mort de ceux qui gisaient dans l'herbe et qu'il leur faudrait s'enfuir, incapables qu'ils seraient de tenir contre des armes à feu.

A un signal, ils s'élançèrent tous à la fois et la cantinière comprit qu'elle n'aurait pas le temps de faire feu de nouveau, la douille de la cartouche brûlée refusant de sortir de la chambre, et il lui était impossible d'armer une troisième fois son flingot.

Alors, crânement, elle l'empoigna par le canon et, toujours adossée à l'arbre, pour n'être point attaquée par derrière, elle se mit à faire tourner autour d'elle cette massue d'un nouveau genre, criant :

—En avant !... les Arbis !... en avant !...

Les noirs se tenaient à distance respectueuse, brandissant leurs sagaies de terrible façon, mais hésitant à avancer à portée ; leur instinct leur disait d'ailleurs que leur adversaire, en dépit de sa bonne volonté et de son audace, allait se fatiguer rapidement et qu'avant peu ils en auraient facilement raison.

La vue des cadavres de leurs deux compagnons les invitait à la prudence.

Cependant, la pauvre Aménade se rendait bien compte que cela ne pouvait durer : le courage extraordinaire dont elle était animée ne suffisait malheureusement pas à lui donner une force musculaire qu'elle n'avait plus ; une sueur abondante l'inondait, ses bras devenaient mous et elle avait beau serrer les dents, en jurant à part elle qu'elle ne faiblirait pas, elle sentait bien qu'elle était perdue...

Si, encore, ces maudits Arbis avaient l'intelligence d'envoyer, au jugé, une volée de balles à ces animaux-là ; mais non, elle les entendait tout près d'elle, arracher les lianes et briser les branches sur leur passage, leur souffler ranque et haletant arrivant jusqu'à elle... et ils ne bronchaient pas.

C'est alors qu'elle se souvint de l'interdiction formelle qu'elle leur avait faite de tirer un coup de fusil sans son ordre.

—Eh ! les Arbis ! cria-t-elle d'une voix étranglée par la fatigue ; feu !... feu à volonté !...

Ah ! ce ne fut pas long ; presque instantanément, il y eut dans les feuilles des bruits secs, claquements des chiens qu'on armait ; puis la pénombre s'illumina de traits de feu, et un crépitement creva le silence ; les feuilles, les branches voltigèrent dans l'air, hachées au passage par les balles, et les Hovas disparurent comme par enchantement, sautant au milieu des fourrés comme des lapins... à l'exception, bien entendu, de ceux que le plomb avait frappés et qui restaient là, les bras tendus dans un geste de prière.

—Ah ! mes lapins, fit la cantinière en s'adressant aux Kabyles subitement apparus, il était temps !

Appuyée d'une main sur son chassepot, elle s'essuyait le front du revers de sa manche, tout émue à la pensée que quelques minutes plus tard, elle aussi aurait été étendue là, dans la brousse.

Mais si elle tremblait, c'était moins en songeant à elle-même qu'à la mission qu'elle s'était donnée.

—Les enfants ! s'écria-t-elle, en regardant ses arbis, comme s'ils eussent pu lui donner des nouvelles...

Comme elle achevait ces mots, les branches s'écartèrent et les deux hommes qu'elle avait expédiés en avant, en éclaireurs, apparurent : l'un portait dans ses bras Pépita évanouie ; sur les épaules du second, à califourchon, était Perez...

A leur vue, la bonne femme bondit.

—Ah ! mes petits... mes petits ! s'exclama-t-elle.

Et subitement inquiète, elle balbutia :

—Pépita... Perez !... blessés !...

Le jeune garçon avait sauté du dos de son porteur, malgré les vives souffrances de ses pieds endoloris, et s'était jeté dans les bras de la cantinière.

—Rassurez-vous, madame Fleuret !... pas de bobo... mais nous l'avons échappé belle !...

En un clin d'œil, Pépita fut installée sur quatre fusils croisés, en forme de litière ; on en fit autant pour Perez et, tandis que celui-ci contait à Aménade les détails de leur enlèvement, la petite troupe reprit le chemin par lequel elle était venue.

—Ce pauvre marchis, murmura la cantinière, quand l'enfant eut achevé son récit, j'ai bien peur que tout soit fini pour lui...

En cela, elle se trompait ; en passant, on trouva, toujours sans connaissance sur son lit de brousse, de Bérieux, auprès duquel Kléber, comme sentinelle, broutait du bout des dents, l'herbe sèche.

Entre temps, Pépita était revenue à elle ; on la plaça, elle et son frère, sur le dos du cheval, tandis que le blessé était étendu à leur place sur les fusils, et on se dirigea hâtivement, par crainte d'une surprise, vers Vombohitra.

#### XVI — LA CONCESSION DE VOMBOHITRA

Vombohitra, petit village d'une demi-douzaine de cases, qui servait autrefois de relai aux courriers de la reine allant de Tananarive à Tamatave, et réciproquement, était situé sur la limite même de la concession dans laquelle M. Fabian avait des intérêts.

Il l'avait organisée un peu à la façon d'un poste frontière, prétextant de son éloignement de tout secours immédiat et de la proximité des régions où les Fahavalos prenaient leurs quartiers lorsque, — leurs méfaits accomplis, — ils se hâtaient de mettre en sûreté et leurs personnes et leur butin.

Donc, M. Fabian avait fait entourer de fossés sa propre habitation bâtie en briques, un peu comme un fortin, c'est-à-dire ayant des murailles épaisses et un seul étage très bas, au sommet d'un petit monticule, du haut duquel il dominait la vallée ; en outre, il y avait une sorte de chemin de ronde, délimité par un retranchement en terre dont la crête était garnie de cactus, d'arbustes épineux, et dans les flancs duquel des meurtrières étaient pratiquées pour permettre, en cas d'attaque, aux défenseurs de tirer, bien à couvert, sur les assaillants.

Une usine pour le brisement des cailloux et le lavage du minéral concassé était installée, au pied du monticule, sur le bord d'un ruisseau assez large et d'un cours assez rapide pour entraîner, par sa seule puissance, les roues motrices. Il faut noter que la préparation de l'or, son épuration et sa mise en lingot n'avaient lieu qu'au chef lieu même de l'exploitation, ou des convois d'hommes apportaient la matière préparée grossièrement dans les différentes succursales établies sur le terrain concédé.

Très ingénieusement, M. Fabian avait jeté sur le ruisseau un pont volant, sorte de pont-levis qui, manœuvré par un cabestan, pouvait se relever en un clin d'œil, ce qui coupait toute communication de l'usine avec la campagne avoisinante et transformait le ruisseau lui-même en une fortification naturelle ; quand à l'usine, dont les murailles, elle aussi, étaient crénelées et crevées de meurtrières, elle se reliait au corps d'habitation principal par un chemin fortement encaissé entre des talus surmontés de broussailles, de manière à permettre aux ouvriers, en cas de surprise, de se réfugier, à l'abri des projectiles ennemis, dans l'intérieur du fortin.

Il n'était pas jusqu'aux cahutes dans lesquelles logeaient les indigènes qui n'eussent des sortes de fortifications, très sommaires il est vrai, mais suffisantes cependant pour leur donner confiance ; c'était là le seul but poursuivi par M. Fabian, puisqu'il était convenu qu'au premier coup de feu tout le monde devait se retirer derrière le retranchement de l'habitation.

C'était en arrière de ce retranchement, entre celui-ci et le fossé, que, dans des sortes de casemates, étaient logés les Kabyles recrutés dans la province de Constantine par l'intermédiaire de Marenngo ; M. Fabian avait ainsi voulu les avoir sous la main, d'abord pour empêcher qu'une trop grande intimité s'établît entre eux et les gens du village, ensuite pour parer à l'éventualité d'une attaque de ces derniers contre lui.

Avec ses cinquante Algériens, tous ou presque tous anciens soldats, habitués à la discipline et adorant les coups de fusil, il lui eût été facile d'avoir raison des deux cents cinquante à trois cents indigènes employés par lui ; le plus difficile avait été de les militariser, de les initier aux secrets de la manœuvre européenne et du maniement du fusil.

Or, on se souvient qu'au début même de cette histoire, c'était le but principal de sa tentative d'embauchage envers Sulpice Fleuret, ainsi qu'il l'avait dit d'ailleurs très franchement à ce dernier ; d'ailleurs ce n'avait pas marché tout seul, et lorsque les ouvriers s'étaient vu mettre entre les mains des chassepots à la place de leurs pelles et de leurs pioches, ils avaient eu des tentatives de révolte ; on les avait embauchés pour travailler la terre et non pas pour faire les soldats.

Mais les Kabyles, les mettant brusquement en joue, leur avaient prouvé que la loi du plus fort est toujours la meilleure et, bon gré mal gré, ils s'étaient résignés au rôle double qu'on voulait leur faire jouer ; puis, quelque menue monnaie étant venue, à la fin de la semaine, augmenter leur solde, ils avaient pris goût au maniement d'armes, à l'école de tirailleurs et, au bout de quelques mois, M. Fabian pouvait se vanter d'avoir à sa disposition une troupe aguerrie, merveilleusement disciplinée et susceptible, bien retranchée

derrière les fortifications, de défendre la concession contre l'attaque d'un ennemi cinq ou six fois supérieur en nombre.

Même, il lui eût été possible, le cas échéant, de prendre la campagne et d'assailir, en terrain plat, des troupes régulières...

Tel était, du moins, l'avis de Mme Fleuret, qui s'était, dès le premier jour, intéressée aux progrès accomplis par "ces sauvages", ainsi qu'elle les appelait, dans l'art de la guerre; au moment de l'exercice, elle abandonnait sa cantine, installée sous un hangar, et venait assister à la mise au port d'armes des noires recrues.

Parmi les Kabyles amenés d'Algérie, une dizaine avait porté autrefois sur leur veste — quand ils étaient tirailleurs — les galons de caporal et M. Fabian les avait nommés instructeurs; ce dont les gaillards n'avaient pas été peu fiers!

Aussi, avaient-ils déployé un zèle extraordinaire pour faire entrer sous le crâne crépu de leurs "bleus" — comme ils disaient en rigolant — les principes élémentaires de la charge en douze temps et du maniement de la baïonnette, et cela n'avait pas été commode, vu que les instructeurs ignoraient le premier mot de la langue parlée par leurs élèves et que ceux-ci, réciproquement, ne comprenaient pas une syllabe d'arabe.

Mais ils suppléaient à l'insuffisance du langage parlé par des gestes expressifs, démonstratifs et peu à peu aussi par un argot extraordinaire, où les syllabes de certains mots kabyles se soudaient à certaines syllabes malgaches, formant quelque chose d'ahurissant, d'incompréhensible pour tout autre qu'eux-mêmes.

Mais, à la longue, les sons frappant l'oreille des Malgaches avaient, dans leur cervelle, correspondu aux mouvements commandés et les instructeurs, les recrues, ayant fini par s'entendre, les choses avaient marché comme sur des roulettes.

Ce qui avait fait s'écarquiller démesurément les yeux d'Aménaïde. C'était, en effet, un spectacle curieux que cette troupe exécutant avec un ensemble parfait des commandements faits dans une langue en apparence incompréhensible.

— Dites donc, avait-elle observé un jour à Fabien, c'est tout de même heureux qu'ils ne s'entendent pas entre eux, vos lascars; autrement ils sauraient qu'ils apprennent à manier le flingot dans le but d'envoyer des prunes à leurs compatriotes... hum!...

M. Fabian s'était mis à rire, mais d'un rire singulier, un peu sarcastique, qui devait répondre à quelque pensée intime; il se contenta de répondre:

— C'est pour cela précisément...

Comme en ce moment il suivait avec intérêt la formation de combat de ses travailleurs, il ne pouvait voir le regard perçant que son interlocutrice attachait sur lui; autrement, peut-être eût-il pu redouter de sa part un peu trop de perspicacité...

— Savez-vous bien, avait-elle poursuivi très naturellement, que vous avez là une compagnie qui pourrait, le cas échéant, rendre de sérieux services...

Il eut un hochement de tête approuvant ce qu'elle venait de dire, et fit cette réponse assez vague en elle-même:

— Dans des pays comme celui-ci, il faut toujours être prêt...

Il n'ajouta pas à quoi; mais Aménaïde qui, on s'en souvient, avait déjà, à Constantine, des soupçons sur la qualité morale de l'individu, se promit, dès ce jour-là, de le surveiller.

Mais elle avait eu beau éprouver ses paroles, ses gestes, contrôler ses allées et ses venues, elle n'avait pu rien trouver de reprehensible; assurément, il avait des conférences avec Ramazombazaha, mais ce dernier, comme gouverneur de la province, était un homme à ménager, et la prudence la plus élémentaire conseillait à Fabian de se tenir dans de bons termes avec lui.

En outre, comme gouverneur de Boëni, il pouvait être, dans les circonstances présentes, d'une grande utilité aux concessionnaires en titre de terrains aurifères, dont Fabian n'était, par le fait, que le gérant, et les concessionnaires avaient donné à leur employé des instructions très précises, auxquelles il devait se conformer.

L'un de ces messieurs, nous l'avons dit déjà, était Mauricien, les deux autres étaient Anglais, et il n'y avait, bien entendu, rien à leur demander, au point de vue patriotique français; d'ailleurs, ils ne s'occupaient pas de politique, n'étant rien autre chose que des capitalistes ayant engagé dans cette affaire minière de grosses sommes qu'ils désiraient ne pas perdre.

Il était donc tout naturel que M. Fabian eût de fréquents rapports avec Ramazombazaha, surtout étant donné l'effervescence qui régnait dans tout le pays, depuis que les Français avaient débarqué à Majunga; ainsi quand le gérant de la concession l'avait expliqué lui-même à Mme Fleuret, ce n'était que grâce à ces rapports avec le gouverneur de Boëni qu'il pouvait sauvegarder les intérêts à lui confiés.

Autrement, il y aurait eu "belle lurette" que les Fahavalos l'eussent attaqué, pillant et détruisant tout, n'hésitant pas à aller jusqu'à l'assassinat, comme en pouvaient témoigner les nombreux attentats dont avaient été victimes jusqu'à ces derniers temps, M. Suberbie et ses collaborateurs.

En outre, — et M. Fabian avait cru intéressant pour la cantinière de lui conter cela, — il était entré dans des détails sur la manière dont les concessions s'obtenaient dans le pays: il y avait d'abord un pot-de-vin important à payer au premier ministre avec lequel, la concession une fois accordée, intervenait une sorte d'association; le concessionnaire fournissait le matériel, la somme nécessaire au fonds de roulement, tandis que le ministre, lui, fournissait la main d'œuvre ou, du moins, autorisait les indigènes à louer leurs bras au concessionnaire; en effet, tous les sujets de la reine sont considérés comme ses esclaves et ne peuvent rien entreprendre sans l'autorisation de leur souverain.

De cette façon, le premier ministre était toujours maître de rendre fictive la concession accordée, en ce sens qu'il lui suffisait de prononcer un mot pour que, du jour au lendemain, les travailleurs disparussent jusqu'au dernier, laissant le malheureux concessionnaire "se battre les flancs" avec son terrain, ses usines, son outillage...

Qu'arrivait-il alors? Découragé, dégoûté, il abandonnait la partie, et le premier ministre reconcéda à un autre amateur le terrain devenu vacant...

— Une fière crapule, votre ministre! fit Aménaïde.

— Un homme un peu trop pratique, avait répondu Fabian très tranquillement. Maintenant, il y a mieux: lorsqu'il a affaire à un entêté, à M. Suberbie, par exemple, qui s'accroche du bec et des ongles à sa concession et s'en va recruter chez des tribus indépendantes les travailleurs dont il a besoin, alors il la fait attaquer par les Fahavalos qui pillent, tuent, ruinent tout et chassent de force celui qui n'a pas voulu s'en aller de bon gré...

Mme Fleuret était indignée.

— Mais c'est un assassin!... un bandit!...

— Il est le maître et cela ne servirait de rien de s'insurger; mieux vaut truquer... et je truque...

Alors, il avait expliqué à la bonne femme comment il s'était entendu avec Ramazombazaha dont l'influence était grande dans la contrée et qui, grâce à une part dans les bénéfices, lui laissait employer des indigènes de la province, en dépit de l'interdiction du premier ministre; grâce à ce sacrifice, les concessionnaires pouvaient poursuivre leur exploitation dans une sécurité relative; seulement, il fallait être prêt à repousser une attaque — toujours possible — des Fahavalos et c'est pourquoi l'idée lui était venue en même temps qu'il allait chercher ses enfants à Constantine, de ramener avec lui une petite troupe de Kabyles destinées à militariser ses travailleurs malgaches.

Tout cela avait paru très sensé, très plausible à Mme Fleuret et quand, brusquement, deux mois auparavant, M. Fabian lui avait annoncé en secret qu'il était obligé de monter jusqu'à Tananarive; pour voir le premier ministre lui-même, auquel il avait été dénoncé, elle n'avait eu aucun soupçon; même elle n'avait pu s'empêcher de manifester de sérieuses appréhensions sur le péril que présentait une semblable démarche.

— Que voulez-vous? avait-il répondu avec un désintéressement magnifique, le devoir avant tout; je dois tenter l'impossible pour défendre les intérêts qui m'ont été confiés.

Il ajouta sur un ton d'émotion sincère:

— Je vous laisse mes enfants, madame Fleuret; je n'ai pas besoin de vous les recommander; vous les aimez déjà et je sais bien qu'en cas de danger, la cantinière du 13e saurait les défendre.

Là-dessus, il était parti.

Cependant, à mesure que les jours s'étaient écoulés, la crédulité d'Aménaïde s'était peu à peu émoussée: les soupçons nés dans son esprit le jour même où, à Constantine, elle était venue demander à Fabian de partir avec lui, s'étaient glissés à nouveau en elle et, en dépit des explications très naturelles qu'il lui avait données spontanément, peut-être même à cause de leur spontanéité, la brave femme avait commencé par trouver louche tout ce qui se passait autour d'elle.

D'abord, il lui avait paru peu compréhensible que M. Fabian osât lutter contre un pouvoir aussi despotique que celui du premier ministre, lutte dans laquelle il était sûr d'être vaincu, si les troupes françaises n'arrivaient pas en hâte à Tananarive pour renverser la reine et ses conseillers; vaincu, c'était la ruine, c'était la mort.

Et puis, ce qui lui semblait extraordinaire aussi, c'était que le gouverneur du Boëni, tout 1<sup>er</sup> Honneur qu'il fût, se permit contre son supérieur hiérarchique des combinaisons souterraines, susceptibles de lui faire perdre la tête. L'amour de l'argent, c'est fort beau et cela vous pousse certainement à commettre bien des imprudences; mais l'amour de la vie l'emporte encore sur celui-là et vient tempérer un peu les ardeurs par trop intempestives.

Et puis, cette idée de transformer la maison d'habitation en forteresse et les travailleurs en soldats lui paraissait, à mesure qu'elle y réfléchissait, d'une audace extrême, en même temps que d'une extrême imprudence, car, ainsi qu'elle l'avait fait remarquer un jour, sans arrière-pensée, qu'advierait-il de tous ces indigènes

militaires, le jour où il leur faudrait tirer sur leurs compatriotes ?...

Interrogé à ce sujet, M. Fabian avait répondu que les ouvriers se figuraient apprendre le maniement des armes en cas d'attaque des Français.

— Mais si vos Kabyles venaient à apprendre ça... , avait objecté la cantinière.

— Pour l'apprendre, il faudrait qu'ils puissent se parler ; et comme il ne se comprennent pas...

— Et le jour où il faudrait réellement se flanquer un coup de torchon ?...

Un mauvais rire avait secoué Fabian.

— Ce jour-là, avait-il répliqué, ceux qui ne voudraient pas marcher, placés entre les balles éventuelles de l'ennemi et les balles certaines de leurs voisins, n'hésiteraient pas. C'est précisément ce qui fait l'avantage d'une troupe comme la mienne, composée d'éléments aussi opposés.

Après son départ, Mme Fleuret s'était rappelé ces paroles et ce qu'elles avaient d'ambigu l'avait frappée, et plus d'une fois, en assistant à l'exercice quotidien des travailleurs, elle s'était trouvée inquiète sans savoir pourquoi, en constatant les progrès accomplis.

Plus que jamais, elle était convaincue qu'avec une garnison telle que celle-là, Vombohitra pourrait résister à toutes les troupes qu'il plairait au premier ministre d'envoyer ; vrai, elle commençait à se demander aussi ce qu'il adviendrait du jour où un détachement français voudrait tenter le passage malgré M. Fabian...

A tout hasard, comme l'absence de celui-ci se prolongeait, la cantinière avait pris ses précautions ; des hommes envoyés à Tamatave porter le produit de l'extraction, avaient remonté des munitions et des approvisionnements, comme s'il se fût agi de soutenir très prochainement un siège : des talus gazonnés avaient été élevés sur le bord du ruisseau, avec des créneaux permettant aux tireurs de couvrir de projectiles la rive opposée ; la profondeur des fossés avait été augmentée, comme aussi avaient été plantés à la crête des retranchements de nouveaux pieds de cactus qu'elle avait fait enfoncer au moyen de pieux effilés reliés entre eux par des fils de fer.

Enfin, profitant de l'ascendant qu'elle exerçait sur les Kabyles, dont plusieurs avaient là-bas, en Algérie, entendu parler de la cantinière du 13e, et dont tous, d'ailleurs, étaient frappés de respect par la médaille militaire accrochée à sa poitrine, elle avait pris la direction de la troupe, entraînant les hommes au moyen d'exercices, de marches, de manœuvres, agissant, en un mot, comme si elle eût été sous le coup d'une attaque immédiate.

Cela, bien entendu, ne l'empêchait aucunement de songer aux motifs qui l'avaient amenée si loin de Constantine ; les petits verres avaient rapidement conquis l'estime des Malgaches ; quant aux Kabyles, ils avaient conservé du régiment des souvenirs trop précis à ce sujet, pour que leur clientèle pût faire défaut à Aménaïde et, dans la caisse de celle-ci, la menue monnaie des travailleurs venait peu à peu s'entasser ; résolue à faire argent de tout, elle avait imaginé aussi de faire la cuisine pour tout ce monde-là et c'était encore une source de bénéfices sérieux qui venaient accroître son pécule.

Enfin, comme elle l'avait dit dans l'unique lettre écrite à son mari, elle ne négligeait aucune occasion de faire une trouvaille ; tout le temps qu'elle avait de libre, elle l'employait à rôder par la concession poussant des pointes fort loin, pour fouiller des terrains encore inexplorés et où il y avait plus de chances par conséquent de découvrir de l'or ; c'est ainsi qu'il lui était arrivé, un jour, de pousser du pied un caillou renfermant, en assez grande quantité, le précieux minerai ; et depuis ce jour, cette bonne aubaine lui était arrivée plusieurs fois.

Elle adorait ces promenades solitaires où elle s'en allait au diable, un morceau de pain et de viande froide dans sa musette, sa carabine à répétition en travers des épaules ; cela lui rappelait le bon temps, celui où elle faisait colonne avec le régiment, son cher 13e dont la nostalgie l'empoignait terriblement, à présent, la laissait la nuit, pendant des heures, tout éveillée, rêvant à là-bas.

Et puis, il y avait le vieux qui, dans son cœur, ne faisant qu'un avec les murs de la caserne, le vieux en compagnie duquel elle avait cheminé dans la vie, depuis plus de vingt ans ; à présent, elle avait conscience de l'existence peu agréable qu'elle lui avait faite, des "rosseries" dont elle avait émaillé sa vie.

La dernière surtout. Oh ! celle-là, quand elle y songeait, et il ne se passait guère de jours sans qu'elle ne revit la scène de la cantine, le sang lui en montait à la face.

Comment ! c'était bien elle, Aménaïde Fleuret, la cantinière du 13e, elle, si respectueuse de la discipline, si courbée devant la hiérarchie, qui avait osé lever la main !...

Par moments, l'envie folle lui prenait d'arracher la médaille qui brinqueballait sur son corsage de toile, se trouvant indigne de la porter.

"Injure et voie de faits envers un supérieur, songeait-elle, mort !"

Oui, oui, le code militaire était formel sur ce point ; et si quelque pauvre diable de bleu, non encore assoupli, ou bien quelque briscart, éméché par un verre d'absinthe en trop, avait fait ce qu'elle avait fait, son compte eût été vite réglé...

Oh ! ce qu'elle s'en voulait... ce qu'elle s'en voulait !...

Comme elle s'apercevait à présent qu'elle l'aimait, son Sulpice ! Les paupières closes, elle le revoyait paraissant en tête de ses tapins, dressant bien haut sa belle tête couronnée du turban blanc de grande tenue, avec sa grande barbe d'or et sa poitrine bombée sous les brochettes de médailles, jetant en l'air sa canne dont la pomme de cuivre rutilait comme un soleil.

Et puis, il était si bon ! Ce qu'elle appelait de la bêtise alors, elle comprenait maintenant que c'était de la bonté, et dire qu'elle, l'asticotant, le tourmentant, bourrait, comme à plaisir, sa vie de coups d'épingles...

Dire aussi que c'était elle la cause s'il avait failli quitter ses petiots, ses chers petiots !

Ah ! c'est ça qui aurait été une rude peine pour lui, plus assurément que de se séparer d'elle ! Mais, on le comprenait, c'était sa consolation, ces mônes, tandis qu'elle...

Cependant, ça lui faisait gros cœur, à la bonne femme, de voir qu'il avait aussi facilement pris son parti de la séparation et de sentir qu'il l'avait oubliée ; depuis cinq mois qu'elle était partie, pas un mot de lui ! Il n'avait même pas répondu à la lettre qu'elle lui avait envoyée...

Et cette réponse, Dieu sait, cependant, si elle l'avait attendue impatiemment, pendant de longues semaines ; chaque fois qu'un courrier descendait à Tamatave, elle ne manquait jamais de lui recommander de s'informer si le paquebot n'avait pas apporté quelque chose pour elle...

Et rien !... Parbleu ! c'était clair : Sulpice l'avait oubliée ou, s'il ne l'avait pas oubliée, il se souvenait d'elle comme d'une mégère, d'une harpie dont il bénissait le Ciel de l'avoir débarrassé...

Seulement, il avait tort d'oublier, Sulpice, pourquoi elle avait quitté Constantine, pourquoi elle était partie aux cinq cents diables, risquer sa santé et peut-être sa peau.

"Le petit est malheureux", avait-il dit ; il aime une femme de laquelle il sera toujours séparé par le manque d'argent.

Et elle, atteinte en plein cœur par la souffrance de ce gamin qu'elle aimait, elle aussi, de toutes les forces de son amour maternel non employé, émue par la perplexité du vieux, elle avait résolu de s'en venir, dans ce pays de sauvages, tenter fortune.

Oh ! ce n'avait pas été long... En deux temps et trois mouvements, son parti avait été pris et elle s'était embarquée...

Maintenant elle était seule, toute seule, et par moment des envies folles la prenaient de tout planter là, et de s'en aller revoir la caserne du 13e et son vieux Sulpice ; mais, toujours, la pensée du gros chagrin qu'avait Pierre l'avait retenue ; il fallait qu'elle travaillât pour lui, qu'elle amassât de l'argent, beaucoup d'argent, et quand elle reviendrait, elle se vengerait de l'oubli de Sulpice en lui apportant son magot et en lui disant : "Tiens !... voilà pour le petit ; s'il est heureux, c'est moi qui lui ai gagné son bonheur."

Puis, un beau jour, prise d'inquiétude, n'y tenant plus, elle était descendue à Tamatave en compagnie d'un convoi qui s'en allait porter des caisses de minerai ; c'était pour Tamatave que Pierre Ladret était parti ; peut-être, sûrement même, il avait des nouvelles de là-bas ; il lui en donnerait et puis, de l'embrasser, ça lui remettrait du cœur au ventre.

Un voyage de cinq jours, dans d'épouvantables conditions, par un sentier à peine tracé dans la brousse, sous la pluie qui ne cessait de tomber, transformant les plaines en marais fangeux, les moindres ruisseaux en torrents, avec des compagnons que seuls, la vue de la carabine et du revolver maintenait dans une obéissance relative, marchant tout le jour et, la nuit, ne dormant que d'un œil, par crainte d'être assassinée, tout cela pour, à l'arrivée, apprendre que le sous-lieutenant Pierre Ladret, affecté à un régiment de tirailleurs sakalaves, faisait partie du corps expéditionnaire !

Ce fut un rude coup et, pour la première fois de sa vie, une larme roula sur la joue parcheminée de la cantinière ; voilà qu'à sa désillusion et à son inquiétude persistante, une mauvaise nouvelle venait se joindre : l'enfant était là-bas, dans cette colonne sur laquelle courait de si tristes rumeurs, cette colonne qui s'égrenait, disait-on, sur la route jalonnée de croix de bois !

Abattue, sans courage, elle était revenue à Vombohitra et il lui avait fallu plusieurs jours pour se remettre, pour se ressaisir, pour redevenir la femme vaillante et courageuse qu'elle avait toujours été et qu'elle devait continuer à être : un devoir s'imposait à elle, devoir de patriote, presque de soldat.

(A suivre.)

# BENÉDICTION

Pour orgue-harmonium

Par HENRI DALLIER

**Andantino**  
avec expression

- ① ④
- ORGUE
- HARMONIUM
- ② ①

# LE RÉVEIL DE BÉBÉ

A Madame la Vicomtesse Paul DROUOT

Poésie de: **Félix VAN HECKE** Musique de: **F. DESGRANGES**

**PIANO**  
*p legato*  
Andantino  
Ped. /

3<sup>e</sup> De ses regards tout étonnés  
Quand il dort sous ses rideaux bleus,  
C'est un bien ren-

d'accourir se pressent  
- court la chambre  
- lit petit être,  
Mais à peine ouvert-il les yeux.

5<sup>e</sup> Et tout n'est marche  
2<sup>e</sup> Puis, le front dans sa main, caressant  
3<sup>e</sup> Si quel-  
- que un se dit-il les yeux.  
Monsieur bébé de vient un maître  
Ayant

2<sup>e</sup> qui n'a pas  
- vé tou - te la nuit  
Aux pro - mes ses fai - tes la veil - le.  
5<sup>e</sup> Ça dans, fu - sils, tout

2  
Au chevet de son petit lit  
Sa main d'accourir se presse;  
Elle l'embrasse et lui sourit, bis  
Puis, l'étreint dans une caresse,  
Et lui, sans jamais y manquer  
Aussitôt lui rend la pareille,  
Car il est gentil à croquer  
Bébé, quand il s'éveille !

3  
De ses regards tout étonnés  
Vite il parcourt la chambre close  
Quand ses jouets lui sont donnés, bis  
Il demande encore autre chose.  
Si quelqu'un parle en la maison,  
Assitôt il prête l'oreille  
Et se met vite à l'ouïsson  
Bébé, quand il s'éveille !

4  
Pourtant, il arrive parfois  
Que son réveil est fort nuussade,  
Et chacun accourt à la fois, bis  
Se demandant : est-il malade ?  
Mais, les bons sont dans ce cas  
Un remède qui fait merveille,  
Et certes, il n'en manque pas,  
Bébé, quand il s'éveille !

5  
Mais ce qu'il préfère toujours,  
Ce sont les clairons, la musique  
Les beaux soldats et les tambours, bis  
Battant une marche héroïque.  
Chez lui c'est tout un arsenal,  
Canons, fusils, tout l'émerveille,  
Il se croit déjà général  
Bébé, quand il s'éveille !

Pour Finir



## Echo des Modes Parisiennes

Paris, le 14 mars.

L'hiver a cédé cette saison le pas au printemps, et sous l'action bienfaisante de la température et l'influence du soleil, l'éclosion spontanée des jolies étoffes s'est faite partout. Dans les magasins, chez les couturiers, il y a une floraison hâtive de charmantes et fraîches toilettes, car le froid qui n'a pas dit son dernier mot va faire réintégrer dans les cartons et les garde-robes cet appareil printanier et le remplacer par la fourrure. Toutes les coquettes pélerines, les jolis cols, les collets en loutre, en moullon, chinchilla, astrakan et hermine, vont de nouveau reparaitre sur les épaules de nos gentilles mondaines, donnant ainsi à leur costume cet air d'élégance et de distinction qui est un des principaux dons de cette parure seyante entre toutes, et si bien appropriée à la coquetterie féminine.

Pas un vêtement, quelque riche qu'il soit en broderie et tissu, ne peut être comparé à la fourrure qui réunit le double idéal de l'élégance et du confort. Rien de plus coquet, de plus seyant au visage que cet encadrement douillet et velouté fourni par le col évasé qui surmonte chaque vêtement, jaquette ou collet. Rien aussi ne protège plus le corps contre les intempéries de la saison que la fourrure, et la vogue dont elle jouit, et qui va toujours en grandissant, est la preuve de son succès près de toutes les femmes qui savent apprécier des qualités qui mettent d'accord l'hygiène et la coquetterie.

La fourrure s'emploie aussi beaucoup comme garniture, et les boléros en velours de couleur, si à la mode dans le moment, sont bordés de zibeline ou de chinchilla. Il en est de même des grands manteaux de théâtre et de bal, si élégants sous leur doublure de thibet blanc qui s'harmonise si bien avec le ton superbe du magnifique brocart qui les compose.

Enfin la fourrure a pris dans les corbeilles de mariage la place jadis attribuée au châle de l'Inde. A défaut d'un vêtement plus compatible avec la saison, on la fait figurer sous forme de peaux non confectionnées; laissant ainsi aux jeunes femmes la facilité de la disposer à leur goût, et d'après la mode de l'hiver prochain.

L'étoffe en faveur sera la moire velours ou moire sans gêne, très beau tissu tramé soie et laine, rappelant la moire antique par ses grands dessins irréguliers, mais ayant moins de brillant. Une robe faite en moire velours a grande allure, et tout le monde veut s'en parer. En noir, elle compose une toilette facile à porter bien que très élégante. Pour le soir, en teintes pâles, elle est fort recherchée. Son prix, très abordable du reste, la met à la portée de toutes les bourses, et cet avantage assurera certainement son succès.

Voici, pour jeune femme, un petit chef-d'œuvre dont je vais donner l'explication: La robe est en moire velours vert myrte, à jupe tombante

et collante, telle qu'elle se porte actuellement. Le devant du corsage se drape et découvre l'un des côtés éclairé par une broderie de perles brillantes sur satin blanc. Dentelle jaune jabotant sur le corsage serré par une ceinture en satin fond myrte à beaux dessins Louis XVI, se nouant artistement sur le côté.

La moire velours, comme toute chose nouvelle, est dans le moment, choisie pour toilettes de visites: il en est de même du velours qui continue son énormes succès du début de la saison. Au printemps, il cédera la pas aux taffetas fleuris, aux surahs glacés et aux lainages pratiques et commodes qui font de si jolies robes aux jeunes filles. Mais toutes ces élégances ne portent nullement préjudice au cachemire drap dans les teintes claires qui s'harmonisent si bien avec le boléro de velours brodé de plusieurs tons ou garni d'une petite bande de fourrure. Bien des femmes le choisissent comme plus pratique et plus facile à porter. La correction de la coupe, la jolie couleur de l'étoffe, et surtout la grâce de la femme qui sait rendre séduisante la plus simple toilette, font souvent préférer la modeste robe de drap à la plus luxueuse toilette de soie ou de velours, qui ne peut être de mise à toute heure.

Voici, quelques toilettes pour femmes d'un certain âge qui pourront servir de guide en ces circonstances.

D'abord une robe princesse en moire violine, à grands revers de guipure ancienne et jabot en mousseline de soie crème se perdant dans la taille. Manche unie bouffant à l'épaule, plate du bas, garnie d'une manchette de guipure.

Une robe en satin duchesse noir, à le corsage recouvert d'une blouse en tulle brodé de paillettes, avec ruche de tulle à l'encolure. Ceinture en satin noir nouée de côté. Nœuds de satin aux manches s'arrêtant au coude. Gants longs en chevreau noir. Il se fait quantité de choses dans cet esprit que dirigent le goût et le bon sens.

Quelques nouveautés primesautières nous donnent une idée des jolis chapeaux que l'on portera la saison prochaine. Ceux qu'il nous a été permis d'admirer, sont de petits chefs-d'œuvre, car l'harmonie et le goût ont présidé à leur composition.

Parmi les plus jolis, citons une capeline en paille verte, couverte d'une moisson de violettes. Derrière, et formant cache-peigne, touffe de roses rouge avec leurs boutons.

Un autre en crin noir ouvragé est celui de mousseline de soie rose, panache de plumes noires venant d'arrière en avant, cache-peigne de roses nichées dans la mousseline de soie.

En voici un en paillason gaufré entièrement recouvert d'un énorme pavot mauve à cœur double. Derrière, nœud Louis XVI en velours noir retenu par une boucle en acier taillé.

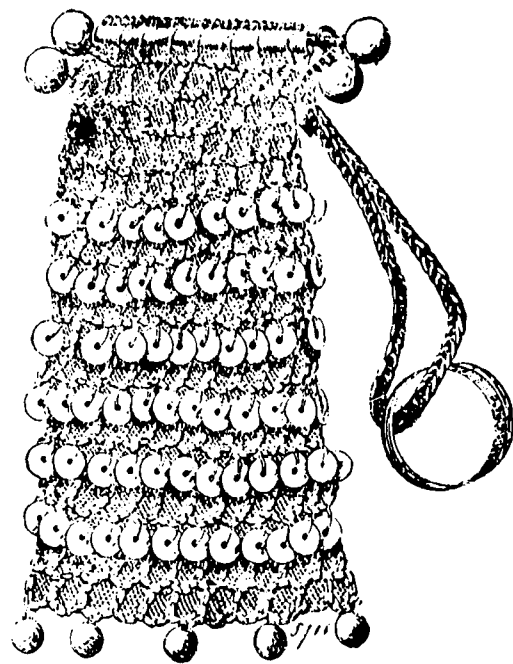
Mais le plus délicieux de tous, celui qu'on retrouve parmi les élégances de la saison prochaine, est pour jeune fille un paillason de forme croquée mais. Sur un côté, bouquet nuancé de violettes allant du blanc au violet foncé, de l'autre, touffe de sorbier: une colombe blanche relève le côté et le derrière de ce coquet et seyant chapeau, destiné à un grand succès.

Dans notre prochaine cuserie, nous feront connaître les différentes combinaisons que signalent les modes nouvelles.

VICOMTESSE D'AULNAY.

Il y a des gens qui ne seraient jamais dans le besoin s'ils avaient toujours beaucoup d'argent.

EDOUARD MARTIN.



PETITE BOURSE EN SOIE ET PAILLETTES AU CROCHET. — Nous offrons à nos lectrices un mignon travail, si simple qu'il est l'a b c du crochet et dont elles pourront faire une surprise agréable à une sœur, à une amie; en quelques heures cette charmante petite bourse sera terminée. L'ensemble est agrémenté de paillettes en acier avec fermoir en beau nickel. Pour ce travail, monter 66 mailles et travailler en rond pour faire les deux côtés qui se composent tout simplement de barrettes séparées chacune par 3 m. en l'air; aux rangs suivants les barr. se font dans les jours précédents. On fait 13 rangs de jours, puis 5, en laissant l'ouverture de chaque côté. On pose le fermoir sur lequel on travaille les demi-barr. afin de les serrer; les petites paillettes sont cousues à l'aiguille et attachées à chaque barrette; on pose en faisant le crochet; 5 petites boucles ornent le pied. On peut augmenter les dimensions et choisir telle nuance que l'on trouvera.



1. ROBE DE BABY EN SOIE FANTAISIE CIEL, de forme blouse froncée du haut sur un empiècement carré, recouvert par un col carré, garni de dentelle froncée tout le tour, terminé par des nœuds de ruban, petites manches bouffantes à poignets. Bêret de soie orné de ruban. Matériaux: 4 verges de soie, 1 verge de dentelle. — 2. ROBE DE BABY EN PONGÉ ROSE PÂLE A PETITES FLEURETTES. — Cette robe de forme droite est montée sur un empiècement carré dissimulé sous un petit ligero garni de petits rubans No 3 et d'un petit plissé de ruban No 5; le bas de la robe est également garni de petits rubans No 3, manches courtes terminées par un volant. Matériaux: 4 verges en pongé. — ROBE DE BABY EN LAINAGE COTE DE CHEVAL CRÈME. — Robe de forme américaine froncée du haut, sur l'empiècement, garniture de dentelle, petites épaulettes garnies de points anglais et choux de ruban. Trois plis de 1 pouce au bas de la robe. Matériaux: 2 verges lainage, 1/2 verge dentelle.

## Chronique Théâtrale

ACADEMIE DE MUSIQUE



Mlle Dorothy Morton dans le rôle de O-Mimosa-Dan dans "The Geisha."

"The Geisha", la *bar maid* japonaise, c'est ce que nous réserve, cette semaine, l'Académie de Musique.

C'est un opéra ou comédie musicale représentant la vie japonaise des "maisons de thé" où natifs et étrangers sont bien reçus et entretenus en belle humeur par les charmantes "Geisha".

Des milliers de ces jeunes filles dansent, chantent et amusent les visiteurs dans toute l'étendue de l'empire et c'est l'histoire d'une de ces "Geisha" que nous voyons se dérouler dans la pièce qui nous occupe.

Une bande de touristes anglais, voyageant au Japon, visite "la maison des 10,000 plaisirs" où est employée l'héroïne. Parmi ces messieurs, un d'eux s'emmourache de la première de ces demoiselles au grand déplaisir de Miss Molly Seamore, une des dames touristes, à laquelle il est engagé. Molly exprime son chagrin à la Japonaise qui la rassure en lui disant que leur métier d'amuseuses consiste à plaire au public, mais qu'il n'y a rien de sérieux dans leurs agaceries. Cela décide Molly à endosser le costume japonais, ce qui lui permettra de surveiller Fairfax, son fiancé. Dans ce même temps, Wun-Hi, le propriétaire de la maison de thé, est disgracié par le gouverneur de la province, le marquis Imari; toute la maison et les filles doivent être vendues à l'encan public. Le marquis, qui est lui-même amoureux de O-Mimosa, se prépare à l'acheter pour en faire sa femme, mais il est déconcerté par l'action de Lady Constance Wine qui surenchérit et devient propriétaire d'O Mimosa. Le marquis voyant cela et apprenant qu'une des Anglaises est déguisée en Japonaise, décide de l'acheter, ce qui complique l'imbroglio. Molly est renfermée dans le palais.

Au second acte, les touristes arrivent à la soustraire au marquis, après avoir acheté la complicité du propriétaire de la maison de thé et d'une servante Française, amoureuse du marquis. Molly, finalement, est ren due à ses amis à la grande joie du Lt. Fairfax. Imari, se voyant joué dans son espoir, se décide à épouser la servante Française, Juliette.

Par tout ce que nous savons de "Geisha" ce sera là un régal exquis pour les amateurs de théâtre, et les succès de cette pièce à New-York, sont la garantie de l'intérêt qu'elle porte en elle.

Mlle Dorothy Morton remplit le premier rôle, elle est accompagnée de Mlle Violet Lloyd, une gracieuse actrice qui, bien qu'étrangère au pays, y reçoit l'accueil que mérite son talent.

La musique est superbe, de bon ton et plusieurs numéros sont absolument remarquables.

75 artistes et musiciens composent la compagnie de "The Geisha". Deux matinées seront données : le mercredi et le samedi.

## THÉÂTRE ROYAL

"Moulin Rouge" est sur l'affiche du Royal cette semaine.

La Compagnie "Moulin Rouge Extravaganza" nous donne là une très brillante et très intéressante représentation avec ses spécialités fin-de-siècle où se succèdent de bons comédiens, chanteurs et danseurs et une musique charmante qui en font une rare attraction.

Le sort de la pièce est entre les mains d'étoiles bien connues, telle que : Sam Collins, Lew. H. Carroll, Fitzgerald et Kelly, Miss May Adams, une artiste très attractive et une chanteuse remarquable; Violetta est la reine terpsychorienne; Maud Ellston, artiste excentrique et chanteuse, etc. Somme toute, c'est une très haute représentation d'excellentes variétés si on y ajoute : un chœur de charmantes jeunes femmes et un joli corps de ballet, bref, tout ce qu'il faut pour faire salle comble.

## QUEEN'S THÉÂTRE

Nous avons la bonne fortune d'avoir au Queen's, cette semaine, le merveilleux acteur romantique Français, Paul Cazeneuve qui, pendant cinq ans, a été le principal acteur de la troupe du célèbre tragédien, Alexandre Salvini.

C'est dans le chef-d'œuvre de l'auteur si aimé du public, Alexandre Dumas père, que Paul Cazeneuve et sa compagnie vont apparaître.

"Les Trois Mousquetaires!" qui n'a pas lu ou vu représenter cet étonnant chef d'œuvre de l'art théâtral dont l'habile mise en scène, les situations dramatiques, les péripéties martiales constituent la plus remarquable odyssee des temps modernes.

Mr Paul Cazeneuve, pour les représentations des "Trois Mousquetaires", s'est assuré les services de l'éminent acteur, John Lane, et d'une grande partie de la compagnie du regretté Salvini.

"Les Trois Mousquetaires", ainsi montés, vont être le succès de la



PAUL CAZENEUVE.

saison et nul doute que chacun ne voulut assister à ces remarquables représentations avec de tels interprètes.

Prix ordinaires. Matinées les mardi, jeudi et samedi.

PALLADIO.

## POUR UN MÉNAGE HEUREUX

Bella.—Il y a six choses nécessaires pour qu'un ménage soit heureux!

Louise.—Ah! Quelles sont-elles?

Bella.—La première, c'est un bon mari.

Louise.—Parfaitement! Et les autres?

Bella.—Les cinq autres sont de l'argent.

## PAS CONCLUANT

Louis.—Je deviendrai certainement foa si vous ne m'aimez pas.

Emilie.—Cela ne serait pas une preuve que vous m'aimiez!

## ÇA FAIT RÊVER

J'ai vu, hier, dans un journal du soir, une annonce qui m'a fait rêver : "A vendre, pour cause de faillite, une industrie de brillant avenir. Rapport certain."

## THEORIE DE L'ÉVOLUTION



De l'homme au perroquet.

## NOCTURNE

La nuit, quand la mer glauque avec le ciel se fonde  
En un lointain que nul fil d'horizon ne barre,  
Et que, par l'ombre bleue et dense, comme un phare  
L'Astre Mort, taciturne et blanc, au masque rond,

Sur le flot épandant une lueur avare,  
Vient reprendre sa place en le décor profond,  
L'onde lasse, endormie en un sommeil de plomb,  
Soudainement frémit, saute, roule, et s'effare

Et, de son sein qu'agite un fou tressaillement  
Où dansent des clartés funéraires d'or pâle,  
Un murmure, rythmé de sanglots sourds, s'exhale,

C'est le chœur éperdu qu'à la Lune amicale,  
Des noyés verts la foule horrible et fantômale  
Râle en les gouffres noirs, silencieusement !

## A L'IMPROVISTE

Pour consoler sa femme de l'inexpérience culinaire de Mélanie, leur bonne à tout faire, moins empruntée pour retourner un matelas qu'une omelette dans la poêle, plus experte à battre une descente de lit que des œufs en neige, Alphonse Duboquet avait coutume d'emmener Armande dîner, chaque dimanche, au restaurant Veaudoré, une célébrité du quartier qu'ils habitaient.

Cet extra, qui constituait une des principales distractions de ce ménage régulier et bourgeois, ne grevait pas lourdement le budget de la maison, car les Duboquet faisaient partie de la classe des gens économes qui, au restaurant, savent commander et vérifier attentivement l'addition, se privent de hors-d'œuvre et des friandises onéreuses et se contentent du plat du jour abondant qui *fournit le plus*. D'ailleurs, quand il y en a pour un, il en a pour deux.

Pourtant, les Duboquet avaient quelques politesses à rendre. Ils avaient, à différentes reprises, accepté les dîners des Bertrand, des Durand et des Randu.

Les Bertrand ? Des gens qui menaient un certain train, et qui, de plus, étaient alligés d'un fort appétit, sans compter celui de leurs grands fils qui mangeaient comme quatre et accompagnaient toujours leurs parents partout où ils allaient.

Armande leur avait bien demandé de s'inviter à l'improviste, à la bonne franquette, à la fortune du pot.

Il est vrai que, dans son esprit, ce n'était là qu'une parole en l'air, une simple formule de banale politesse qui n'engageait à rien. Est-ce que des gens bien élevés se permettraient d'arriver dans une maison honnête sans avoir au moins averti au préalable ?...

Quand même, elle n'était pas complètement rassurée.

— Suppose, disait-elle parfois à son mari, que les Bertrand nous prennent au mot ?... Nous serions dans de jolis draps ! Avec ça, Mélanie ne saurait jamais s'en tirer, surtout au dernier moment.

— Ton hypothèse ne tient pas debout, répondait Alphonse. Les Bertrand ne viendront jamais que quand nous les inviterons à date fixe. Et puis, quand même ?... Est-ce que Paris n'est pas la ville de ressources par excellence, la ville où l'on improvise un dîner à la dernière minute ? Rien que par téléphone !...

— Je te conseille d'en parler, de ton téléphone !... Une dépense que nous eussions bien pu éviter.

— Dans ma vie sédentaire de professeur, le téléphone était presque une nécessité pour moi. Il m'a été en quelque sorte imposé, du reste, par la mère d'un élève qui me rapporte deux cents francs par mois. Tu vois que, en faisant installer le téléphone dans mon cabinet, j'y ai encore gagné.

\*\*\*

Ce jour-là, Duboquet était en train de corriger les devoirs de ses jeunes élèves et de leur inculquer les éléments

des langues française et latine. Des domestiques et des bonnes attendaient, dans l'antichambre, la fin des répétitions qui ne se terminaient qu'à sept heures du soir, pour ramener les enfants chez leurs parents. Armande était rentrée et avait eu soin, suivant ses habitudes de ménagère ordonnée, de déposer avec recueillement, sur le canapé du salon, son chapeau, son manteau et sa robe de ville, puis s'était assise de son peignoir du matin afin de ménager ses vêtements d'apparat et de se trouver plus à l'aise pour donner, au besoin, un coup de main à Mélanie. Cette dernière, dans sa cuisine, s'essayant à rendre piquante une sauce destinée à accompagner les reliefs du gigot de la veille.

Un coup de sonnette vint annoncer l'arrivée de visiteurs insolites. Les Bertrand, introduits auprès d'Armande, lui apprirent, à sa grande épouvante, que leur marmite se trouvant renversée, ce soir-là, ils avaient tenu à faire aux Duboquet l'agréable surprise de leur demander à dîner.

— A la condition, ajouta madame Bertrand, que vous ne vous gênez pas avec nous. Je vous

préviens que si, en dehors de votre ordinaire, vous ajoutiez seulement un plat, nous ne reviendrions jamais plus.

— Comme c'est gentil à vous, répondit Armande qui, voulant trouver une excuse tant pour le négligé de sa tenue de maison que pour la pénétration de sa table, poursuivit :

—.. Seulement, vous tombez mal. Nous me surprenez en peignoir du matin, ce qui indique que je suis indisposé. L'estomac ne va pas depuis quelque temps, et mon mari et moi nous sommes au régime ; de sorte que j'ai peur que vous ne fassiez un triste repas. Mais à la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas ? Je vais prévenir Alphonse ; il va être ravi.

Alors, emportant en brassée les vêtements qu'elle avait déposés si religieusement sur le canapé un instant auparavant, elle sortit en coup de vent en laissant ses hôtes.

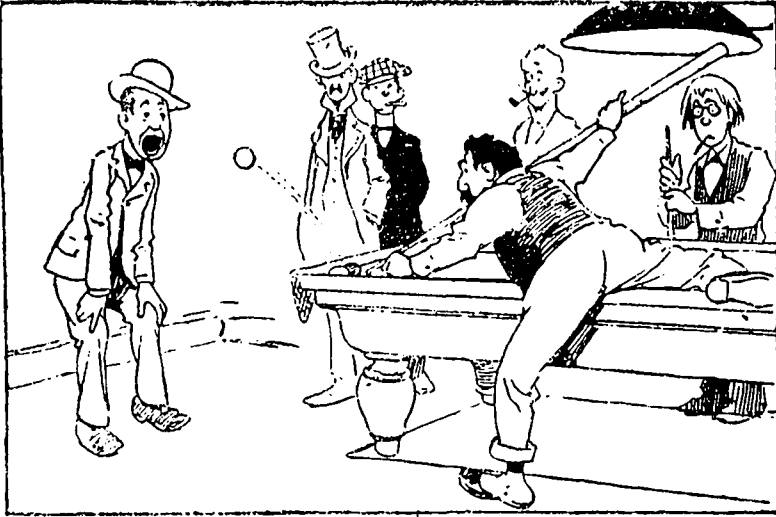
Alphonse était en train de s'efforcer à faire entrer dans la cervelle encore malléable de ses élèves les principes de l'orthographe française par une dictée : *On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : "Je suis perdu d'honneur, voici une affaire que je ne supporterai pas..."*

## LA RÉCIPROQUE



Le visiteur.—Et ! ma petite Virginie, dis donc à ta sœur que je l'attends au salon depuis près d'une heure.  
Virginie.—Vous la faites bien attendre depuis plus de six mois, vous !

## UN COUP D'ADRESSE



— Ha !... Ha !... Ha !... faisait l'habitué de la salle de billard en voyant avec quelle maîtrise l'un des joueurs manquait tous ses coups ; mais, la bille du joueur ayant sauté...

Le style de madame de Sévigné fut coupé en pleine période par l'arrivée d'Armande qui, plus triviale dans ses expressions, s'écria :

— En voilà une tuile !... Croirais-tu que les Bertrand ont poussé l'indiscrétion jusqu'au point de venir s'imposer !... Ils sont tous les quatre au salon !... Je ne sais pas comment en sortir... A la rigueur, avec une côtelette de porc ou une tranche de jambon chez le charcutier, mais ça sent le plat de renfort, l'ajouté qu'on a envoyé chercher au dernier moment. Quant à avoir un vol-au-vent, trop tard pour y penser !

— Je comprends, répliqua Alphonse, il ne faut pas rester en affront comme Vatel ! Mais rassure-toi... N'avons-nous pas le téléphone ?

— Ce n'est pas nourrissant !

— Si fait. Rien qu'en téléphonant à Veaudoré... En lui commandant de nous envoyer un morceau de filet de bœuf aurolé d'une couronne de pommes de terre... C'est simple, si tu veux, mais de bon goût, le filet aux pommes !

Armande approuva sans réserve l'idée géniale de son mari et, pour ne pas être en reste d'imagination, ajouta :

— Du moment que nous mettons les petits plats dans les grands, nous pourrions en profiter pour liquider nos politesses du même coup et inviter les Durand et les Randu qui demeurent dans la maison. Je sais qu'ils sont chez eux, je les ai rencontrés tout à l'heure dans l'escalier. Et puis, quand il y en a pour six, il y en a pour douze.

— Entenda ? Commence toujours par téléphoner.

— Fais-le toi-même. J'ai assez d'occupations pour le quart d'heure. Il faut que je donne une nappette blanche ; tu te rappelles que Mélanie a renversé, il y a trois jours, la saucière sur celle qui nous sert.

Armande alla vaquer à ses soins domestiques, donna quelques ordres à Mélanie, la chargea d'acheter une tarte et de commander une glace pour le dessert et de remettre un mot d'invitation, en descendant, aux Durand et aux Randu ; elle fit enfin quelques frais de toilette et alla retrouver ses hôtes.

Pendant ce temps, Duboquet avait fait jouer le bouton d'appel de l'appareil et avait été mis en communication avec le restaurateur.

— Allo ! c'est bien vous, monsieur Veaudoré ? cria-t-il. Il s'agit d'un dîner pour ce soir ; douze couverts chez moi, 320, rue Guyot. Allo ! vous me reconnaissez ?... Parfaitement. C'est M. Duboquet qui est à l'appareil... Je n'entends pas bien... Pouvez-vous envoyer... Ah ! vous voulez prendre la commande par écrit ?... Je vous attends à l'appareil.

Et, tandis qu'il avait gardé le récepteur appliqué contre son oreille droite, Duboquet, attiré par le bruit que faisaient ses élèves, s'était un peu retourné et avait surpris le jeune Galochard en train de tirer irrévéremment la langue à son maître.

L'indignation d'Alphonse se traduisit à haute et intelligible voix, pendant que, à son insu, l'appareil transmettait à Veaudoré, qui les notait, quelques bribes de ses reprimandes :

— Apprenez, jeune homme, que le fait de tirer la langue à son professeur est d'une inconvenance consommée. Si, pour me servir de vos expressions, vous croyez que je bisque, vous vous trompez étrangement. Seulement, je vous conseille d'attendre que votre visage soit barbu, avant de faire le malin, car je vous déclare que vos farces sont bêtes comme choux, bête comme une oie.

Et l'élève s'étant regimé, en répétant d'un accent trainard : " comme une oie ? "

— Comme une oie ? Non, ce ne serait pas suffisant !... Comme trois oies ! Etes-vous content ? Ça vous apprendra à répliquer, quand vous devriez imiter le silence de la carpe. Mais je saurai vous faire sentir le poids de mon autorité.

Se souvenant alors de sa mission, Alphonse rapprocha davantage ses lèvres de l'appareil :

— Vous y êtes, monsieur Veaudoré ? Bien. Vous écrivez ? Envoyez-moi un petit morceau de filet de bœuf avec des pommes... Oui, des pommes... Allo ! C'est convenu ? Bonsoir, monsieur Veaudoré.

Et le restaurateur avait inscrit : douze couverts, langue de bœuf fumée



II

...et le mauvais plaisant, l'ayant reçu dans sa bouche, ouverte comme une blague, il n'a plus ri, au moins pendant quelques minutes.

Moralité : Ne vous moquez pas de votre prochain.

en hors d'œuvre. Potage : consommé à la royale, bisque d'écrevisses. Entrées : barbe sauce hollandaise, carpe à la Chambord. Rôts : trois oies. Entremets : choux farcis, petits pois à la française. Puis, il avait ajouté : filet de bœuf, pommes à l'eau.

\*\*

— Vous allez faire un repas de Spartiates ! déclara Duboquet à ses convives, en se mettant à table.

Aussi, ce fut à la surprise générale et à l'éffarement des Duboquet que Mélanie apporta les deux potages.

— Une attention de mon mari ! pensait Armande. Mais il aurait mieux fait de me prévenir.

— Les femmes sont toutes les mêmes ! se disait Alphonse. Armande aura fait un ajouté à ma commande. Comme si le filet aux pommes ne suffisait pas déjà.

On s'exclama à la ronde sur le velouté du consommé et le montant de la bisque.

— Reprenez du potage, conseilla Duboquet, car je crois que vous n'aurez pas grand'chose à vous mettre sous la dent.

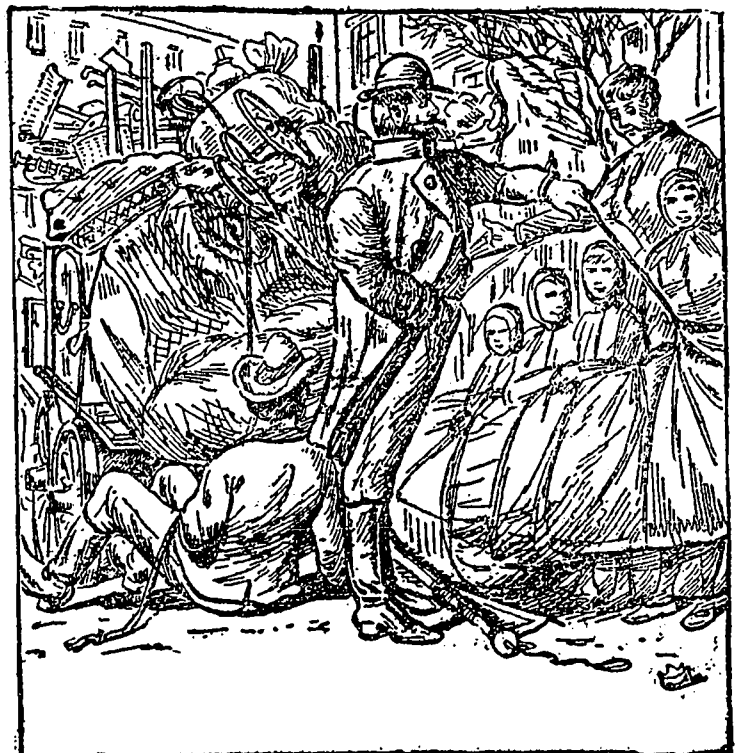
On loua fort le mérite de Mélanie, et l'on convint qu'il était rare de rencontrer, chez une bonne à tout faire, une telle capacité culinaire.

— Le fait est qu'elle ne cuisine pas mal, dit Alphonse, pour faire valoir sa servante à gages.

Armande surenchérit :

— Ce n'est pas un cordon bleu, mais pour des gens simples comme nous, elle est vraiment précieuse. Elle n'en craint pas pour un bon ordinaire et fait même la pâtisserie et les glaces. Avec ça "économé", sachant très bien accommoder le plat de la veille. Ainsi, le gigot qu'elle va apporter...

## DEVINETTE



— Est-ce que le grand-père se serait perdu dans le déménagement ? J'ai beau compter, tous sont là, excepté lui. Ou donc est-il ?



# QUEEN'S THEATRE DE COMEDIE de Montreal

Une semaine commençant le **LUNDI, 29 MARS**

*Matinées Mardi, Jeudi et Samedi.*

## Les Trois Mousquetaires

Le célèbre drame d'Alexandre Dumas,

AVEC

**PAUL CAZENEUVE**

Le grand comédien français, et les principaux artistes de la troupe d'Alexandre Salvini.

PRIX POPULAIRES.

### THEATRE ROYAL

PRIX Matinée: Semaine commençant le lundi, **22 MARS** Apres-midi et soir

10c

20c

## MOULIN ROUGE... EXTRAVAGANZA!

DE FRED. RIDERS

20 Jolies Filles  
10 Célèbres Comédiens

Bureau des billets au Théâtre ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

La semaine prochaine **HOWARD'S ATHENEUM.**

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

# "Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .

. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Edition Quotidienne	Edition Hebdomadaire
Un an . . . . . \$2.00	Un an . . . . . 50 cents
Six mois . . . . . 1.00	Six mois . . . . . 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

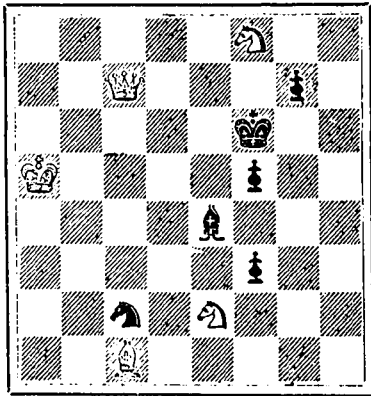
Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:

**NO 75 RUE ST-JACQUES**

## ECHecs

PROBLEME No 103  
Par C. W. (de Sunbury)  
NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

SOLUTION DU PROBLEME No 100

BLANCS	NOIRS
1 - R 2 C	1 - P 3 F.
2 - D prend D	2 - Il n'importe lequel
3 - D suivant le coup	3 - Echec et mat

Ont trouvé la solution du Problème No 100.

MM. G. F. Wilkins, A. Barbier, E. Espitalié, F. Weber (Montréal); O. Gill (Québec); U. Asselin (Worcester, Mass); A. Labouret, E. Guignard, J. Lafoucade (Nouvelle-Orléans).

Autre solution: H. H. Narrauy (Kingston, Ont.)

## Jeux d'Esprit

Problème No 115

PROBLEME POINTE

La . . . . . p . . . . . a . . . . . p . . . . . a . . . . . p . . . . .  
C . . . . . q . . . . . a . . . . . g . . . . . c . . . . . l . . . . . f . . . . .  
p . . . . . p . . . . . a . . . . . a . . . . . c . . . . . q . . . . .  
a . . . . . p . . . . .

x

Problème No 116

PHYSIQUE AMUSANTE

LA CORDE COUPEE

Comment peut-on couper une corde formée de trois cordons, à laquelle est suspendu un poids, sans que le poids tombe?

x

Problème No 117

LOSANGE

- 10 Consonne.
- 20 Conjonction.
- 30 Livre de Mahomet.
- 40 Bonbon.
- 50 Accessoires de navigation.
- 60 Anes sans tête.
- 70 Consonne.

x

Problème No 118

MOT CARRE

- 10 Révolutionnaire.
- 20 Cupide.
- 30 Cavalier anglais.
- 40 Prénom féminin.
- 50 Rivière de Russie.

Communication: Un Discours en Trois Points.

x

Problème No 119

TRIANGLE

- 10 Compagnon.
- 20 Fleur.
- 30 Figure mythologique.
- 40 Cordage.
- 50 Fleur.
- 60 Aliboron.
- 70 Préposition.
- 80 Voyelle.

x

Problème No 120

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

- 10 Hôtellerie.
- 20 Voiture de voyage.
- 30 Ville de Suisse.

Adressez les solutions des Problèmes à PHILIDOR.

## Solutions des Problèmes

DE 107 A 111

No 107

Pierre Lescol. - Michel Letellier. - Eustache Lesueur. - Louise d'Orléans. - Louise de Savoie. - Marguerite de Valois.

No 108

Rameau, après la chute des Palatins.

No 109

Nos seigneurs ont sillé tes chants,  
Dont Paris a dit des merveilles;  
Grétry, les oreilles des grands  
Sont souvent de grandes oreilles.

No 110

Benvonuto Cellini présente à François Ier,  
Roi de France, son Jupiter Olympien.

No 111

NARCISSE

Des feux du jour, évitant la chaleur,  
Ici fleurit l'infortuné Narcisse:  
Il a toujours conservé la pâleur  
Que sur ses traits répandit la douleur.  
Il aime l'ombre à ses ennemis précipée,  
Mais il craint l'eau, qui causa son malheur.

Ont trouvé les solutions des problèmes de 96 à 100.

Ont trouvé 5 solutions: MM. G. F. Wilkins, A. Barbier, O'Neil, F. Weber, A. Espitalié (Montréal); U. Asselin, J. Lizotte (Worcester, Mass); A. Labouret, J. Lafoucade (Nouvelle-Orléans).

Ont trouvé 3 solutions: MM. E. Guignard (Nouv.-Orléans); F. Lafortune (Detroit, Mich); Mme F. Frey (Ottawa).

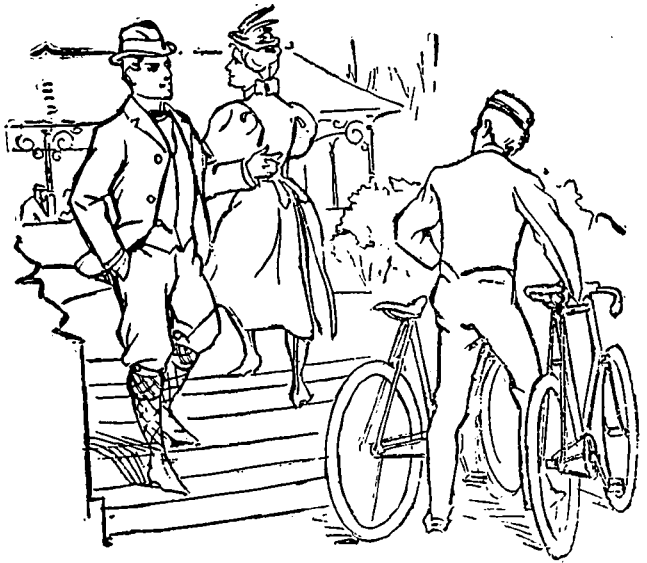
## Petite Correspondance

H. V. Marcotte, W. — On se méfiait de quelque chose de semblable, c'est la raison pour laquelle on a mis X... comme signature au lieu et place du nom de la personne qui nous l'avait apporté.

H. H. Varramay (Kingston, Ont.) — Bonne solution. Suis de votre avis que les deux C blancs auraient pu être supprimés sans danger. Mais le problème a été posé tel que produit.

M. C. N. (Paris). — Par oubli. Sera réparé pour les prochains.

## DANS LE PARC



Quand une personne ne connaît rien en fait de bicyclettes et qu'elle désire s'en procurer un, le plus sûr moyen c'est de prendre conseil d'amis en possédant.

Tout bicycliste jure habituellement par sa machine, mais approfondissez la question afin de savoir s'il dit vrai ou si ce qu'il dit n'est que pour justifier son choix.

Demandez à qui vous voudrez: bicyclistes, mécaniciens, vendeurs, tous vous diront la même chose: Les bicyclettes Stearns sont au-dessus de tout, possèdent l'élégance, la grâce, la forme, la perfection, la légèreté et la force; ils roulent plus facilement que n'importe quel autre.

Tous les possesseurs de ces merveilleuses machines sont des enthousiastes de Stearns.

Demandez le catalogue illustré de Stearns, ce sera pour vous le plus aimable compagnon.

E. C. STEARNS & CO., MANUFACTURIERS, TORONTO.

SYRACUSE, N.-Y.

BUFFALO, N.-Y.

PARIS, FRANCE.

SAN FRANCISCO, CAL.

AMERICAN RATTAN CO., AGENTS CANADIENS POUR LA VENTE, TORONTO.

MACPHAIL & LOYD, AGENTS, 218 rue Ste-Catherine, Montréal.

# PORTRAIT DE MGR FABRE

Pour Encadrer - Grandeur 12 x 15

## IMPRIMÉ SUR PAPIER DE LUXE

En vente dans tous les dépôts de journaux  
au prix incroyable de

seulement **2 cts** seulement

PAR LA MALLE, 3 CENTINS.

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 69



**AVIS.**—Ces de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour la Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis, qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme T. Carrière, Mme M. L. Grevier, Mme Wilfrid Desjardins, Mme J. Fortin, Mme Lecavalier, Mme Onésime Leclair, Mme Auguste Provost, Mme A. Roy, Mme J. Henri W. Lavoie, Mlle Ida Allard, Mlle Anne Marie Bastien, Mlle Blanche Barabé, Mlle Laména Dufresne, Mlle Josephine Hébert, Mlle R. H., Mlle Josephine Mayer, Mlle M. Adams, Léon Alain, J. Emile Allard, Jos. Beaulieu, L. J. Bélanger, André Bertrand, Louis Bisailon, C. H. Boucher, Emile Brousseau, G. E. Cartier, L. N. Champagne, Jean Classet, Wilfrid Delorme, L. E. Demers, A. Desjardis, Chas. Durand, Raoul Gariépy, M. A. Jetté, Philippe Labrecque, M. Larose, Olivier Mammou, Arthur Payette, Alex. Raymond, P. O. Richard, Pierre Roberge, Ernest Robitaille, Achille Ronette, F. X. Verdon (Montréal), Alfred Gauvin (Acton Vale, Que.), Mlle Léontine Couture (Beauce Junction, Que.), Mlle Rose Anna Darche, Léon Darche (Danville, Que.), Mlle Anna Permas, Mlle Anabella St. Pierre (Hull, Que.), Philias Bernier, Alfred Bouchard, Mlle Bernadette Casson, Eloi Dupéré (Lévis, Que.), Mlle Regina Fréchette (Marieville, Que.), Mme Victor Boisvert, Eusebe Gagnon, Alfred Gratton, P. St. Jacques (Ottawa, Ont.), H. L. Shoener (Pierreville, Que.), Mme L. Robitaille, Mlle Josephine Gagné, Mlle Zulima Poliquin, Mlle M. Veilleux, R. Dorval (Québec, Que.), Adélaïde Gauthier (Rigaud, Que.), Mlle M. Paradis (Rimouski, Que.), Mme J. Be. Sirois (Rivière du Loup Station, Que.), Dr. St. Jacques, Joseph Lapiere (St. Antoine comté Verchères, Que.), D. H. Marc-Aurèle (St. Cécile de Milton, Que.), P. Thompson, A. M. Turgeon (St. Camégonde, Que.), Mme Nap. Plante (St. Henri de Montréal), J. Alphonse Fontaine (St. Hyacinthe, Que.), Mme Arthur Poliquin (St. Roch de Québec), Edmond Bussière (St. Sauveur de Québec), Willie Duckett (St. Zotique, Que.), P. E. Leblanc (Sherbrooke, Que.), Mlle Marie Beausoleil (Frenelane, Que.), J. A. Valcourt (Villes-St. Louis, Que.), Mlle Regina Bachand, A. M. Demers (Waterloo, Que.), Hypolithe Thibault (Ave. Bridgeport, Com.), D. Fortin (Baldwin, Me.), Elzéar Desrosiers, Joseph Plouffe (Brunswick, Me.), Mme F. C. Charbonne (Central Falls, R. I.), Thomas

Dionne (Chicopee, Mass.), Peter Benneck, Debbis Grigoire, J. Grigoire, (Cobus, N. Y.), Mlle Béatrice Buisquet, Mlle Roscy Fréchette, Mlle Cédulie Lacroix, Adolphe Lacroix, Jos. D. Thibault, Jos. D. Massé (Fall River, Mass.), Mme Diouhamé Goette, Mlle Aïda Fontaine (Holyoke, Mass.), Octave Anetil (Fitchburg, Mass.), Thomas Hébert, Edouard Jarbeau (Lawrence, Mass.), Mme J. S. Aubin, Philomène Cardoux, Mlle Amanda Crevier, Mlle Josephine McLish, Mlle Mathilda Nadeau, Edgée Robillard, Mlle Angéline A. Tourigny, Exeard Chasse, A. Dagenais, Louis Lambert, M. J. Larocque, Jean B. Lavalley, Joseph Milot, Léandre Mottard, Arthur Simard (Lowell, Mass.), Mme J. T. Jacques, Mlle Alice Bellonare, Cyrille Allard, Emilia Gamelin, Moses Percient (Manchester, N. H.), Mme P. Jandard (Nashua, N. H.), Michel Beaupré (New Bedford, Mass.), Alex. Derbès, Joseph Derbès (Nouvelle-Orléans, La), Mme Eugénie Delisle (North Adams, Mass.), Mlle Georgina Bélanger (Pittsfield, N. H.), Mlle Emma Charrou, Vincent Dumont (South Middleton, Mass.), Mlle Euphémie Bérubé, Ernest Desjardins, H. A. Thibodeau (Salem, Mass.), Mme Mary Duford, Gaudiose Roberge (Somersworth, N. H.), Wm. W. Bonmayer (Ware, Mass.), Mlle Elise Faurie (Westbrook, Me.), Monse Potvin (Woonsocket), Julien Desrosiers (Windsfield, Vt.), Mlle Corinne Chartrand (Fall River, Mass.), Mlle Philomène Parent (Leviston, Me.), Mlle Maria Lange (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Wilfrid Delorme, E. Amherst (Montréal), Philias Bernier, baite 25 (Lévis, Que.), Mme J. B. Sirois (Rivière du Loup Station), Edgée Robillard, 10 Knapps Block, Moody St. (Lowell, Mass.), Mme Eugénie Delisle, (North Adams, Mass.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centimes en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

### The Promotive of Arts Association

(LIMITED)

Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.

1687 RUE NOTRE-DAME. - - - - MONTREAL

#### Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de .....	\$1000 00
Un Prix de la valeur de .....	100 00
Un Prix de la valeur de .....	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun .....	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun .....	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun .....	80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun .....	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun .....	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun .....	500 00

#### PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun .....	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun .....	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun .....	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun .....	999 00

Tirage tous les vendredi, à midi.

#### Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents.  
Valeurs rachetées sans escompte.

#### UNE PARABOLE RUSSE

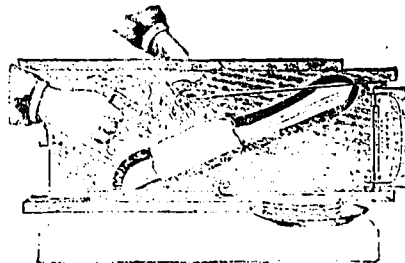
—Un avare était tombé dans un puits. Passe un moujik compatissant, qui se penche sur le puits et crie à l'avare: "Donne moi ta main, je vais te tirer de là..."

A ce mot de "donner" l'avare ne veut pas comprendre et ne bouge pas. "Alors, prends ma main..." dit le moujik.

L'avare s'en saisit avec empressement et le bon moujik le tire du puits.

Un avare prend, mais ne donne jamais.

(Traduit d'Oupkine)



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...  
**RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction: le plus bel assortiment de...

**COUPELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
6 Rue St-Laurent.

### La Première Grande Loi...

... du bain est la propriété d'un établissement de bain qui est pas permis à tout le monde d'y aller. C'est la loi de la première grande loi de la propriété physique de la nature et l'extension ainsi qu'à l'intérieur. Tout est frais et net.

### BAINS LAURENTIENS

Les chambres sont bien éclairées et aérées. Bains durant le jour, le soir de 6 à 10 hrs, 50.

**OUVERT TOUTE LA NUIT**

Jour des dames: les LUNDIS avant midi et les MARDIS après midi.

### BAINS LAURENTIENS..

Angle des rues Craig et Beaudry

Concerning

### Newspaper Advertising

Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**

JOHN I. SUTCLIFFE  
EUROPEAN OFFICE, 60 Watling St., London, Eng.  
5 Rue De La Bourse, Paris, France

H. R. STEPHENSON  
AMERICAN OFFICES, 26 King St. E., Toronto, Can.  
Carter Bldg., Boston, U.S.A.

LA

## Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

---

### PROCHAIN TIRAGE

31 Mars '97

**BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS**

---

DISTRIBUTION	Le Numéro	77,206 a gagné le prix de	\$1,000.
DO	do	31,382	do 400.
17 MARS	do	96,857	do 150.

---

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.  
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

## Nouvelles et Magnifiques Primes DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les Etats-Unis à une des deux primes suivantes:

### 10—Napoléon 1er et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 21 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr. A. E. Charron.

### 20—Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in 16 de 100 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon 1er et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,  
Rue Craig, 516, Montreal.

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 71



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LE CLOWN ET LA BERRIERE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

**Avis Important** — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le mercredi 31 mars, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

Nouvelle Manière de Poser  
les Dentiers sans Palais  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

## PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame  
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ  
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes  
Parfums et Articles de Toilette, un choix ...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451  
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL

## There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

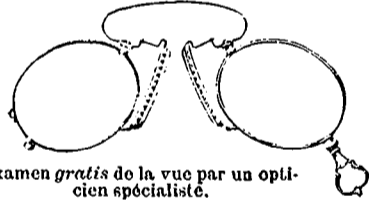
- THEY -  
CURE HEADACHE,  
DYSPEPSIA,  
CONSTIPATION,  
HEARTBURN,  
DIZZINESS,  
BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.  
... And That's All There is to say.

30 mai 97

## A. MONGEAU

NO 42 RUE ST-LAURENT  
(Entre les Rues Craig et Vitré.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialiste.

## GOMME du Dr Adam Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

## 50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP  
AUX ENFANTS DU  
D<sup>r</sup> CODERRE



POUR  
GUERISON  
CERTAINE  
DE TOUTES  
Affections  
bilieuses,  
Torpeur du  
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

LES

CIGARES et CIGARETTES

## Chamberlain

... SONT ...

## FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES  
J. G. A. GENDREAU,  
DENTISTE  
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

## 30 pour cent

... DE ...

## COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

## Société . . .

## Nationale de

## Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.